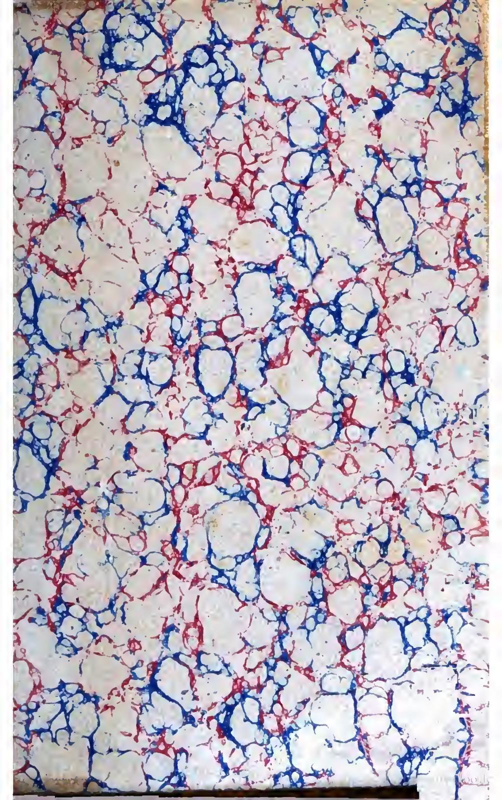

PALLI



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.
6 · VII · 11



LA FÊTE DES CHASSEURS.

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT
Rue de l'Orangerie, 22.

LA

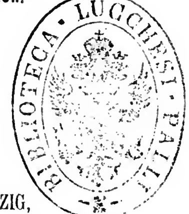
FÊTE DES CHASSEURS

RÉCITS DU BIVAC

PAR LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR O. SQUARR FLOR.



TOME SECOND.

BRUXELLES & LEIPZIG,

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Ce, ÉDITEURS,

Rue Royale, 3, impasse du Parc.

1863



I

Un chacu de vigognes (suite).

Le jour se leva, mais bien avant l'aube, bon nombre de chasseurs avaient pris les devants, emportant la cargaison de cordages, de pieux et de chiffons dont j'ai signalé le bizarre assemblage. Les femmes et les enfants s'étaient joints à eux, pour se diriger d'un côté d'un immense plateau, contigu à celui sur lequel nous avions campé.

Une heure après, le reste de la troupe se mit en route; les uns étaient à cheval, les autres, à mulet.

Les derniers étaient les chasseurs véritables, les batteurs. Ils traînaient à leur suite une meute famélique qui comprenait toute la population du village. J'avais compté les suivre, mais le *padre* m'entraîna à part en me promettant de me conduire sur un entablement élevé d'où nous devions jouir du spectacle de la chasse sans être obligé d'en suivre les harassantes péripéties. Je me laissai faire et mis mon cheval à la remorque du sien.

Au bout d'une demi-heure nous atteignîmes la plaine où la première escouade des chasseurs était établie. Ils étaient activement à l'œuvre — disséminés par toute la plaine — et leurs manœuvres me firent comprendre enfin à quoi devaient servir tant de pieux et tant de chiffons dont ils s'étaient chargés. Ils s'en servaient pour construire un enclos ou *corral*, dont la plus grande partie était achevée et laissait deviner que l'ensemble devait prendre une forme ovale. Les pieux étaient enfoncés dans le sol, en ligne courbe, à une distance de cinq mètres les uns des autres. Ainsi enfoncé, chaque pieu s'élevait à quatre pieds du sol; et à leur sommet s'enroulaient les cordes qui, tendues d'un pieu à l'autre, formaient une sorte d'enclos. Autour de ces cordes venaient se nouer les chiffons qui pendaient jusqu'à terre, flottant au vent, et ce prétexte de palissade s'étendait par la plaine sur une circonférence de près de trois milles

de développement. Un des côtés, sur une longueur de cent mètres environ, restait ouvert; c'était par là qu'on entrait, ou plutôt que devait entrer le gibier auquel ce piége naïf était tendu.

Aussitôt que ces préparatifs furent terminés, les chasseurs se séparèrent en deux troupes qui se déployèrent en lignes divergentes, de manière à former une sorte d'entonnoir de deux milles de largeur, dont le corral était le goulot. Dans cette position ils attendirent le résultat de la battue; et, comme ce résultat ne se pressait pas de se produire, nous vîmes les Indiens descendre successivement de cheval et s'étendre sur le gazon pour se reposer.

Pendant ce temps, la battue se continuait au loin par les autres chasseurs répandus par la plaine à une si grande distance que, de la position élevée que nous occupions, nous avions peine à les voir.

Cette seconde troupe était aussi divisée en deux escouades qui se partageaient les collines avoisinantes, chassant devant elles le gibier. Le circuit qu'ils décrivaient ainsi devait être d'une étendue de douze milles au moins; quand ils se furent rejoints, ils décrivirent un immense arc dont le corral formait la corde. Alors ils firent volte-face et la chasse commmença.

Tous les animaux qui se trouvaient sur la plaine, pourchassés à grands cris, prenaient la fuite dans

la direction du *corral* dont l'ouverture se trouvait élargie par l'entonnoir que décrivait la double haie des chasseurs.

Le padre m'avait conduit au sommet d'une roche escarpée, d'où nous découvrions le paysage environnant à une distance considérable. Nous ne tardâmes pas à voir apparaître au fond de la plaine le cordon des cavaliers indiens qui semblaient poursuivre des objets de couleur jaune sautilllant et bondissant devant eux.

Ces objets étaient les vigognes.

Il paraissait y en avoir plusieurs troupeaux, car on en apercevait de toutes parts, courant effarées dans tous les sens, et cherchant en vain à s'échapper du cercle fatal dont l'orbe, en se rétrécissant, les poussait à la mort. Parfois un troupeau, conduit par le mâle, se précipitait en droite ligne en avant; mais il s'arrêtait après une course d'une centaine de mètres; et comme si leur chef reconnaissait que la direction prise était mauvaise, toute la troupe changeait brusquement de voie, pour revenir bientôt sur ses pas avec une égale précipitation. Leurs robes d'un beau pelage orangé brillaient aux rayons du soleil et nous permettaient de les suivre des yeux jusqu'à une très-grande distance.

Cependant les batteurs se rapprochaient par degrés et bientôt nous pûmes distinguer la forme des cavaliers quand ils franchissaient les monti-

cules dont la plaine était accidentée. Au bout de quelques instants nous entendîmes leurs cris, le son de leurs cornets à bouquins et les aboiements de leurs chiens. Devant le front de leur ligne, bondissaient de nombreux troupeaux de vigognes dont la vue charmait surtout, et pour cause, mon évangélique compagnon.

— *Mira !* s'écriait-il en soubresautant de joie, *Mira! Senor*, un, deux, trois, quatre — quatre troupeaux et quels troupeaux ! Ils sont immenses... Ah ! Carrambo ! fit-il, changeant tout à coup d'intonation, *Carrambo ! esos malditos guacanos !* (Ces maudites guanaques.)

Je suivis du regard le mouvement de son doigt dirigé vers le centre de la plaine, où trottillait tranquillement un petit troupeau de guanaques, d'une taille élevée, d'un beau pelage marron, dont l'attitude n'avait rien qui parût justifier la désolation courroucée qui avait arraché au *padre* ses malédictions.

Je demandai l'explication du problème exclamatoire.

— Ah ! *Senor*, dit le padre en faisant un profond soupir, ces guanaques vont tout compromettre. C'est une chasse perdue. *Caspita !*

— Et comment donc cela, *mio padre?* demandai-je, naïvement convaincu que les guanaques allaient se précipiter comme les vigognes dans le



corral et que la chasse, loin d'en être compromise, devait s'en augmenter d'autant.

— Ah! soupira le *padre;* vous ne savez donc pas que ces guanaques hérétiques, ces brutes immondes, n'ont aucun respect pour les barrières de cordes? Elles vont tout droit, s'ouvrent un passage, et les vigognes suivront leur exemple. Qu'allons-nous faire, *Santissima Virgen*, qu'allons-nous faire?

Or, il n'y avait rien à faire que d'attendre, aussi patiemment que faire se pourrait, le résultat de la chasse, résultat très-prochain du reste, car la ligne des batteurs n'était pas bien éloignée de se rejoindre à la double ligne des chasseurs formant l'entonnoir du *corral*. Les vigognes, divisées en plusieurs troupes, couraient de toutes parts, effrayées, faisant de brusques voltes-faces chaque fois qu'elles se trouvaient en présence de cette double haie d'hommes et de femmes. Elles étaient au nombre de cinquante à soixante, et à mesure qu'elles avançaient, leur troupe se groupait davantage. Les guanaques, qui avaient tant désolé le *padre*, étaient, au nombre de huit ou dix, mêlées aux vigognes, et, après quelque hésitation, toute la troupe finit par s'engager précipitamment dans le *corral* comme si elle venait de découvrir une voie de salut.

Dès qu'elle fut au centre, les hommes à pied et les femmes s'élancèrent vers l'entrée du cercle,

et, avec une rapidité extrême, plantèrent en terre de nouveaux pieux, reliés entre eux, comme les autres, par des cordes tendues de chiffons.

De cette manière l'arène se trouva bientôt complétement cernée.

Les chasseurs à cheval, qui s'étaient formés en cercle autour du *corral*, mirent pied à terre, et, debout à quelques pas les uns des autres, formèrent ainsi une seconde enceinte plus redoutable que la palissade factice de pieux et de chiffons. Chaque chasseur était armé de ses *bolas*, et prêt à commencer l'œuvre d'extermination.

Je croyais qu'ils allaient attendre là que le gibier s'évadât de l'enceinte, mais ce furent eux, au contraire, qui y pénétrèrent, et s'élancèrent dans toutes les directions, en faisant voler avec dextérité dans l'air les longues lanières plombées de leurs *bolas*.

En un instant le sol fut jonché de victimes qui tombaient pêle-mêle en bramant de la façon la plus piteuse.

C'était un étrange spectacle. Si un chasseur faisait tourbillonner dans l'air ses balles meurtrières, un autre plus loin se précipitait avec furie sur une vigogne qui tombait aussitôt pour ne plus se relever; un troisième achevait le sacrifice en plongeant dans la gorge de la victime la longue lame effilée de son coutelas, après quoi il se relevait brusquement pour lancer à son tour le *bolas*.

Dès le commencement de la mêlée survint un incident dont se réjouit fort mon compagnon le *padre* qui, jusque là, n'avait cessé de geindre et de se désoler.

Comme il l'avait prévu, les guanaques avaient réussi à s'échapper, mais aucune des vigognes n'avait été entraînée dans leur fuite.

Cet heureux résultat était dû à une habile manœuvre de mon ami le chasseur du Puna.

Les guanaques s'étaient, on ne sait comment, séparées du gros du troupeau et cherchaient à s'ouvrir une issue par un des côtés du *corral*. Voyant cela, le chasseur avait sauté sur son cheval, et sifflant sa meute, s'était élancé par-dessus la palissade à la poursuite des fugitifs. En un clin d'œil il les eut rejoints, et, faisant signe à ceux qui se tenaient hors de l'enceinte de livrer passage aux guanaques, il les chassa hors de l'enclos, dont il garda l'issue jusqu'à ce que le désordre causé par cette fuite eût été réparé et la palissade rétablie.

Les pauvres vigognes, au nombre de cinquante environ, furent toutes prises ou abattues. Chaque fois qu'en cherchant à fuir, elles arrivaient contre un des pieux ou se heurtaient à la corde, elles revenaient sur leurs pas et couraient se rejeter entre les mains de leurs meurtriers, au lieu de chercher à franchir ou à renverser l'obstacle qui les arrêtait.

La chasse devint plus intéressante encore lorsque tous les animaux, sauf quelques-uns, eurent été mis hors de combat. Alors les rares survivants furent attaqués chacun par plusieurs chasseurs à la fois, — les courses désordonnées des vigognes, leurs cris d'effroi et les acclamations de triomphe des chasseurs, — le sifflement des *bolas* qui volaient et s'entrechoquaient avec un bruit sinistre, — tout cela formait un spectacle aussi neuf que curieux pour moi.

Vingt minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'entrée du troupeau dans le *corral* lorsque la dernière vigogne mordit la poussière. La chasse était finie pour ce jour-là. Alors vinrent les félicitations mutuelles et les joyeux éclats de rire. Les vigognes abattues furent mises en tas; on les écorcha sur place et la chair fut partagée entre les différentes familles qui avaient pris part au *chacu*.

Les peaux, comme je l'ai dit, revenaient au *padre*, sous prétexte de payer la dîme de l'Église. Elles furent remises au bonhomme qui se trouva en fait avoir ainsi la part du lion, — ce dont personne ne parut songer à se plaindre.

On s'occupa alors d'enlever les pieux, d'enrouler les cordes et d'empiler les chiffons — et le tout fut emballé pour servir le lendemain au chacu projeté sur un autre plateau du Puna. La viande fut chargée sur le dos des mulets, et, ce dernier soin terminé,

les chasseurs se mirent en route pour retourner au camp.

La journée se termina par une grande fête à laquelle ces pauvres Indiens se livrèrent avec une joie d'autant plus grande que de pareilles aubaines ne se représentent pour eux qu'une seule fois tous les ans.

La chasse dura dix jours, pendant lesquels je restai en compagnie de ces braves gens qui n'en valaient pas moins pour être moins civilisés. Pendant ces dix jours on tua plus de cinq cents vigognes, plus une couple ou deux de guanaques, quelques cerfs des Andes (*Cervus antisensis*) et une demi-douzaine d'ours noirs (*Ursus ornatus*).

Inutile de dire que, de ces divers animaux, les vigognes seules se laissèrent prendre au piége naïf du chacu. On ne tua les autres que par passe-temps, soit à l'aide des bolas, soit à coups de carabine, dont quelques chasseurs étaient armés.

Le chacu des Andes correspond à une chasse analogue qui se fait par les Indiens dans les grandes plaines de l'Amérique du Nord. Seulement, là c'est le buffalo qu'on chasse de cette manière, et au lieu de pieux et de chiffons l'enceinte est formée par des chasseurs montés sur de bons chevaux dressés à cet exercice spécial.

Il y a dans le territoire de la Baie d'Hudson un autre genre de chasse de ce genre appelé le *pound*.

Le gibier de ce genre de chasse est le renne ou le caribou, et l'on se sert pour s'en rendre maître non de cordes, mais de barrières solides faites de branches d'arbres dont l'enlacement exige beaucoup de peine et de travail.

Je ne connais pas d'autre animal que la vigogne qui se laisse prendre par la chasse au *chacu* proprement dite.

II

Une chasse à l'écureuil.

Nous parcourions donc la crête des monts Orark par une route des plus difficiles. Des ravins profonds interceptaient le passage et comme notre direction nous obligeait à côtoyer souvent des précipices, nous étions forcés à tout instant d'escalader et de descendre des versants très-escarpés. Il n'y avait d'autre chemin qu'une espèce de sentier presque invisible, pareil à ceux que pratiquent les Indiens Kansas dans leurs excursions aventu-

reuses contre les établissements des Européens. De temps en temps nous étions forcés de nous frayer une route à travers les broussailles et de prendre la hache pour écarter les troncs d'arbres qui barraient le passage à notre chariot. Ces obstacles ne manquaient pas de nous retarder beaucoup.

Pendant ces haltes forcées le plus grand nombre d'entre nous se dispersaient dans les bois et couraient à la recherche d'un gibier quelconque. Le seul gibier qui s'offrît à nous fut l'écureuil, et nous en prîmes assez pour en faire un immense pâté ; je ferai remarquer en passant qu'il n'est pas de viande qui se prête mieux à cet usage que la chair d'écureuil.

Les individus que nous avions abattus étaient de la famille des écureuils cendrés (*sciurus cinereus*), les plus beaux de l'espèce, à mon avis. Comme c'était la saison où ces animaux trouvaient en abondance des graines, des fruits et des noix, ils étaient gras comme des perdrix. L'écureuil cendré se nourrit bien, et de toutes les espèces d'écureuils, c'est celui dont la chair est la plus recherchée. Sur le marché de New-York il se vend trois fois plus cher que l'écureuil gris ordinaire.

Tout en avançant, le naturaliste nous conta sur les écureuils un grand nombre de détails qui nous étaient inconnus. Il nous dit que l'Amérique septentrionale ne compte pas moins de vingt espèces

différentes d'écureuils, tous nichant sur les arbres; et que si l'on ajoutait ceux qui se creusent une retraite dans la terre et les écureuils volants, promeneurs ou nomades (*tamias* et *pteromys*), on en trouverait pour le moins une quarantaine. Il y a encore bien des espèces nouvelles ou inconnues dans les contrées peu explorées du continent occidental.

L'écureuil le mieux connu est le gris ordinaire, qui est le plus répandu dans les États-Unis. On assure même que quelques autres espèces, telles que l'écureuil noir (*sciurus niger*) par exemple, désertent complétement les régions envahies par l'écureuil gris, — tout comme le rat indigène se retire devant la race plus belliqueuse du rat de Norwége.

Le véritable écureuil-renard (*sciurus vulpinus*) diffère essentiellement de l'écureuil cendré, quoique dans quelques États de l'Union on les confonde sous la même dénomination. Le premier est plus grand et plus actif, et s'élance d'un seul bond au sommet d'un pin pyramidal; l'écureuil cendré, au contraire, lent et timide dans ses mouvements à travers les branches, dépasse rarement la première bifurcation, si ce n'est lorsqu'il y est forcé par l'approche d'un ennemi. Il se cache de préférence derrière le tronc de l'arbre, et en fait le tour lorsque le chasseur s'avance sur lui. Il a cependant

une manière de s'échapper qui souvent lui sauve la vie et laisse le chasseur désappointé. A moins d'être vivement poursuivi par un chien ou quelque autre animal aussi rapide, il ne cherche à grimper sur aucun arbre jusqu'à ce qu'il ait atteint celui qui renferme son nid, et alors il se glisse fort tranquillement dans son trou, où il peut défier en sûreté toute espèce d'agresseurs,—à l'exception toutefois de la martre, qui ne craint pas de s'engager dans les profondeurs obscures de la tanière ou du trou qui lui sert de retraite.

Les autres espèces, en cas de danger, se réfugient ordinairement sur le premier arbre venu; et si cet arbre ne leur offre pas de cavité dans laquelle ils puissent se mettre à l'abri, ils restent exposés au plomb et aux balles du chasseur.

Ceci, toutefois, n'implique pas qu'on puisse compter sérieusement sur la capture de l'animal. Dans les bois de haute futaie, l'écureuil grimpe jusqu'aux plus hautes branches et il y reste fort tranquillement quand bien même il n'y aurait pas une feuille qui pût le cacher ou un creux où il pût se mettre à couvert. Il est arrivé en pareil cas, que d'habiles tireurs envoyaient à un écureuil une vingtaine de balles sans parvenir à le déloger, ni même à lui faire une blessure grave. D'autres sont quelquefois retournés chez eux avec la giberne vide, et cependant l'écureuil était devant leurs yeux,

changeant constamment de place et s'offrant à découvert dans des attitudes sans cesse renouvelées.

La ruse de l'écureuil, en ces occasions, est vraiment remarquable. Il se couche de son long sur le dessus d'une branche, de telle façon que la branche, qui n'est pas plus grosse que son corps, forme une espèce de bouclier qui le met à l'abri des balles.

La tête aplatie et la queue allongée sur la branche ne donnent aucun indice de la présence de l'animal.

La chasse à l'écureuil n'est pas sans attraits. C'est la chasse la plus ordinaire aux États-Unis, probablement parce que c'est le gibier qui y est le plus commun. Cette chasse tient lieu dans ce pays de la chasse aux bécasses et aux perdrix généralement pratiquée en Angleterre. Je la préfère, quant à moi, à ces deux dernières, et j'ajoute que ce gibier-ci vaut bien celui-là de l'Angleterre. Un bon écureuil bien gras peut être préparé à une infinité de sauces, et beaucoup de gens l'estiment au-dessus de tout gibier à plumes. Il est vrai que l'écureuil a un peu la physionomie du rat, mais ce détail n'a de l'intérêt que pour les personnes qui le connaissent peu. Un court séjour dans les forêts reculées et quelques repas de vrai pâté d'écureuil suffisent pour détruire ce préjugé. Le lapin, tel qu'il se présente sur les tables d'Angleterre, serait plutôt de nature à inspirer du dégoût à cause de sa ressemblance

avec le chat, et Dieu sait combien de fois les gourmets y ont été trompés.

Dans presque toutes les parties des États-Unis, on peut, sans s'imposer la fatigue d'une longue marche, se procurer le plaisir d'une journée de chasse à l'écureuil. On trouve de vastes territoires couverts de forêts vierges où cet animal s'est établi en nombres considérables. Dans les États de l'Ouest, il suffit, pour les rencontrer, de faire une promenade de cent à deux cents mètres de chez soi ; il y a même tels endroits où l'on peut tirer le gibier de sa fenêtre.

Pour faire une vraie chasse à l'écureuil, il faut être deux. Ceci est facile à comprendre. Quand on est seul, l'écureuil peut facilement échapper en tournant le tronc de l'arbre et même une des grosses branches. Quant on est deux, l'un des chasseurs se place en observation d'un côté de l'arbre; l'autre fait le tour et force ainsi l'animal à se découvrir du côté du chasseur qui l'attend. Il est encore préférable d'être trois ou quatre, parce qu'alors on forme le cercle autour de l'arbre et l'écureuil ne peut faire un mouvement sans voir un canon de fusil levé sur lui, prêt à lui envoyer le plomb fatal.

Quelques personnes se servent dans cette chasse de menu plomb, mais ce sont des gens inexpérimentés. Les bons chasseurs préfèrent la carabine,

et c'est en effet une arme sûre dans les mains d'un bon tireur. La balle de fusil, quel que soit son diamètre, tue l'écureuil sur le coup; tandis que blessé par le plomb, il conserve souvent assez de force pour gagner l'arbre où est sa retraite et parvient à s'y dérober aux regards; c'est même généralement là qu'il va mourir de ses blessures. Il n'est pas d'animal, pas même le chat, qui ait la vie aussi dure. Blessé mortellement, il s'accroche aux branches et parfois après la mort ses griffes restent implantées dans l'écorce et son corps reste suspendu dans la position où il a rendu le dernier souffle.

La hauteur de laquelle un écureuil saute à terre sans se faire de mal est un tour de force connu de tous les chasseurs. Quand il trouve que l'arbre sur lequel il a cherché un refuge ne lui offre pas un abri suffisant et que l'arbre le plus voisin n'est pas assez rapproché pour qu'il puisse l'atteindre d'un bond, il n'hésite pas à sauter à terre du sommet de l'arbre pour gagner une autre partie du bois. Quelques espèces d'écureuils, telles que l'écureuil cendré, craignant de faire ce saut périlleux d'une hauteur qui est parfois d'environ cent pieds, se laissent glisser le long du tronc. Mais l'écureuil plus actif s'y prend d'une tout autre manière. Il s'avance jusqu'au prolongement extrême de la branche et s'élance à terre dans une direction

oblique. Le chasseur peu au courant des mœurs de l'animal s'attend à le voir se briser contre terre, meurtri par la chute. Mais il n'y a point de danger. Bien plus, le chien qui attend la fin de l'aventure et se tient à l'endroit où doit tomber l'écureuil n'a pas même le temps de se jeter dessus. Le gibier part avec la rapidité de l'oiseau et l'instant d'après on le voit escaladant un autre arbre.

Ce saut extraordinaire demande quelque explication pour être compris. L'écureuil est doué de la faculté d'étendre son corps d'une manière extraordinaire et c'est ce qu'il a grand soin de faire chaque fois qu'il s'élance ainsi,—la résistance de l'air devant naturellement amortir sa chute. C'est là la seule manière raisonnable d'expliquer comment il ne se tue pas en se précipitant d'une si grande hauteur.

Tous les écureuils possèdent cette faculté, mais à un degré différent. Chez l'écureuil volant elle est développée à tel point que cet animal peut franchir d'un seul bond des espaces considérables, comme le ferait un oiseau au vol.

Le chasseur d'écureuils est souvent accompagné d'un chien — bien que le chien ne puisse jamais attraper lui-même un de ces animaux. L'écureuil n'en a pas grand peur, il sait trop bien que le chien ne grimpe pas sur les arbres et ne peut par conséquent pas l'atteindre. L'office du chien a un caractère tout différent. Il se borne à forcer le gibier

à se réfugier sur un arbre, et à rester au pied afin de le désigner à son maître, ce qui est à celui-ci d'un grand secours pour découvrir le gibier.

Un chien est chose presque indispensable pour le chasseur d'écureuils. Il est aussi nécessaire que le chien d'arrêt au chasseur en plaine.

Lorsqu'on laisse trop de temps à l'écureuil, il en profite pour regagner l'arbre où est son nid, ou bien pour chercher un chêne creux ou élevé qui lui permette de s'éclipser. Il est impossible dans le premier cas et très-difficile dans le second, de se rendre maître du petit quadrupède.

Lorsque le chasseur n'a pas de chien et qu'il est obligé de se fier à ses propres yeux, il lui est très-souvent impossible de trouver l'arbre sur lequel l'écureuil s'est réfugié, et dès lors le gibier est perdu pour lui.

Un bon chien à écureuil (*squirrel dog*) est toujours très-utile. Les meilleurs sont des espèces de chiens d'arrêt; il est nécessaire qu'ils soient dressés à faire de grands rabats, comme il est essentiel aussi qu'ils soient très-rapides. Des chiens pareils bien dressés ne chasseront ni le lapin ni aucun autre gibier. Ils ne jappent que lorsque l'écureuil est perché et dès ce moment ils restent sans broncher au pied de l'arbre. Leur jappement doit être très-bruyant; sinon, le chasseur ordinairement séparé de son chien par d'épaisses broussailles

ne saurait pas quand il a réussi à forcer le gibier.

L'écureuil paraît ne pas craindre beaucoup le chien, et ne grimpe pas bien haut d'ordinaire pour se mettre hors de ses atteintes. On l'a vu à quelques pieds seulement au-dessus de sa tête, balançant sa queue nonchalamment et ayant l'air de se moquer de l'ennemi brutal qui aboie impuissant à ses pieds.

L'arrivée du chasseur est le signal d'un brusque changement de scène. L'écureuil alors comprend qu'il y a péril en la demeure, il s'élance le long de l'arbre et va chercher à se cacher parmi les branches supérieures.

Tout bien examiné, il n'y a pas, parmi les plaisirs de la campagne d'un ordre inférieur, un amusement qui exige plus d'adresse et qui offre plus d'intérêt, que la chasse à l'écureuil.

Notre compagnon du Kentucky nous raconta une grande chasse à l'écureuil, à laquelle il avait pris part avec quelques-uns de ses voisins. Ces expéditions ne sont pas rares dans les États de l'Ouest. Les chasseurs s'étaient divisés en deux camps par nombres égaux ; les deux troupes suivirent chacune une direction différente à travers les forêts. Une forte gageure avait été faite dont le montant devait tourner au profit de la partie qui rapporterait le plus d'écureuils. Les parieurs étaient

au nombre de six des deux côtés, tous munis d'une excellente carabine et le nombre d'animaux abattus au bout d'une semaine — car la chasse avait duré six jours — fut respectivement de 5,000 et de 4,780. Il faut remarquer que la chasse avait eu lieu dans une contrée où l'écureuil, peu pourchassé, n'était pas farouche, et où il se trouvait très-nombreux.

De pareilles chasses, organisées sur une grande échelle, comme on l'a vu, ne sont pas rares dans certains districts des États-Unis. Outre le plaisir de la chasse, on a encore en vue un autre motif : la destruction des écureuils et la protection des champs de blé et de maïs. Ces petits animaux détruisent une telle quantité de blé et d'autres grains, que, dans quelques États, leur tête a été mise à prix dans les derniers temps. Il n'y a pas longtemps qu'il existait des règlements à ce sujet dans la Pensylvanie et un registre de l'époque atteste que le trésor paya 8,000 livres sterling (200,000 fr.) en primes de cette espèce, ce qui, à trois pence par tête, ferait monter à 640,000 le nombre des écureuils abattus en cette seule année.

Les migrations des écureuils sont encore un fait inexpliqué. Ce besoin de voyager se remarque chez l'écureuil gris, et c'est de là que lui est venu le nom d'écureuil voyageur (*sciurus migratorius*). Ces migrations ne sont pas régulières et n'ont pas

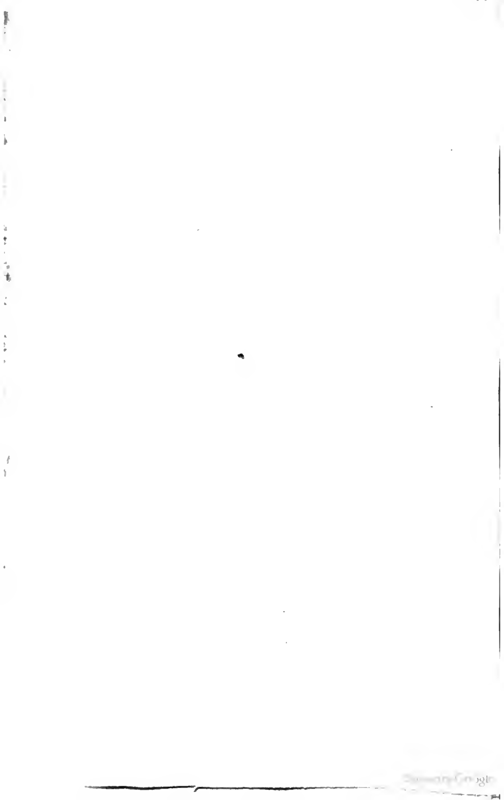
de motif connu. Des troupes immenses d'écureuils se réunissent et partent en traversant les bois ou les pays découverts et suivant tous la même direction. Elles passent les petites rivières et les ruisseaux à la nage; aussi, dans ces occasions, il s'en noie un grand nombre.

Dans les circonstances ordinaires, ces petits êtres ont plus peur de l'eau que les chats, mais lorsqu'ils sont en route, par colonnes compactes, ils se plongent résolûment dans une rivière sans savoir s'ils atteindront le bord opposé. Lorsqu'ils ont gagné l'autre rive, ils sont souvent si fatigués de leurs efforts, que l'on peut en assommer un grand nombre à coups de bâton, et l'on en tue par milliers lorsque l'on vient à les rencontrer ainsi dans leurs pérégrinations.

On rapporte qu'ils font rouler dans l'eau des morceaux de bois ou d'écorce, et que, s'étant assis dessus, ils étendent leur queue en forme de voile et rament avec leurs pattes pour traverser l'eau ; mais je voudrais avoir assisté à un pareil spectacle avant d'y ajouter foi.

Il ne serait cependant pas sans intérêt de savoir les motifs qui poussent les écureuils à entreprendre leurs longs et périlleux voyages. On croit qu'ils ne reviennent jamais dans leur pays natal. En tout cas, ce ne peut être ni le manque de nourriture ni le changement de climat qui les décide à changer

de résidence. La direction qu'ils suivent tend à repousser ces deux suppositions. Toujours est-il, que cette manie de voyager n'a pu encore être expliquée jusqu'aujourd'hui et il paraîtrait qu'une espèce d'instinct inconnu de l'homme les pousse en avant, — dans quel but? nul ne le sait.



III

Un gibier qu'on ne trouve pas d'ordinaire sur les arbres.

Le docteur était le seul d'entre nous qui n'eût point pris part à la conversation. Nos guides, de leur côté, avaient écouté de toutes leurs oreilles. Les histoires de chasse les intéressaient si fort, qu'ils trouvaient du charme même aux détails scientifiques donnés par le chasseur-naturaliste. Le docteur s'était placé à la tête, et quelqu'un dit en plaisantant qu'il avait sans doute envie d'étendre

d'eau le contenu de son flacon, et qu'il voulait, en prenant les devants, se mettre à la recherche d'une rivière. Quelle que pût être son intention, nous le vîmes tout à coup enfoncer ses éperons dans le flanc de son grand cheval efflanqué et revenir vers nous, en ligne courbe, au grand galop, la figure bouleversée et offrant tous les symptômes de la surprise et de la frayeur.

— Qu'est-ce donc, docteur? fîmes-nous tous ensemble.

— Il aura vu des Indiens! dit l'un de nous.

— Un ours! un ours! cria le docteur tout essoufflé. Un ours grizzly, de la plus hideuse espèce, je vous assure.

— Un ours? s'écria Old-Ike, en poussant en avant sa vieille jument.

— Un ours! répéta Redwood, s'élançant à travers les buissons pour aller poursuivre la bête.

— Un ours! fîmes-nous tous en chœur, piquant des deux et galopant en corps de bataille.

— Par où, docteur? par où? demandait-on.

— Là-bas! répondit celui-ci. Tout près de ce grand arbre. C'est là que je l'ai vu, — un grand ours grizzly. J'en suis sûr!

C'était, en effet, cette rencontre inattendue qui avait effrayé le docteur et l'avait fait revenir auprès de nous tout haletant.

— Impossible, docteur, dit le naturaliste; nous

sommes encore trop à l'est pour rencontrer le grizzly. Ce doit être un ours noir.

—Sur ma vie, répondit le docteur, il n'était pas noir du tout. J'aurais parfaitement reconnu l'ours noir. Celui-ci est d'un brun clair, nuancé de jaune.

— Ce n'est pas là une preuve. On voit des centaines d'ours noirs d'un pelage varié. J'en ai vu de pareils à celui qui vous a presque donné le vertige. Le grizzly ne s'aventure pas tant à l'est; bien qu'il ne soit pas impossible que nous en voyions d'ici à peu de jours; mais ce ne sera certainement pas dans un bois comme celui-ci.

Ce n'était pas le moment de faire de longs discours. Nous étions arrivés à l'endroit où l'ours avait été aperçu; et, quoiqu'il eût été fort difficile à l'œil le mieux exercé de retrouver des traces de la présence de l'animal, Old-Ike, Redwood et le naturaliste parvinrent à retrouver ses empreintes sur la litière de feuilles sèches qui couvrait le sol. Nos guides mirent aussitôt pied à terre et, tenant leurs chevaux en laisse, ils suivirent la piste de l'ours. Cette poursuite nous écartait de notre chemin, car nous nous étions enfouis dans la forêt à une distance de plusieurs centaines de mètres. La plupart d'entre nous émettaient l'avis que l'animal, après avoir aperçu le docteur, ne se serait pas arrêté et devait déjà être bien loin. Si nous avions été seuls, la chasse se fût terminée là.

Mais nos trappeurs en savaient plus long que nous sur ce chapitre. Ils affirmèrent que l'ours s'était retiré très-lentement, qu'il avait dû s'arrêter fréquemment, et que très-vraisemblablement sa tanière n'était pas loin. Cette assurance nous engagea à continuer la chasse.

Nous suivîmes les trappeurs pas à pas. Jack et Lanty restèrent près du chariot, avec ordre de poursuivre leur route dans la direction arrêtée. Bientôt nous entendîmes le véhicule qui s'était remis en marche. La route décrivait une courbe, et l'ours avait dû contourner le chemin; donc, nous avancions dans la même parallèle.

En ce moment même nous entendîmes des cris violents partant du chariot. C'étaient Lanty et Jack qui s'égosillaient à qui mieux mieux.

— Ohé! sainte Vierge Marie! regardez donc! Jack! quelle affreuse bête!

— Bon Dieu! Maria! Lanty, c'est un ours!

Nous n'eûmes pas plutôt entendu ces exclamations, que nous nous élançâmes au galop dans la direction des voix, à travers les branches que nous brisions devant nous.

— Où est l'ours? s'écria Redwood, arrivant le premier près du chariot. Où l'avez-vous vu?

— Le voilà, là-bas! répondit Lanty, en indiquant du doigt un arbre gigantesque, entouré à la base d'un cannier très-épais, et presque isolé au

milieu de la forêt, car il se trouvait au centre d'un espace découvert.

Nous étions arrivés trop tard pour voir l'ours; mais il avait dû s'arrêter dans le buisson. C'était du moins ce que nous espérions.

— Faisons le cercle! entourons le buisson! mes amis! dit le Kentuckien, qui était le plus adroit chasseur d'ours de la caravane. Vite! entourons le fourré de peur qu'il ne s'échappe!

Et au même instant il mit son cheval au galop. D'autres allèrent se placer au côté opposé, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le taillis était cerné de tous les côtés.

— Est-il dedans? cria quelqu'un.

— Vois-tu des traces à l'extérieur, Mark? cria Old-Ike à son camarade.

— Non, répondit celui-ci, il n'est pas sorti de ce côté.

— Ni par-ici, dit Old-Ike.

— Ni par-ici non plus, ajouta le Kentuckien.

— Ni par-ici, acheva le naturaliste.

— Alors, il doit être dans le cannier, dit Redwood. Maintenant, attention, vous autres! Ayez les yeux ouverts : je vais le faire déguerpir de son fort.

— Tiens bon, Mark, mon garçon, tiens bon, là! Que le diable emporte cette vermine, cria Old-Ike. Voilà ses traces. Bon, voilà son gîte battu comme un parc! Je m'en vais le déloger.

— C'est bien ! cria l'autre. Va toujours, mon vieux, je veillerai par-ici, et si monsieur l'ours montre son museau, je lui enverrai quelques dragées dans les côtes. Fais-le sortir.

Nous étions tous en selle, attentifs et immobiles. Old-Ike était entré dans le cannier et cependant on n'entendait pas le plus léger mouvement. Un serpent aurait fait plus de bruit en rampant que le vieux trappeur.

Dix minutes se passèrent, sans que le moindre bruit vînt nous annoncer qu'il y eût du nouveau. Toup à coup nous entendîmes le trappeur qui criait dans le buisson :

— Par-ici, vous autres ! l'ours est perché !

Cette nouvelle nous mit au comble de la satisfaction. On ne rencontre pas tous les jours l'occasion de faire une chasse aussi productive, et maintenant que le mâtin était « perché sur son arbre, » nous le regardions comme étant en notre pouvoir. Quelques-uns d'entre nous descendirent de cheval et fixèrent leurs montures à des branches solides ; d'autres s'élancèrent résolûment dans le fourré, se flattant de l'espoir de tirer le premier coup.

Mais, pourquoi, si l'ours était vraiment perché, n'entendait-on pas le rifle d'Old-Ike ? Cette question nous embarrassa d'abord. Le problème fut résolu quand nous eûmes fait quelques pas de

plus et que nous fûmes arrivés sur les lieux. L'ours ne s'était pas réfugié sur un arbre, mais bien dans un trou creusé à l'intérieur ; voilà pourquoi Old-Ike ne l'avait pas aperçu. Devant nous se dressait un tronc d'arbre d'une grosseur de plus de dix mètres, auquel venaient aboutir des traces encore toutes fraîches. C'était là le repaire de l'ours, il n'y avait pas à en douter.

« Comment l'en faire sortir ? » C'était la question que nous nous adressions mutuellement.

Plusieurs chasseurs se mirent en place, le rifle en main, de manière à dominer l'entrée de l'excavation. Un autre grimpa à l'arbre en s'aidant de la crosse de son fusil. Ce fut peine inutile. L'ours n'était pas assez sot pour sortir, dans l'unique but de venir s'exposer à nos balles.

Une longue perche fut alors enfoncée dans le trou, mais rien ne bougea encore. La demeure de l'ours était déserte.

On essaya de l'enfoncer, mais sans obtenir de résultat plus favorable. L'ours ne donna pas le moindre signe de mécontentement. On alla chercher des haches dans le chariot et nous commençâmes bravement à saper. C'était une rude besogne, — car le trou était celui d'un sycomore ; or, on sait que le sycomore est d'un bois extrêmement dur, excepté au cœur. Comme c'était le seul moyen praticable qui nous restât, Jack et Lanty se mirent

à l'ouvrage comme si le gain de leur journée avait dépendu de leur travail.

Redwood et le Kentuckien, qui avaient maintes fois manié la hache, les assistèrent, et de chaque côté du tronc on put bientôt voir une entaille profonde et béante qui s'élargissait à chaque coup. Tous les autres restaient attentifs près de l'entrée, dans l'espoir que le bruit chasserait l'animal de son gîte. Nous fûmes encore déçus dans ce dernier espoir, et au bout de deux heures d'un travail laborieux et assidu, nos sapeurs durent se reposer. Leurs bras tombaient inertes, et leur patience donc ! elle aurait eu fortement besoin d'être un peu retrempée.

C'est que ce n'est pas chose facile que d'abattre un arbre de dix pieds de diamètre. On avait entamé l'arbre à peu près à la longueur de la perche. Aussi, comme elle devait en approcher, on espérait pouvoir alors, soit arriver jusqu'à la bête et la tuer à l'aide d'une lame affilée attachée à la perche, soit la forcer à sortir.

Notre plan étant ainsi dressé, nous reprîmes bon courage et nous nous remîmes au travail un moment interrompu.

Enfin, les fibres ligneuses cédèrent, et nous eûmes le loisir de plonger le regard à l'intérieur de la sombre excavation. On avait taillé dans le bon endroit, juste au-dessus du repaire de l'ours,

mais l'ours... était absent. On enfonça des perches par les deux ouvertures; les deux perches allèrent dans leurs pérégrinations rencontrer la paroi intérieure du tronc, mais non l'ours. La cavité n'allait pas plus loin, le tronc était donc bel et bien vide.

Nous étions passablement désappointés — et quelques-uns d'entre nous manifestèrent leur mécontentement par des jurements énergiques. Je puis même dire, sans blesser la vérité, qu'Old-Ike eut le dessus dans ce concerto blasphématoire. Le vieux trappeur avait l'air tout morfondu de cette déconvenue qui lui était d'autant plus sensible qu'il avait été le premier à s'écrier d'un ton gaillard et victorieux : « L'ours est perché. »

— Il a dû s'échapper avant que nous eussions cerné le fourré, dit l'un de nous.

— Êtes-vous sûr qu'il y soit entré? demanda un autre. Ce fou de Lanty était si effrayé qu'il a pu se tromper; comment se fait-il qu'il ait pu nous dire par où l'ours s'était dirigé?

— Sur mon âme, gentlemen, je l'ai vu de mes propres yeux, et je vous jure...

— C'est bien étrange! fit Redwood.

— Que le diable emporte cette vermine! criait Old-Ike. Où donc, pardieu, est-elle allée se fourrer!

Mais qu'était donc devenu M. A...? Nous cherchâmes des yeux le naturaliste; car lui seul pou-

vait nous expliquer ce mystère. Il avait disparu. Il y avait déjà quelques minutes que nous ne l'avions plus près de nous.

A ce moment le bruit distinct d'une détonation de carabine vint frapper nos oreilles. Il y eut un moment de silence et nous pûmes distinguer un coup lourd, semblable à celui d'un corps pesant qui tombe à terre. Ce bruit inattendu effraya nos chevaux, et quelques-uns, brisant leurs licols, s'enfuirent au galop.

— Par ici, gentlemen, dit une voix douce. Voici l'ours.

C'était M. A... qui nous appelait et, sans songer à nos chevaux, nous nous élançâmes à sa rencontre.

Rien n'était plus vrai ; l'ours était couché par terre devant nous et le sang coulait à flots d'une large blessure que la balle lui avait faite au côté.

M. A... nous montra du doigt un arbre — un chêne élevé qui étendait ses branches au-dessus de nos têtes.

— C'est là qu'il était, en travers de cette fourche. Nous aurions pu nous épargner beaucoup de peine, dit-il, si nous avions plus mûrement réfléchi. J'ai soupçonné tout de suite qu'il n'était pas dans son gîte, dès que j'ai vu que la fumée ne produisait aucun effet. En effet, le rusé compère n'avait pas trouvé prudent de chercher un pareil asile. Ce

n'est pas la première fois que des chasseurs ont été trompés par de semblables manœuvres.

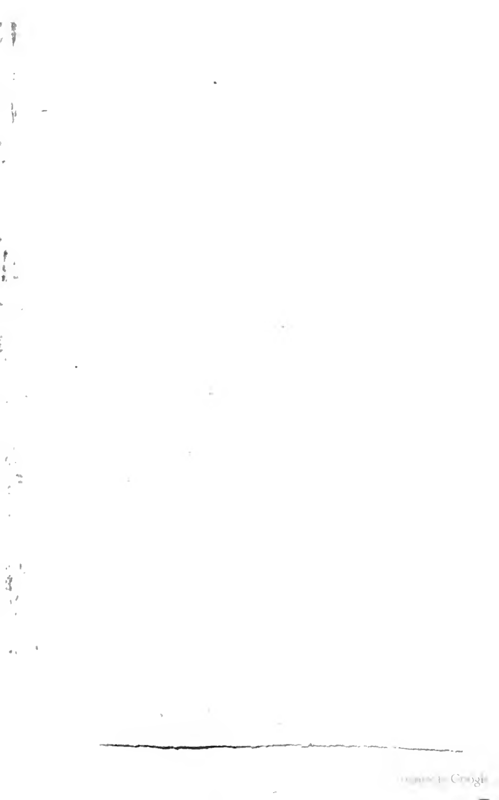
Redwood contemplait le naturaliste avec admiration, et Old-Ike lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître sa supériorité dans l'art de la vénerie.

— Master A..., lui dit-il, je gage que vous feriez un batteur de forêts de première force. Il n'y a pas un Indien capable de vous en remontrer.

Nous nous approchâmes pour examiner en détail l'énorme carcasse de l'ours; c'était un animal d'une grosseur prodigieuse.

— Êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas un grizzly? demanda le docteur.

— Tranquillisez-vous, docteur, répondit le naturaliste, l'ours grizzly ne grimpe jamais sur les arbres.



IV

L'ours noir.

Il nous fallut mettre un certain temps à rattraper nos chevaux. Quand nous y fûmes parvenus, nous plaçâmes l'ours sur le chariot de Jack et fîmes nos préparatifs de départ. Le jour commençait à baisser et force nous fut d'asseoir notre camp avant qu'il fît tout à fait nuit. L'ours fut bientôt écorché, — Ike et Redwood nous assistaient à ce travail qu'ils menaient avec toute la dextérité de bouchers consommés ; inutile de dire que la viande d'ours

constitua le mets principal du souper; et si quelqu'un prétendait que ce dût être plutôt une fête sauvage qu'un repas d'hommes civilisés, je lui souhaiterais pour toute représaille de pouvoir se mettre sous la dent un bon rôti d'ours.

Toute la soirée se passa, comme on se l'imagine, à parler de notre chasse, et à raconter des anecdotes, quelquefois impossibles, dont l'ours faisait toujours les frais. A l'exception du docteur, de Jack et de Lanty, chacun de nous avait son mot à ajouter dans cette conversation ursicole, car nous étions presque tous plus ou moins bons chasseurs.

L'ours noir ou, comme quelques uns l'appellent, l'ours d'Amérique (*ursus americanus*) appartient à une des familles les mieux connues de l'espèce. C'est celui qui se rencontre le plus souvent dans les ménageries et les jardins zoologiques, par la raison, probablement, qu'on le trouve en très-grand nombre dans un pays qui a des relations commerciales très-étendues, et d'où il s'en fait un très-grand trafic d'exportation.

On le distingue, à première vue, de l'ours brun d'Europe, aussi bien que des autres espèces du continent oriental. La différence ne consiste pas tant dans la couleur (car il y a aussi des ours bruns en Amérique) que dans la conformation, dans la régularité et la finesse de son poil. Il se

distingue très-facilement de ses congénères de l'Amérique septentrionale, qui sont au nombre de trois : l'ours grizzly (*ursus ferox*), l'ours brun (*ursus arctus*) et l'ours polaire (*ursus maritimus*). Le poil de toutes ces espèces (à l'exception de l'ours polaire) pousse par touffes et est ordinairement rude et mal peigné. L'ours noir, en fait, se rapproche le plus de l'ours polaire quant à la symétrie des formes et à la disposition de sa fourrure. Il est cependant beaucoup plus petit que ce dernier, et son poids n'en atteint guère que les deux tiers.

Ordinairement toute sa fourrure est de couleur noire à l'exception d'une tache d'un brun rouge qu'il a sur le museau, où le poil est court et lisse. Quelquefois cette pièce disparate se fond complétement avec le noir, et l'on a vu des variétés d'ours noirs marqués de différentes couleurs. Dans certaines contrées ils sont tous bruns ; dans d'autres, ils sont couleur cannelle ; on en voit même qui sont mouchetés de blanc ; mais ces derniers sont très-rares. Ils sont tous du reste de la même race, quoique certains naturalistes aient prétendu le contraire. La preuve de cette homogénéité, c'est qu'on a vu souvent des ours noirs suivis par des oursons blancs et vice-versâ.

L'ours noir est omnivore : il se nourrit indifféremment de chair, de fruits, de noix et de racines.

Il n'est pas habituellement carnivore, on l'a vu cependant quelquefois manger des animaux vivants ou morts. Nous disons des animaux vivants, car, de même que la plupart des animaux carnivores, il ne se donne pas la peine d'achever ou de tuer sa proie, mais il la déchire et la dévore toute pantelante. On peut donc dire qu'il la mange toute saignante.

Le miel est un régal qu'il recherche par-dessus tout, et quand il a découvert une ruche à laquelle il puisse atteindre, il ne manque pas d'en faire son profit. Les ruches ne sont à l'abri de sa gourmandise, que lorsque l'ouverture de l'arbre qui les recèle est trop étroite pour qu'il puisse y pénétrer; et, dans ce cas encore, il se sert de ses ongles aigus pour agrandir l'entrée. Il ne craint pas beaucoup la piqûre des abeilles; l'épaisseur de sa fourrure et la dureté de son cuir le rendent invulnérable sous ce rapport. C'est une opinion généralement répandue que l'ours passe son temps dans les forêts à la recherche d'arbres à ruches.

L'ours noir est adroit grimpeur. Il monte sur les arbres en étreignant le tronc, et non en se servant de ses griffes, comme le font la plupart des animaux de la race féline, et il descend le derrière en avant, comme un homme qui descend d'une échelle. Sous ce rapport encore il diffère essentiellement du chat.

L'ours noir habite des contrées d'une grande tendue, et l'on peut dire qu'il est l'hôte de tous es pays des deux Amériques où il y a des forêts. ans l'Amérique du Sud, toutefois, on remar- ue une autre variété d'ours noirs très-grands, its *ursus ornatus*.

Dans le continent de l'Amérique septentrionale on rencontre l'ours noir dans toutes les parties boisées depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique, mais jamais dans les parties déboisées ou dans les prairies. On ne voit guère en ces endroits que des ours grizzlys, et encore ces derniers habitent le plus généralement les vallées forestières des montagnes Rocheuses. L'ours grizzly, d'un autre côté, se plaît dans les régions situées à l'ouest du Mississipi, et recherche les contrées désertes et inhabitées de l'occident. L'ours brun, que l'on suppose être de la même famille que l'ours brun du nord de l'Europe (*ursus arctus*), ne se trouve que dans les steppes arides et sablonneuses (*barren grounds*) qui s'étendent au nord du continent américain depuis la dernière limite des bois jusqu'à l'océan Arctique, et dans cette région l'on ne découvre pas l'ours blanc. La zone de l'ours polaire ou blanc touche à celle de l'ours brun, et elle s'étend probablement jusqu'au pôle.

Lors de la colonisation de l'Amérique, le sol qui formait le territoire des États-Unis actuels était le

séjour favori des ours noirs. C'était une contrée couverte d'épaisses forêts et par là même très-convenable à ces animaux. De nos jours même, on rencontre encore un nombre assez considérable d'ours dans la limite des établissements. Il est très-aisé de comprendre que dans les États de l'Union où il y a encore des restes de forêts vierges, et des montagnes inaccessibles, les habitants ne soient pas affranchis de ces hôtes incommodes. Aussi la chasse à l'ours est-elle le plaisir de prédilection et la grande affaire des habitants de ces régions. On trouve des ours noirs dans toute la chaîne des montagnes Alleghany et il se passera bien du temps avant qu'ils soient complétement exterminés. Dans les États de l'Ouest, ils sont encore plus communs. Ils habitent les sombres forêts qui s'étendent le long des rivières et les bas-fonds marécageux. Ils y trouvent un asile impénétrable dans les taillis épais, protégés par la nature fangeuse du sol qui ne permet pas de les y poursuivre.

Les ours s'abritent ordinairement dans un arbre creux, quelquefois aussi dans un tronc abattu, pourvu toutefois qu'il soit assez gros et qu'il soit placé de manière à ne pouvoir pas être facilement découvert par le chasseur. Ils préfèrent par-dessus tout se choisir une caverne dans les rochers lorsque la nature géologique du sol leur offre une retraite. Ils y sont en sûreté, car dès que l'arbre qui sert de

logement à un ours a été découvert par un chasseur ou un colon, il ne reste à l'animal aucun espoir de salut. L'écureuil peut vivre sans crainte, car sa capture ne rembourserait pas la peine qu'on se donnerait pour couper l'arbre; mais un gibier tel que l'ours est un dédommagement plus convenable. Il faut quelquefois manœuvrer la hache pendant plusieurs heures.

L'ours noir s'engourdit dans le Nord pendant plusieurs mois de l'hiver. Le temps de son sommeil dépend de la latitude du climat qu'il habite. A mesure qu'on se rapproche du Sud, cette période devient de plus en plus courte, jusque vers les forêts du Tropique, où il ne gèle jamais et où l'ours noir court toute l'année.

La manière de chasser l'ours noir est en tout semblable à la manière de chasser le renard ou le chat sauvage. Ordinairement on le lance à l'aide de chiens pour le forcer à se retirer dans sa caverne ou dans un arbre creux. Dans le premier cas, on lui envoie des balles; dans le second, on coupe l'arbre par la base et on le renverse par terre. Quelquefois on déloge l'animal en l'enfumant. S'il se réfugie dans une caverne, on essaie de la lui faire évacuer en l'enfumant; mais si cette manœuvre ne réussit pas, il faut renoncer à capturer l'ours, car aucun chien n'ose s'aventurer dans sa tanière.

Souvent on le suit à la piste dans les bois et on le tue à coups de fusil. Il n'attaque guère l'homme, si ce n'est quand il est blessé ou forcé. Dans ce cas il est très-redoutable. Quand il parvient à saisir le chasseur entre ses pattes de devant, ce dernier court grand risque d'être broyé. Il n'essaie pas de se servir de ses dents comme l'ours grizzly, mais il se fie à la force musculaire de ses bras. Il paraît qu'une de ses parties les plus vulnérables, c'est le nez, et lorsqu'un vieux chasseur, habitué à rester calme et à conserver son sang-froid, a affaire avec un ours, il fera ordinairement tous ses efforts pour frapper son antagoniste au museau. On a vu, maintes fois, un ours atteint dans cette partie lâcher sa proie et s'enfuir à toutes jambes sans se retourner.

On emploie aussi quelquefois et non sans succès un engin construit de façon que le moindre mouvement imprimé à l'appât agit sur un ressort au moyen duquel est lancé sur le corps de l'animal une pièce de bois assez lourde pour le tuer ou le retenir écrasé. Quelquefois il n'y a qu'un seul membre de pris, mais cela n'empêche pas qu'il est impossible à l'ours de s'enfuir. Dans les contrées du Nord on se sert d'un appareil semblable pour chasser la martre et l'hermine (*mustela et herminea*). Seulement pour l'ours, le piége est construit dans des proportions plus importantes et plus meurtrières.

Redwood promit de nous raconter une aventure qui lui était arrivée dans une chasse à l'ours noir à une époque antérieure. Il avait failli, disait-il, « y laisser sa peau, » et la terreur qu'il en avait éprouvée se reproduisait encore sur son visage au moment où il en parlait, par une grimace qui nous fit éclater de rire.

Nous fîmes cercle autour du conteur pour écouter cette curieuse aventure de chasse.

V

Le trappeur trappé.

« Or donc, gentlemen, fit Redwood, ce que je vais vous raconter m'est arrivé lorsque j'étais encore enfant; je ne pensais guère alors à jamais venir par ici, au milieu des prairies.

« Je n'étais pas fort grand de taille; mais tout petit que j'étais, je pouvais me vanter d'être un gaillard assez solide.

« J'ai passé ma jeunesse au milieu des montagnes à l'est du Tennessée, tout près de la source de la rivière de ce nom.

« J'atteignais à peine, à genoux, la taille d'un canard, que déjà j'étais passionné pour la chasse, et quand j'eus atteint l'âge de douze ans, j'avais déjà tué un ours noir, à moi tout seul.

« A mesure que j'avançai en âge, les ours devenaient plus rares dans mon pays et c'était une rare bonne fortune que d'en tuer un; cependant de temps en temps on en rencontrait encore par-ci par-là.

« Un jour que je battais les bords du ruisseau (car la cabane de ma vieille mère ne se trouvait pas sur le Tennessée, mais sur un ruisseau qui s'y jette) — ce jour-là, dis-je, je découvris des traces d'ours sur le sable. L'empreinte des pattes était très-distincte sur la boue, et je suivis ces traces en longeant le bord de l'eau pendant l'espace d'environ un mille. Là, elles allaient se perdre dans un bas-fond, si fourré que je n'en ai jamais vu de pareil. J'aurais défié un chat d'y pénétrer.

« Aussitôt que j'eus découvert que les traces s'éloignaient du bord de l'eau et se dirigeaient entre les buissons, je perdis tout espoir de les suivre au delà, car le terrain était dur et parsemé de petits cailloux. J'avais cependant la ferme assurance que l'ours avait passé par là, et je fis le tour du taillis dans l'espoir de découvrir par où il y était entré.

« Je l'explorai pendant un certain temps très-

minutieusement sans pouvoir découvrir une ouverture assez large pour avoir donné passage à un animal aussi gros, et je fis cette réflexion qu'il avait pu prendre un autre chemin, c'est-à-dire, ou qu'il avait traversé l'eau à la nage, ou qu'il s'était laissé emporter par le courant.

« Je me proposais donc de retourner sur mes pas lorsque j'aperçus un énorme tronc d'arbre à moitié renversé en dehors du taillis. Je remarquai que la partie supérieure en était couverte de boue comme si quelque animal avait marché dessus ; je m'approchai pour vérifier le fait et j'eus la satisfaction de voir que j'avais deviné juste.

« Je grimpai à cheval sur l'arbre, et ce ne fut pas sans peine, car c'était un chêne formidable, beaucoup plus grand que celui qui vient de nous occuper si inutilement, et je m'avançai avec précaution du côté du fourré. Là, je découvris immédiatement le trou par lequel l'ours était entré et à partir de cet endroit je rencontrai un sentier battu, qui s'étendait en ligne droite, à travers les broussailles, et à perte de vue.

« Je sautai précipitamment à terre et je m'aventurai résolûment en avant. La trace était assez facile à suivre ; mais le chemin, en revanche, était peu agréable, je puis vous l'assurer. Je ne voyais que chardons et orties qui me piquaient, et des ronces grosses comme le bras, pourvues d'aiguil-

lons aigus comme des pointes d'aiguilles. Malgré ces obstacles, j'avançais sans me rebuter, persuadé qu'un passage si bien frayé devait conduire à la tanière de l'ours, et je me flattais de l'y trouver. L'ours devait avoir son nid dans un arbre creux, et je me proposais, après l'avoir découvert, d'aller à la maison, chercher ma hache. En tout cas, je reviendrais le lendemain matin si je ne parvenais pas à le faire sortir au moyen de la fumée.

« J'avais déjà pénétré dans le fourré à une distance de trois cents mètres, tantôt rampant sur les pieds et les mains, tantôt me traînant à plat ventre. J'étais tout en sang, et, je puis bien le dire, je m'arrêtais par intervalles en me demandant ce qui pourrait bien arriver si le hasard me faisait rencontrer la bête dans cet étroit passage. J'étais, du reste, décidé à vendre chèrement ma vie. Mais tout se passa sans encombre et je ne vis pas vestige d'ours.

« J'arrivai à un endroit où le fourré s'éclaircissait, et juste au moment où je croyais être arrivé au pied de l'arbre à ours, je vis devant moi un rocher perpendiculaire qui dominait le bassin de la rivière. Je craignis que l'ours ne fût logé dans une crevasse, et, Dieu me pardonne ! je ne me trompais pas. Devant moi, au milieu du rocher, s'ouvrait un antre obscur. Tout doute était superflu ; car on voyait les empreintes de l'animal sur la pierre et dans la terre humide.

« Ma chasse de ce jour-là fut terminée et je restai devant l'ouverture de la caverne, ne sachant que faire, quoique je ne fusse guère tenté d'y pénétrer.

« Après quelques instants de réflexion, j'en vins à conclure que tôt ou tard il fallait bien que l'ours se décidât à sortir, et j'allai me poster en embuscade dans le fourré, ayant vue directe sur le rocher. J'avais mon rifle chargé, prêt à lui envoyer une balle aussitôt qu'il mettrait le nez dehors.

« J'attendis en vain. L'ours m'avait sans doute entendu venir et m'avait suivi des yeux dans la position que j'avais prise. Je restai à l'affût jusqu'à ce que l'obscurité fût devenue si épaisse que je craignis de ne pas retrouver mon chemin. La nuit venue, je me retirai en tâtonnant à travers les broussailles et je finis par regagner mon logis.

« Toutefois, j'étais bien décidé à ne pas renoncer à mon ours, dussé-je passer une semaine tout entière à le guetter. Je retournai donc le lendemain à la même place, et je repris mon poste d'observation, devant le rocher. Mais j'y passai toute la journée sans apercevoir la moindre apparence d'ours, et je me retirai le soir fort déconfit.

« Je revins cependant le surlendemain, mais cette fois avec l'intention bien arrêtée d'agir. Je m'étais muni de ma hache dans le but d'établir une trappe aux abords de la caverne. J'avais apporté

un pot de mélasse et quelques épis de maïs vert, car je savais que l'ours est très-friand de ces sortes de mets.

« Je me mis donc à l'œuvre en faisant le moins de bruit possible. Je trouvai par terre du bois en quantité suffisante, et en moins d'une heure ma trappe fut dressée et le ressort prêt à jouer. Ce n'était pas chose facile que de lever la grosse pièce; j'y parvins pourtant à l'aide d'un levier que je m'étais façonné et en pesant dessus de toutes mes forces. L'assommoir une fois dressé, s'il tombait régulièrement sur la bête, son affaire était faite et la mienne aussi.

« Tout était prêt et il ne me restait plus qu'à placer l'appât; je me glissai donc à l'intérieur de la trappe pour y mettre le maïs vert et la mélasse, lorsque j'entendis soudain, derrière moi, le reniflement de l'ours.

« Je me retournai précipitamment pour voir à quelle distance nous nous trouvions, mais je n'avais pas achevé mon mouvement de volte-face, que je me sentis frappé d'un coup violent sur les jambes et renversé à plat ventre par terre.

« Ma première pensée était qu'un mauvais plaisant me donnait un coup de poing, et, le diable m'enlève! j'aurais donné beaucoup pour qu'il en eût été ainsi. Ma position eût été plus gracieuse. Ce coup qui m'avait frappé provenait de l'assom-

moir de ma trappe qui pesait sur moi de tout son poids et emprisonnait mes jambes. Dans ma précipitation à me retourner, j'avais touché le ressort et la grosse pièce m'était tombée sur les cuisses.

« Je n'éprouvai, tout d'abord, aucun trouble, parce que je ne me sentais pas blessé. Je m'imaginais que je pourrais me retirer facilement et je fis en effet un effort dans ce sens. C'est alors seulement que je commençai à voir que le cas était beaucoup plus sérieux que je ne croyais; car je ne parvenais pas à me dégager. Mes jambes étaient si bien prises que je ne pouvais pas les remuer, et plus je faisais d'efforts, plus je rouvrais ma blessure. Je souffrais déjà énormément du poids qui m'écrasait et je ne pouvais pas songer à l'écarter avec mes mains. Je ne pouvais ni me retourner, ni étendre la main pour saisir l'assommoir qui m'aplatissait. J'étais pris dans mon propre piége, et j'eus le loisir de m'assurer qu'il était très-bien tendu.

« Ma foi, je ne vous cacherai pas que je commençai à avoir peur. Il n'y avait dans les environs que la cabane de ma vieille mère qui était distante d'au moins deux lieues. Il n'était donc guère probable que quelqu'un vînt à passer en cet endroit. Et cependant je n'avais aucun espoir de me tirer de là. Je ne pouvais remuer aucun membre.

« Je me mis à crier de toutes mes forces; mes cris effrayèrent l'ours qui se retira dans son gîte.

Ce fut tout ce que je gagnai ; mais c'était énorme. Je continuai de crier, ne m'interrompant que pour reprendre haleine, durant toute cette maudite journée.

« L'écho seul répondait à ma voix, et je n'entendais que les gémissements des hiboux qui voletaient au-dessus de ma tête comme pour se moquer de moi.

« Je n'avais aucun espoir d'être secouru par quelqu'un de la maison. Ma mère était seule, et mon absence ne lui inspirait aucune inquiétude, attendu qu'il m'était arrivé nombre de fois de ne pas rentrer de quatre jours quand j'étais à la chasse. La seule chance de salut qui me restait — et je le savais bien — était que l'un ou l'autre voisin vînt à se promener le long du ruisseau, et l'on s'imaginera combien cette chance était peu vraisemblable, quand on saura que le plus proche voisin habitait à cinq milles de distance de mon toit paternel. Et cependant, si personne ne venait à passer, il fallait m'attendre à mourir de faim, écrasé par la pesante solive, à moins que l'ours, usant de représailles, ne se décidât à m'honorer d'un coup de dent. L'alternative n'avait rien de séduisant.

« La nuit vint lente et effrayante. Ce fut bien la plus longue nuit que je me rappelle avoir passée en ma vie. J'éprouvais une douleur atroce, j'étais aplati sur le sol, et n'ayant d'autre distraction à ma souffrance

que les cris des hiboux. J'entendais de temps en temps le reniflement de l'ours et je découvris qu'il avait un compagnon. Je suivais, à travers l'obscurité, tous les mouvements de leurs énormes corps, couverts d'une épaisse fourrure noire, et il me paraissait qu'ils commençaient à s'habituer à mes cris, car de temps en temps ils s'approchaient de moi, et s'asseyant sur leur train de derrière, ils restaient à me regarder, comme s'ils tenaient conseil sur le genre de trépas qu'il leur plairait de m'administrer.

« Je commençais à craindre qu'ils ne m'attaquassent, et je ne doute pas qu'ils ne l'eussent fait sans une circonstance qui leur en ôta le loisir.

« Le jour commençait à poindre lorsque l'un d'eux m'approcha de si près que je crus qu'il allait me sauter dessus. Par bonheur, mon rifle était là, par terre, à ma portée. Je le tirai à moi sans faire de bruit et relevant une de mes épaules autant que je pus, je couchai l'ours en joue juste au-dessus de l'aisselle. Il n'était pas à quatre pieds du canon de mon fusil; aussi reçut-il la charge tout entière; et, quand la fumée fut dissipée, je vis l'ours rouler lourdement par terre, comme un bœuf qu'on assomme. Il était mort sur le coup ou plutôt sous le coup.

« Comme je savais que les ours se battent l'un pour l'autre jusqu'à la mort, je m'arrangeai de mon

mieux, malgré la difficulté de ma position, pour recharger rapidement ma carabine; car je craignais que l'autre ours ne vînt à son tour m'attaquer. Je ne l'entendais pas pour le moment, mais il reparut un instant après et se présenta à moi du côté du ruisseau.

« Je suivis tous ses mouvements d'un œil inquiet, mon arme appliquée à l'épaule et prête à faire feu. Dès qu'il aperçut le cadavre de son compagnon il poussa un grognement que je traduisis par une exclamation de surprise. Il resta quelques instants immobile; puis il se mit à pousser d'horribles hurlements, en tournant et retournant autour de son camarade qu'il flairait de temps en temps, comme pour s'assurer de sa situation.

« J'étais persuadé qu'il allait m'attaquer d'un moment à l'autre; mais je le prévins et je lui envoyai une balle qui pénétra par l'un de ses yeux pour aller se loger dans les tendons du cou. L'ours se le tint pour dit, et j'eus la satisfaction de le voir tomber sur le cadavre de son compagnon.

« Et maintenant? j'avais tué les ours : bien! mais cela ne me débarrassait pas du piége, et, eu égard au mal que je souffrais et au peu d'espoir que j'avais d'être secouru, je me demandais s'il n'eût pas mieux valu me laisser manger par les ours que de rester ainsi exposé au danger de mourir de faim, ce qui m'a toujours paru une fort désagréable manière de décéder.

« Mais l'instinct de la conservation est si impérieux, que l'homme ne se décide à renoncer à la vie que lorsqu'il lui est absolument impossible de faire autrement; ce fut la réflexion que je me fis tout en gémissant, et je me promis de vivre aussi longtemps que je pourrais. Par moment j'espérais et je me remettais à crier, puis je me disais que tout était inutile, et je m'abandonnais à un mutisme complet.

« J'avais une faim dévorante. Les ours morts gisaient là devant moi, comme pour me faire souffrir le supplice de Tantale, puisqu'il m'était impossible d'y atteindre. J'aurais mangé volontiers une tranche toute crue si je l'avais eue sous la main; mais ils étaient à cinq pas au moins; toute la difficulté était là.

« La nécessité est, dit-on, la mère de l'invention; j'en acquis la preuve. Je me mis à sonder mon cerveau pour trouver un moyen d'attirer le gros gibier à moi. J'avais apporté une corde qui m'avait servi à établir la trappe. Je parvins à la saisir. Je fis un nœud coulant au bout et, après beaucoup d'efforts infructueux, je parvins à jeter le lacet au-dessus de la tête de l'un des ours, après quoi je me mis en devoir de l'attirer à moi. Si cet ours n'a pas eu le cou allongé d'un mètre, je veux bien que le loup m'étrangle; car il me fallut pour tout le moins une heure entière pour l'attirer à

ma portée. J'y réussis enfin, et je lui coupai, à l'aide de mon couteau, la langue que je dévorai toute crue.

« J'avais satisfait à un besoin ; mais j'en éprouvai bientôt un autre bien plus terrible : c'était la soif. J'avais la gorge sèche comme un four à plâtre et aucun moyen de me procurer de l'eau... Je ressentis bientôt une souffrance si ardente, que je crus que j'en mourrais. J'attirai l'ours plus près de moi encore, et je pratiquai une ouverture par l'artère pour voir si le sang coulerait. Rien! Le sang s'était figé. Impossible d'en tirer une goutte.

« Je songeai alors à me rafraîchir la langue sur mon couteau, et je me mis à mâcher une balle de plomb que j'avais dans ma carnassière ; je m'arrangeai de façon à passer la journée du lendemain, criant de temps en temps de toute la force de mes poumons. Vers le soir, je ressentis de nouveau les atteintes de la faim ; je mangeai un morceau du groin de l'ours ; mais je crus que j'étoufferais, tellement j'avais soif.

« Je passai la nuit du mieux qu'il me fut possible. Les hiboux vinrent de nouveau me tenir compagnie ; et j'entendis plusieurs espèces d'animaux plus incommodes rôder autour des ours ; mais je les effrayai par mes cris et ils s'enfuirent. Je suppose que ce devaient être des renards ou

des loups, et, sans moi, ils eussent fait leur profit de la carcasse de mes ours.

« Je ne vous fatiguerai pas du récit des réflexions qui me vinrent à l'esprit pendant cette nuit interminable ; vous comprenez qu'elles ne devaient pas être précisément couleur de rose. Je pensai à ma vieille mère, dont j'étais le seul soutien, et cela me donna du courage. Je résolus de manger encore de l'ours et de me soutenir aussi longtemps que je pourrais.

« Dès que le jour parut, je me remis à crier, m'arrêtant environ tous les quarts d'heure, puis recommençant de plus belle. Une heure après le lever du soleil, juste au moment où je cessais de crier pour reprendre haleine, je crus entendre une voix qui répondait à la mienne.

« J'écoutai de toutes mes oreilles; mon cœur battait violemment dans ma poitrine. Je n'entendais plus rien. Je me remis à crier plus fort, puis je tendis l'oreille de nouveau. Une voix me répondit :

« — Que le diable vous emporte ! Qu'avez-vous à crier de la sorte ?

« — Ohé ! hola ! répondis-je.

« — Qui est-ce qui crie là-bas ? me fut-il riposté.

« — Est-ce vous, Casey ? repris-je.

J'avais reconnu la voix d'un de mes voisins qui demeurait plus haut sur la rivière.



« — Pour l'amour de Dieu, voisin, par-ici! continuai-je.

« — J'arrive! répondit-il. Ce n'est pas chose facile que de traverser ces broussailles. C'est vous, Redwood? Que vous est-il donc arrivé? Que le diable emporte ces épines!

« J'entendis approcher mon voisin qui se frayait un chemin dans le taillis. Vous ne m'en croirez pas si vous voulez, mais je ne pouvais m'imaginer que j'allais être délivré, et il fallut pour m'en convaincre que j'eusse vu Casey debout devant moi. Celui-ci me rendit à la liberté, mais je n'avais pas la force de me tenir sur mes jambes. Il me transporta à la maison, où je passai au moins six semaines sur mon lit avant de pouvoir sortir; et, vous me croirez si vous voulez, je ne suis pas encore parfaitement guéri à cette heure. »

VI

Le cerf d'Amérique.

Pendant la journée du lendemain, nous tuâmes deux cerfs, un faon et une biche. C'étaient les premiers que nous eussions rencontrés, et la chose nous parut étrange, attendu que nous avions traversé une contrée fréquentée par ces animaux. Ils étaient de l'espèce généralement répandue sur tout le territoire des États-Unis — le cerf rouge ou fauve (*cervus virginianus*). Je ferai observer en passant que le cerf commun des États-Unis, appelé

quelquefois cerf rouge, est le même cerf qui se rencontre dans les parcs d'Angleterre; que l'élan d'Amérique est le cerf rouge d'Europe ; l'élan d'Europe n'est autre chose que le renne des contrées septentrionales du Nouveau-Monde. On a fait beaucoup d'erreurs dans la classification de ces différentes espèces; la plupart de ces erreurs doivent être attribuées à cette confusion de noms.

L'Amérique septentrionale compte six espèces bien distinctes de cerfs, savoir : le renne (*cervus alces*); l'élan (*cervus canadencis*); le cariban (*cervus taraudus*); le cerf à queue noire, ou cerf-mulet (*cervus macrotis*); le cerf à longue queue (*cervus leucurus*); et le cerf de Virginie (*cervus virginianus*). Le cerf de la Louisiane (*cervus nemoralis*), dans la pensée de quelques naturalistes, serait une espèce entièrement différente des six précédentes. Il en serait de même du *mazoma* du Mexique (*cervus mexicanus*). Mais il est plus que probable que ces deux espèces ne sont qu'une variété du cerf de Virginie. La différence de couleur et les autres particularités peuvent provenir de la différence du climat, de la nourriture et d'autres causes analogues.

Il est probable que l'espèce qui habite les possessions russes, à l'ouest des montagnes Rocheuses, est tout à fait distincte des six premières que nous avons mentionnées; mais nous connaissons si peu

de chose relativement à l'histoire naturelle de ce pays inhabité, que l'on ne peut, à cet égard, faire que des conjectures. On remarquera aussi qu'il existe deux variétés du caribon (*cervus taraudus*), qui pourraient à peu près être regardées comme deux espèces distinctes. La plus grande est connue sous le nom de caribon des bois, parce qu'il se tient dans les régions méridionales et boisées de la baie d'Hudson; l'autre, dite caribon des terres stériles, n'est tout simplement que le renne des régions arctiques décrit par les voyageurs.

Le cerf de Virginie est, des six principales espèces de cerfs, celui qui s'étend sur la plus grande partie du territoire américain, et par là même celui que les naturalistes ont le plus étudié. Et, en effet, lorsqu'on parle du cerf, c'est presque toutoujours du cerf des États-Unis qu'il est question.

Les cerfs à *courte queue* et à *longue queue* sont ce qu'on pourrait appeler de nouvelles espèces. Ils sont connus depuis longtemps chez les trappeurs, mais n'ont été décrits que tardivement par les naturalistes. Les pays qu'ils habitent sont les forêts les plus reculées de l'ouest de la Californie et de l'Orégon, ainsi que les prairies élevées et les vallées des montagnes Rocheuses. On sait que, il y a peu de temps, ces contrées n'avaient été que très-imparfaitement explorées : c'est ce qui ex-

plique que la faune en soit restée si longtemps inconnue.

Le parcours géologique des quatre autres espèces est vraiment une chose curieuse. Chacune d'elles occupe une zone latitudinale déterminée. Le caribon s'étend à l'extrême nord et ne dépasse jamais la frontière sud des États-Unis.

La zone du renne s'étend plus loin encore vers le nord, mais d'un autre côté s'avance aussi plus bas vers le sud ; on en rencontre jusqu'aux confins du nord des États-Unis.

L'élan vient ensuite. Celui-ci se plaît assez dans les contrées fréquentées par le renne, mais il préfère le climat tempéré, et on l'a remarqué fréquemment jusque dans le Texas.

Le cerf ordinaire est répandu dans les zones tempérées et torrides des deux Amériques ; on ne le retrouve pas au delà des frontières du Canada.

Le cerf ordinaire ou cerf commun habite donc un autre territoire beaucoup plus étendu qu'aucun de ses congénères, et il est tout naturellement l'espèce la mieux connue. Presque tout le monde le connaît de vue. C'est la plus petite des variétés d'Amérique. Il a généralement cinq pieds de long sur trois de hauteur, et son poids ne dépasse guère cent livres. Il est d'une structure très-élégante et des plus gracieuses ; son bois n'est pas aussi élevé que celui du cerf commun d'Europe, mais, comme

chez ce dernier, il tombe tous les ans aux abords de l'hiver et reparaît au printemps. Ce bois, rond près de la racine, s'amincit à mesure qu'il grandit et forme même en quelque sorte la palme. Les andouillers ne s'élèvent pas perpendiculairement; ils se projettent en avant d'une manière menaçante. Il est toutefois impossible d'établir des règles fixes quant à cet ornement, qui varie chez presque tous les individus de l'espèce. Le mâle seul a des cornes. Elles sortent d'une espèce d'excroissance osseuse placée sur le front et appelée *meule.* La première année elles croissent en forme de deux pointes courtes et droites; de là le nom de *cerf pointu* qu'on donne aux animaux de cet âge. Dans la seconde année, un petit andouiller apparaît à chaque bois, et il en est de même chaque année jusqu'à la quatrième. Alors le bois a pris tout son développement. Ces andouillers, ou pointes, comme on les a nommés parfois, peuvent aussi augmenter en raison de l'âge de l'animal, et l'on en a quelquefois compté quinze; mais ce dernier cas est rare. Du reste, la nourriture joue un très-grand rôle dans l'élégance et le développement des bois du cerf. Chez un sujet mal nourri ils sont loin d'être aussi forts et aussi beaux que ceux d'un cerf gras et bien nourri.

Nous venons de dire que les bois du cerf d'Amérique tombent tous les ans. Ceci a lieu en hiver —

en décembre et en janvier. Il est rare cependant qu'on les trouve, car ils sont mangés ordinairement par les petits animaux rongeurs.

Le nouveau bois commence à pousser dès que le précédent est tombé. Pendant le printemps et l'été, il est recouvert d'une légère membrane veloutée; on dit alors que les cerfs sont *dans le velours*. Le sang circule librement à travers cette membrane, qui est très-sensible. Le moindre coup porté, à cette époque de l'année, dans cette partie de l'individu peut lui causer beaucoup de mal. Vers la saison du rut (le commencement d'octobre), le velours tombe et les bois sont alors tout prêts pour le combat. Ceci, du reste, est fort habilement calculé, car vers cette époque les mâles livrent entre eux des combats terribles. Il arrive fréquemment que leurs bois s'entremêlent dans la lutte, et, comme il leur est impossible de se débarrasser, les combattants restent dans cette position jusqu'à ce qu'ils meurent de faim ou jusqu'à ce qu'ils servent de pâture aux carnassiers, et principalement aux loups, qui sont leurs ennemis naturels. On a trouvé maintes fois dans les forêts des paires de bois ainsi entrelacés, et il n'y a pas de muséum d'histoire naturelle en Amérique qui ne possède quelque débris de cette destruction mutuelle.

Le poil du cerf d'Amérique est épais et lisse; en hiver il devient plus long et prend une couleur

grisâtre ; le cerf alors, en terme de chasse, est *dans son gris*. En été il change sa robe contre une autre de couleur rouge ou fauve; on dit alors qu'il est *dans le roux*. Vers la fin d'août ou en automne toute la fourrure a pris une teinte bleue et l'animal est, dit-on, *dans son bleu*. En tout temps, cependant, il a le cou, le ventre et l'intérieur des cuisses blancs. Le poil est plus rude lorsque le cerf est dans le *roux*, plus épais à l'époque du *bleu* et plus fin à celle du *gris*. On tire un excellent cuir du cerf bleu, c'est pourquoi on le recherche de préférence en automne.

Les faons de cette espèce sont de gentils petits animaux ; ils ont la robe fauve mouchetée entièrement de petites taches blanches qui disparaissent vers la fin de l'hiver, lorsque la fourrure commence à grisonner.

Le cerf d'Amérique est un précieux animal. C'est de lui qu'on tire les peaux de daim généralement employées dans le commerce, et son bois sert à un grand nombre d'usages.

Sa chair, servie maintenant sur la table du riche, a été pendant des siècles l'unique nourriture des Indiens. C'est avec la peau de ce quadrupède que ceux-ci faisaient leurs tentes, leurs lits et leurs vêtements ; ses intestins leur fournissaient des cordes pour leurs arcs, des raquettes pour jouer à la balle et des souliers. Aussi la chasse de cet ani-

mal était-elle leur unique occupation et leur amusement favori.

On a lieu de s'étonner de ce que cette espèce d'animaux, entourée comme elle l'est d'un nombre incalculable d'ennemis, ne soit pas encore éteinte. Non-seulement l'homme lui fait une guerre continuelle, mais elle a encore bien d'autres ennemis, parmi lesquels les plus dangereux sont le couguard, le lynx et le loup.

Ce dernier est le plus dangereux entre tous. Les chasseurs ont constaté que, pour chaque cerf que leurs balles abattent, les loups en détruisent cinq. Ils attaquent d'ordinaire les plus jeunes et les plus faibles. Les vieux échappent parfaitement au loup par la vitesse de leur course; mais, dans les districts peu habités, où les loups sont plus nombreux, ils se réunissent par bandes de huit ou dix et poursuivent les cerfs comme une meute de chiens, en poussant des hurlements qui ressemblent de loin aux aboiements des limiers. Le cerf est ainsi suivi à la piste, et, à moins qu'il ne rencontre de l'eau et ne leur échappe par ce moyen, les loups le pourchassent jusqu'à ce qu'ils aient réussi à le forcer.

Souvent, en hiver, quand il est ainsi poursuivi, le cerf se précipite sur la glace, où, bientôt, il est atteint et dévoré.

Malgré ces nombreux moyens de destruction, le cerf est très-commun dans la plupart des États de

l'Union ; il se trouve même en grande abondance dans quelques-uns. Dans les localités où les loups ont été mis à prix et où la loi protége le gibier pennant l'époque de la reproduction (comme dans le district de New-York, par exemple) on prétend que les cerfs deviennent très-nombreux. Les marchés de toutes les grandes villes de l'Amérique sont approvisionnés de venaison qui se vend au taux de la viande de boucherie ordinaire, ce qui prouve que les cerfs ne sont pas rares dans ce pays.

Les mœurs du cerf sont bien connues. On sait par expérience qu'il vit en société ; chaque troupe est dirigée par un vieux mâle qui veille au salut des autres dans les pâturages. Quand l'ennemi approche, le chef ou sentinelle frappe vivement la terre du pied, souffle bruyamment et fait entendre une espèce de sifflement; aussi longtemps que le danger n'est pas passé, il présente son bois en avant et reste dans une attitude menaçante. Tant qu'il reste immobile, les autres continuent de brouter tranquillement; mais, dès qu'il se dispose à fuir, toute la troupe se précipite sur ses pas, courant en désordre, sans autre souci que de se devancer mutuellement.

Le cerf, de sa nature, est craintif ; mais les mâles, dans la saison du rut, s'enhardissent et quand ils ont été blessés ou forcés, il est rare que l'on parvienne à les approcher impunément. Ils peuvent

porter des coups terribles avec leurs pieds et leurs cornes; et des chasseurs qui ne s'étaient pas tenus à une distance respectable dans des cas de ce genre n'ont échappé que par une espèce de miracle à une mort imminente.

Le cerf est l'ennemi déclaré du serpent; il parvient à détruire les reptiles les plus venimeux sans être mordu. Le serpent à sonnettes même craint ses attaques. La manière dont le cerf s'y prend pour écraser les reptiles est en tout semblable à celle qu'emploie le peccari (*dicotyles*) : c'est-à-dire qu'il se jette dessus, les quatre pieds joints, et qu'il les écrase de son poids jusqu'à ce que la mort de son ennemi s'ensuive.

L'hostilité du peccari à l'égard du serpent est facile à comprendre, car il ne l'a pas plus tôt tué, qu'il en fait son repas; mais le cerf n'est pas dans le même cas, n'étant pas carnivore. Son inimitié pour les reptiles peut s'expliquer en ce sens que le cerf connaît les qualités dangereuses de ces animaux et cet instinct probablement le pousse à les détruire.

La nourriture du cerf d'Amérique se compose de jeunes pousses, de feuilles d'arbres et d'herbes. Il préfère de beaucoup les jeunes branches à l'herbe; mais son mets favori est la feuille ou la fleur du nénuphar, et spécialement de la nymphe (*nymphæ*) des marais. Pour atteindre à ces plantes,

il s'aventure dans les lacs et les rivières, comme l'élan, et, comme ce dernier, il est très-bon nageur.

Le cerf préfère les forêts de haute futaie aux plaines découvertes, et recherche le voisinage des eaux courantes, qui lui servent au besoin de barrière contre ses ennemis. Quand il est poursuivi, son premier mouvement est de se jeter dans l'eau, afin d'échapper aux chasseurs et de faire perdre sa trace aux chiens et aux loups. En été il recherche l'eau pour se refraîchir et se débarrasser des mouches qui ne lui laissent pas un instant de tranquillité.

Le sel est une des passions du cerf, et on les rencontre en grand nombre aux abords des sources salines disséminées sur tout le territoire de l'Amérique. Autour de ces sources, les cerfs en léchant les couches de sels enlèvent aussi une grande quantité de terre et creusent de profondes excavations nommées, par suite de cette circonstance qui concourt à leur formation, « salt licks. » Cette absorption de boue a pour résultat que les excréments de ces animaux ressemblent à des palets ronds et durs, qui indiquent aux chasseurs, d'une manière infaillible, qu'une source fréquentée par les cerfs se trouve dans les environs.

Les femelles mettent bas au printemps, en mai ou en juin, selon la latitude. Elles produisent ordinairement un ou deux faons, mais rarement trois.

Leur attachement pour leurs petits est proverbial. La mère les traite avec la plus grande tendresse et les cache soigneusement lorsqu'elle va aux pacages. Le bêlement du faon ramène immédiatement la mère près de lui. Les chasseurs imitent souvent ce bêlement avec succès, soit avec le gosier, soit à l'aide d'un appeau fait d'un morceau de canne.

Parry raconte une anecdote qui prouve jusqu'à quel point ces animaux poussent la tendresse pour leurs petits. « Une biche, dit-il, remarquant que son faon ne pouvait pas nager aussi vite qu'elle, s'arrêta nombre de fois pour lui donner le temps de la rejoindre ; arrivant la première à l'autre bord, elle y demeurait pleine d'inquiétude, et semblait mesurer la distance qui la séparait de la barque lancée à sa poursuite. On lui tira plusieurs coups de fusil, mais elle resta immobile, jusqu'à ce que le faon eût pris pied, et aussitôt tous deux s'enfuirent au galop. » Le cerf, dont parle Parry, était un caribou de la petite espèce ; mais la même affection existe entre les mères et les faons de tous les individus de la race cervine.

On chasse le cerf d'Amérique pour avoir sa chair qui fait un excellent ragoût et pour obtenir sa peau. Il y a certaines manières de le prendre. La plus simple et la plus généralement pratiquée est la chasse à l'affût. Le chasseur, armé d'une carabine ou d'un fusil spécialement destiné à cette

chasse (*deer gun*, espèce de lourde canardière), marche sans bruit à la rencontre du cerf, comme il le ferait pour tout autre gibier. Dans ce cas, il n'est pas aussi indispensable de se tenir à couvert que d'observer le silence. Le cerf, comme quelques espèces d'antilopes, a des dispositions très-excentriques et laissera le chasseur s'approcher tranquillement jusqu'à lui sans songer à s'enfuir. Mais le plus léger bruit, le froissement des feuilles sèches, le craquement d'une branche suffit pour lui donner l'alarme. Il a l'ouïe extrêmement développée, et son odorat est fin au suprême degré. Très-souvent il flaire le chasseur à de grandes distances et prend la fuite avant que celui-ci ait pu arriver en vue ou à portée. Pour la chasse à l'affut il est indispensable de laisser le chien à la maison, à moins qu'il ne soit dressé exprès pour la chasse au cerf.

Une autre manière de chasser le cerf consiste à suivre ses traces sur la neige. Cette chasse se fait également avec ou sans chiens. Le moment opportun pour cette chasse, c'est lorsque la neige est durcie par la gelée, de sorte que les cristaux de glace blessent les pieds de l'animal; cette douleur lui cause une telle frayeur, que le chasseur peut l'approcher très-facilement. J'en ai vu tuer de cette manière, en ma présence, vingt dans l'espace d'une matinée, et encore dans une province où les cerfs n'étaient pas très-nombreux.

La chasse à courre est la manière la plus amusante de tuer le cerf, et c'est aussi la seule qui convienne aux personnes qui chassent pour le seul plaisir de chasser. On se fait accompagner d'une bonne meute de chiens, et les cavaliers qui la suivent doivent avoir soin de se munir d'une bonne carabine. Du reste, il n'y a que fort peu de chasses, en Amérique, dans lesquelles on ne se serve pas d'armes à feu.

Quelques individus se chargent de lancer l'animal. Ordinairement ce sont des hommes qui connaissent parfaitement la topographie du pays, avec toutes les savanes et les passes des environs. Un ou deux d'entre eux accompagnent les chiens comme piqueurs, tandis que le reste de la troupe va se poster en embuscade entre l'endroit où la meute est en quête, et l'une ou l'autre rivière vers laquelle on suppose que se dirigera l'animal quand il sera lancé. Ils occupent ainsi une longue ligne qui a quelquefois plusieurs milles d'étendue. Chacun, en arrivant à son poste ou, comme on dit, à son stationnement, met pied à terre, attache son cheval dans un fourré de broussailles et se met en embuscade derrière un tronc d'arbre. Les postes sont choisis d'après la topographie du terrain ou d'après les sentiers que les cerfs fréquentent habituellement; aussitôt que tout le monde est placé, on lâche les chiens et la chasse commence.

Les hommes postés se tiennent immobiles, le fusil en arrêt. L'aboiement des chiens, retentissant au loin, leur annonce que le cerf est lancé, et chacun attend, l'œil au guet, dans l'espoir que la bête passera de son côté.

Quelquefois des heures entières se passent sans que le chasseur voie ou entende rien et il lui arrive de retourner de l'expédition sans avoir découvert le moindre vestige de cerf, de biche ou même de faon.

Un tel résultat n'est pas de nature à l'encourager; mais en revanche, sa patience est, parfois, richement récompensée. On voit accourir à soi un cerf bondissant poursuivi par les chiens qui aboient à pleins poumons. Par moments il s'arrête en se cambrant sur ses hanches, comme un lièvre aux aguets.

Les yeux lui sortent de la tête et il promène ses regards autour de lui avec inquiétude. Son cou gracieux se gonfle, animé par la crainte et la colère; son bois s'élève majestueusement sur sa tête. Puis il reprend sa course et s'approche du chasseur, qui, le cœur palpitant d'émotion, tient son fusil braqué et prêt à faire feu. L'animal s'arrête encore : l'arme s'abaisse, la détente part et la balle vient, en sifflant, frapper en pleine poitrine le cerf qui tombe et se débat dans les convulsions de l'agonie.

L'émotion d'une pareille scène est certes bien de nature à récompenser le chasseur de cette attente solitaire de plusieurs heures.

Une autre manière de chasser le cerf est la chasse aux flambeaux, autrement dite *la chasse au feu*. Elle consiste à transporter, la nuit, des torches allumées au milieu d'une épaisse forêt que l'on sait être fréquentée par des cerfs. On emploie pour cet usage des pommes de pin bien sèches, non pas liées en faisceau, comme le prétendent quelques auteurs, mais placées dans un vase de métal dur. Une poêle à frire à longue queue est l'instrument le plus convenable pour cet usage.

On place donc les pommes de pin allumées dans ce vase, et lorsqu'elles sont bien sèches, ce foyer produit une lumière éblouissante sur une étendue d'une centaine de mètres. Le cerf, en remarquant cette clarté inconnue, s'en approche sans arrière-pensée, poussé par la curiosité; et ses yeux, brillants comme deux charbons ardents, le dénoncent au chasseur, qui, visant l'animal entre ces deux globes brillants, lui envoie la mort d'un seul coup.

Comme nous étions occupés à deviser de chasse aux flambeaux, le docteur prit la parole et nous fit le récit d'une chasse aux flambeaux qu'il avait faite dans le Tennessee.

« Je vais vous raconter, dit-il, une grande curée aux flambeaux, à laquelle je pris une large part —

pars magna fui — et qui se termina par une catastrophe. Je me trouvais dans le Tennessee où je devais séjourner quelques semaines. Je ne suis pas grand chasseur, comme vous le savez tous; mais me trouvant dans un pays où il y avait des Nemrods de première force, et qui produisait du gibier à foison, je ne tardai pas à prendre goût à leurs exercices. Je connaissais déjà, mais seulement par ouï-dire et par les descriptions que j'en avais trouvées dans mes lectures, la chasse au cerf; mais je n'y avais jamais assisté comme spectateur, et par conséquent j'avais le plus grand désir de prendre part à une chasse aux flambeaux.

« L'occasion se présenta et je me joignis à une troupe de mes amis qui s'étaient réunis pour se donner ce plaisir.

« Nous étions six en tout, et il fut décidé que nous nous diviserions en trois camps, ou plutôt en trois bandes.

« Nous devions parcourir, deux à deux, diverses parties de la forêt. Dans ces détachements de deux hommes, l'un portait la poêle, l'autre le fusil. Rendez-vous était donné à un endroit connu de tous, pour la fin de la chasse.

« Nos préparatifs terminés et nos feux allumés, nous nous séparâmes. Mon compagnon et moi, nous nous enfonçâmes bientôt dans le plus épais de la forêt.

« La nuit était noire comme une bouteille à encre — ces nuits-là sont les meilleures pour ce genre de chasse. — A peine étions-nous entrés dans le bois que nous avions été forcés de chercher notre chemin à tâtons. Nous nous étions bien gardés toutefois d'allumer notre torche avant d'avoir atteint l'endroit fréquenté par les cerfs.

« Mon compagnon était ce que j'appellerai un vieux limier, et il eût été raisonnable de lui confier la carabine, mais il voulut absolument garder la poêle par déférence pour ma qualité d'étranger. Il tenait d'une main la poêle et de l'autre portait, suspendu sur l'épaule, un sac contenant deux ou trois bottes de pommes de pin bien sèches.

« Aussitôt que nous fûmes parvenus à l'endroit où nous espérions trouver des cerfs, nous allumâmes notre brasier de pommes de pin, et, en peu d'instants, la flamme petillante couvrant d'une teinte rougeâtre les troncs des grands arbres, projeta autour de nous un immense cercle lumineux.

« Nous avançâmes alors lentement et en faisant le moins de bruit possible. Nous ne parlions qu'à voix basse, sondant de l'œil tous les coins et recoins de la forêt. Mais nous marchions toujours, tantôt en montant, tantôt en descendant, et nous franchîmes ainsi un espace, sans exagération, de dix milles au moins, sans qu'aucun cerf fit mine de s'approcher, attiré par notre illumination improvisée.

« Ce désappointement ne nous empêchait pas d'entretenir notre feu avec le plus d'éclat possible ; et nous brûlions nos provisions avec si peu de circonspection qu'il vint bientôt un moment où il ne nous restait tout au plus qu'une pomme de pin dans le sac.

« Cette course inutile m'avait singulièrement fatigué, et quant à mon compagnon, il ne m'avait pas l'air trop éveillé. Nous étions, je dois le dire, au paroxysme du désappointement, d'autant plus, qu'un pari avait été engagé avec nos amis portant qu'un souper couronnerait l'expédition. Le camp le plus malheureux ou le plus maladroit devait supporter les frais du festin. Tout nous portait à croire que ce serait nous, d'autant plus qu'il nous avait paru, de loin en loin, entendre des coups de fusil partir dans la direction prise par nos camarades.

« Nous revenions donc vers notre point de départ, dans des dispositions de mauvaise humeur que nous ne cherchions pas à dissimuler, lorsque tout à coup un objet posté droit devant nous, attira mon attention. Je m'arrêtai tout court, sans m'amuser à faire des questions. Deux petits globes scintillaient dans l'obscurité comme de petits disques de feu. Ce ne pouvaient être que des yeux ; et, si c'étaient des yeux, ce devaient infailliblement être ceux d'un cerf.

« Je ne pouvais distinguer le corps, car les deux points luisants paraissaient enchâssés sur un fond d'ébène. J'épaulai mon fusil, je jetai un regard rapide le long du canon, et paff! le coup partit. Aussitôt après avoir tiré, j'avais cru entendre la voix de mon compagnon, mais le bruit de la détonation m'avait empêché de distinguer ses paroles.

« Cependant lorsque tout fut rentré dans le silence, je l'entendis qui criait d'une voix claire et sonore :

« — Damnation, docteur, vous avez tué le taureau de maître Robbins.

« Au même moment, les mugissements du taureau expirant et les éclats de rire de mon compagnon me certifièrent qu'il avait dit vrai.

« C'était, heureusement, un bon camarade, et il me promit de ne pas me trahir auprès de nos compagnons ; mais il fallut pourtant avouer la chose à maître Robbins, qui se fit largement indemniser. Malgré la discrétion de mon camarade de chasse l'affaire s'ébruita, je ne sais comment, et ma chasse aux flambeaux fut pendant longtemps un sujet de plaisanterie dans toute la province. »

VII

Chasse au cerf dans un canot.

Comme nous approchions des régions où le cerf ordinaire cesse de se montrer, et où il est remplacé par deux autres espèces, ce fut sur ces dernières que porta, naturellement, la conversation. Les animaux de ces deux espèces sont ceux qu'on appelle les cerfs à queues noires (*cervus macrotis*) et les cerfs à longue queue (*cervus leucurus*).

Old-Ike et Redwood connaissaient parfaitement ces deux espèces; ils avaient souvent tendu des

piéges aux marmottes dans les pays fréquentés par ces ruminants, et nous donnèrent sur leurs mœurs force renseignements d'où il résulta pour nous que ces deux races ont beaucoup de rapport avec le cerf de Virginie. Cependant, leurs formes, leur couleur et leur taille ne laissent aucun doute quant à la distinction évidente qui existe entre ces deux races et le cerf de Virginie; les deux races diffèrent même essentiellement entre elles. En effet, il y a chez les queues noires deux variétés bien définies, quoique l'une et l'autre aient le poil noir sur la queue et les oreilles longues, ce qui les distingue ordinairement des autres cerfs. L'excessive longueur des oreilles du cerf queue noire lui donne une certaine ressemblance avec le mulet; aussi les trappeurs lui donnent assez généralement la désignation de cerf-mulet. Old-Ike et Redwood les nommaientainsi, bien qu'ils les connussent sous le nom de queues noires, et c'est cette dernière appellation qui est le plus généralement usitée dans le pays. On leur donne ce nom à cause de la couleur noire des poils qui couvrent la queue. Ce poil est d'un noir de jais luisant, et la queue très-longue est touffue et soyeuse comme un pinceau.

On a souvent confondu les deux espèces; et cependant, elles diffèrent essentiellement sous beaucoup de rapports. Ainsi, le cerf à queue noire est plus grand, il a les jambes moins longues que

l'autre et le corps plus trapu : en un mot, il est plus solidement bâti. Quand il court, il bondit sur les quatre pieds à la fois; tandis que le cerf à longue queue ressemble plus dans son allure au cerf fauve ordinaire. Quand il court, il fait quelques pas au trot, puis un bond, après quoi il se remet au trot, bondit de nouveau, et ainsi de suite.

Les oreilles du cerf à queue noire s'élèvent jusqu'à la moitié des bois. Son poil, rouge brun, est plus rude que celui du cerf de Virginie et son pelage ressemble assez à celui de l'élan (*cervus canadensis*). Il a aussi le sabot plus court et plus large, ce qui lui donne un degré de similitude de plus avec l'élan.

La chair du cerf à queue noire est loin de valoir celle du cerf fauve, tandis que celle du cerf à longue queue est estimée comme équivalente, à fort peu de chose près.

Quelquefois l'on rencontre les deux espèces dans des pays boisés, mais elles fréquentent plus ordinairement la prairie, ou bien les contrées ondulées, coupées alternativement de prairies et de forêts, et accidentées d'ornières, de gorges et de ravins. On ne les trouve que dans la partie occidentale du continent américain, c'est-à-dire dans les régions inhabitées comprises entre le Mississipi et l'océan Pacifique. A la longitude même du Mississipi ces animaux sont extrêmement clair-

semés; mais à mesure qu'on s'avance vers l'Ouest, soit en approchant des montagnes Rocheuses, soit en poussant au delà jusqu'aux rivages de l'Océan, ils sont le gibier ordinaire de la contrée. Le cerf à queue noire habite plutôt vers le sud, dans la Californie et dans les vallées des montagnes Rocheuses, jusqu'au Texas; il s'avance vers le nord jusqu'à l'Orégon et à l'est des montagnes Rocheuses, jusqu'au cinquante-cinquième degré de latitude. Le cerf à longue queue est l'espèce la plus commune des pays de l'Orégon et de la Colombie, et sa zone habituelle s'étend jusqu'aux montagnes Rocheuses; mais il ne s'aventure pas tout à fait jusqu'aux limites du Mississipi.

Le chasseur-naturaliste qui avait parcouru, dans ses pérégrinations, les pays de l'Orégon quelques années auparavant, et avait eu l'occasion de prendre de fréquentes informations sur les mœurs de cet animal, nous donna sur les cerfs à longue queue d'intéressants détails, accompagnés du récit d'une aventure terrible qui lui était arrivée pendant une chasse sur le fleuve Colombia. Voici ce récit tel qu'il nous fut débité :

« Le cerf à longue queue, dit le chasseur, est un des plus petits de l'espèce. Son poids dépasse rarement cent livres. Il ressemble pour la forme et pour les habitudes au cerf fauve, dont il ne diffère que par la queue, qui est chez lui un objet remar-

quable, car elle atteint jusqu'à dix-huit pouces de longueur !

« Quand il court, il tient cette queue droite et la balance continuellement d'un côté à l'autre, ce qui produit à l'œil du spectateur un mouvement singulier et suffisamment ridicule. On dirait le gouvernail d'une petite embarcation qui godille à tour de bras.

« L'allure du cerf à longue queue n'est pas moins remarquable. D'abord il fait deux pas d'amble ou au trot, suivi d'un énorme bond qui le jette à une distance double de celle de ses premiers pas, puis il trotte deux pas de nouveau pour s'élancer encore et reprendre le trot, et ainsi de suite, toujours en alternant. En aucun cas, pas même lorsqu'il est poursuivi par des chasseurs, il ne se départ de cette manière de courir.

« Comme le cerf fauve, la biche produit au printemps des faons mouchetés de blanc, dont le pelage se transforme l'hiver suivant pour revêtir les couleurs du mâle. Vers le mois de novembre ils s'assemblent en troupeaux, et vivent en société jusque vers le mois d'avril. C'est alors que les femelles vont se cacher pour mettre bas leurs petits.

« On trouve assez souvent le cerf à longue queue dans les pays boisés; cependant ses retraites favorites ne sont pas sous les arbres de haute futaie.

Il habite de préférence dans les taillis pareils à ceux que l'on rencontre dans la plupart des vallées des montagnes Rocheuses.

« Quelquefois ces ruminants envahissent, en hordes innombrables, des provinces entières de ce pays qui offre les plus pittoresques transformations de paysages, avec des prairies, des forêts et des collines couronnées à leurs sommets et mouchetées sur leurs flancs de bouquets d'arbres. C'est au milieu de ces bouquets naturels qu'on distingue les troupeaux de longues queues paissant tranquillement sur le versant des collines, et ajoutant, par l'élégance de leurs attitudes et leurs mouvements gracieux, à la beauté et à l'animation du paysage.

« J'ai eu, il y a quelques années, malgré moi, l'occasion de faire une chasse aux longues queues et j'en ai profité. Je traversais les montagnes Rocheuses pour me rendre au fort Vancouver, lorsque des circonstances imprévues me forcèrent à m'arrêter pendant quelques jours dans un petit village improvisé pour les besoins du commerce sûr l'un des affluents du Columbia. J'attendais quelques chasseurs de pelleteries avec qui je devais faire le voyage et qui ne pouvaient terminer l'emballage de leur marchandise qu'en quelques jours.

« Ce poste de commerce était un misérable trou, comptant en tout deux ou trois cabanes faites de troncs d'arbres superposés et à peine suffisantes

pour loger la moitié de notre société, si toutefois on peut considérer comme un logement cet abri qui semblait plutôt fait pour des singes que pour des hommes. Comme je n'avais d'autre occupation que d'attendre mes compagnons de voyage, on comprendra aisément que je devais m'ennuyer à mort dans un pareil gîte. Tout autour des cabanes délabrées on ne voyait que des ballots de peaux de martre, de loutre, de castor, de renard et d'ours, et l'on n'entendait que l'incessant bavardage de voyageurs canadiens s'exprimant dans leur jargon bizarre, mélange confus d'anglais, de français et d'indien.

« Ce qui mettait le comble au désagrément de ce site trop pittoresque, c'est qu'il n'y avait là que fort peu de chose à manger, et pour tout horizon, l'eau — claire et limpide, il est vrai — du petit ruisseau qui baignait le village.

« La contrée environnante était magnifique, et les charmants paysages qui de tous les côtés réjouissaient la vue compensaient en quelque sorte les désagréments du poste. La campagne présentait une surface ondulée, c'est-à-dire une suite de coteaux en pente peu rapide et aux sommets arrondis, couronnés de bouquets d'arbrisseaux parmi lesquels on distinguait le noisetier (*corylus*), de nombreuses variétés de mûriers et de framboisiers (*rubus*) et des buissons de pruniers de juin (*ame-*

lanchier) courbés sous le poids de leurs grappes vermeilles d'un rouge pourpre. Le sol, dans les intervalles de ces taillis, était couvert d'herbe touffue; en un mot, le paysage avait toutes les apparences d'un immense parc, et, involontairement, le regard se projetait au delà des ondulations des collines comme pour découvrir le château seigneurial, résidence du mortel fortuné qui devait dicter ses lois à ce beau pays.

« C'est précisément au milieu d'une campagne de ce genre que le cerf fauve se complaît, et c'est aussi le séjour favori de ses congénères, les cerfs à longue queue. Les habitants du hameau m'avaient informé de cette particularité, et j'eus d'autant plus de motifs d'ajouter foi à leurs dires que l'on nous servait journellement ce gibier à dîner. Il était donc évident pour moi qu'il y avait des cerfs dans les environs. Aussi, peu de temps après mon arrivée, mes préparatifs furent terminés et mes dispositions étaient prises pour me livrer à une petite chasse, mon amusement de prédilection.

« Malheureusement, tous ces messieurs avaient trop de besogne pour m'accompagner, et quant aux employés du poste, il eût été inutile d'y songer. Nous longeâmes, en partant, le bord du ruisseau jusqu'à une certaine distance. Nous aperçûmes de nombreuses traces de cerfs dans la boue à l'endroit où ils étaient entrés et sortis de l'eau. La plupart

de ces traces étaient toutes récentes, et le plus grand nombre, à ce que m'assura mon domestique, avaient dû être faites la nuit précédente par des cerfs qui étaient venus se désaltérer, ce qui leur arrive souvent, surtout quand il fait chaud.

« Mais ce qui m'étonna, ce fut qu'après avoir marché pendant la distance d'un mille ou un peu plus, nous n'avions encore aperçu ni cerf ni aucun autre animal. J'avais compté sur une chasse prompte et facile, et ce résultat négatif commençait à m'impatienter, quand Blue-Dick, mon domestique, proposa de nous éloigner du ruisseau et de gagner les collines : dans son opinion, nous ne devions pas manquer d'y rencontrer le gibier que nous cherchions si inutilement dans la plaine.

« Cet avis fut aussitôt adopté, et nous montâmes à l'assaut des collines, traversant des taillis d'arbustes odoriférants, parmi lesquels le prunier et le rosier sauvage étaient en majorité, et sondant du regard toutes les avenues qui s'ouvraient devant nous.

« Nous n'avions guère fait plus de six cents pas, que nous avions déjà rencontré des cerfs; nous pouvions entendre par intervalles, derrière les buissons qui nous entouraient, les mâles poussant un sifflement étrange et qui ressemblait assez au son qu'on produirait en soufflant dans le canon d'un fusil. Les femelles leur répondaient par un bêlement semblable à celui de la chèvre.

« Mais, chose à remarquer, ils étaient farouches au delà de toute expression, et, malgré le soin que nous prenions de marcher en rampant derrière les buissons, nous restâmes pendant près de huit heures sans parvenir à une portée suffisante pour pouvoir en tirer un seul.

« Qu'est-ce qui pouvait les effaroucher de la sorte? Nous ne le savions pas pour le quart d'heure, mais nous apprîmes un peu plus tard qu'une troupe nombreuse d'Indiens Têtes-Plates avait traversé la contrée deux ou trois jours auparavant et avait fait aux cerfs une chasse des plus acharnées, de sorte qu'ils n'étaient pas encore entièrement revenus de leur frayeur. En effet, nous découvrîmes sur notre route des traces évidentes du passage des Indiens, et nous fîmes la trouvaille d'une tête magnifique de cerf mâle avec ses bois. Elle était attachée à une branche d'arbre, et c'est, grâce à cette bizarre précaution, qu'elle avait échappé à la gloutonnerie des loups.

« La vue de ce trophée jeta mon compagnon dans une profonde extase que je ne me chargerai pas de décrire. Je ne pouvais comprendre comment une dépouille de cerf d'une valeur si minime pouvait produire une si forte émotion de joie; mais comme Blue-Dick n'avait guère l'habitude de se livrer à de folles démonstrations, j'en conclus qu'il devait avoir de bonnes raisons pour mani-

fester son admiration d'une façon si enthousiaste.

« — Maintenant, maître, dit-il, en s'adressant à moi, si j'avais encore certaine chose, je me ferais fort de vous procurer une ample moisson de longues queues, quelque farouches qu'ils pussent être !

« — Il te manque quelque chose ! Qu'est-ce donc que tu désires encore? fis-je.

« — Quelque chose qui doit se trouver par ici, ou je me trompe fort. Avançons un peu par là-bas.

« Et Dick me montrait un terrain marécageux qui se trouvait dans le prolongement de la direction que nous avions suivie.

« — Adopté ! dis-je, et je le suivis de ce côté.

« Nous étions à peine arrivés au bord du marécage, qu'une exclamation de mon compagnon m'apprit qu'il avait trouvé le « quelque chose » qu'il lui fallait.

« — Là-bas, maître ; voilà la plante : regardez là-bas.

« Dick désignait une longue plante herbacée qui croissait au bord du marais. La tige de cette plante avait bien huit pieds de haut et était garnie de grandes feuilles et de bouquets touffus de jolies fleurs blanches. Je connaissais cette plante. On la nomme dans quelques endroits *masterwort*, mais son nom véritable et généralement admis est *pa-*

nais des vaches. En botanique on l'appelle *heracleum lanatum.* Je savais que la racine de cette plante possède des propriétés stimulantes et tinturières; mais j'ignorais complétement que cette plante pût être de quelque utilité dans la chasse au cerf.

« Blue-Dick en savait sous ce rapport plus long que moi, et bientôt il déploya toute son habileté de chasseur.

« Il tira son couteau de sa gaîne de cuir et coupa une branche de la tige du panais, d'une longueur d'environ six pouces, qu'il se mit à façonner de manière à lui donner la forme d'une de ces trompettes avec lesquelles jouent les enfants.

« En quelques minutes il eut donné à cette tige la forme et les dimensions convenables, puis il remit son couteau en place et portant l'appeau à ses lèvres, il en tira un son qui ressemblait si exactement au sifflement des cerfs que nous venions d'entendre, que j'en fus tout stupéfait.

« Comme il s'était arrêté après le premier sifflement, je crus même un instant que le bruit avait été produit par quelque longue-queue qui se trouvait à proximité. Mon compagnon se mit à rire, émerveillé qu'il était de la bonne construction de son instrument.

« — Maintenant, maître, me dit-il, nous ne tarderons guère à en coucher par terre quelques-

uns; les mâles viendront d'abord, les femelles ensuite.

« Et, en disant ces mots, il ramassa les andouillers et m'invita à le suivre.

« Nous avançâmes avec la même précaution que devant, nous glissant aussi tranquillement que possible à travers les fourrés, mais assez rapidement, tout en évitant de faire du bruit dans le feuillage. A peine avions-nous marché ainsi une centaine de pas, qu'un sifflement aigu vint frapper nos oreilles.

« — Halte, dit tout bas Blue-Dick. Baissez-vous, maître, et dissimulons-nous derrière les broussailles.

« Je fis comme il désirait, et me retirai en rampant sous les branches touffues d'un églantier.

« Mon compagnon s'établit à côté de moi, de telle sorte qu'il était entièrement dérobé à la vue, tandis qu'il élevait la tête du cerf au-dessus du feuillage pour qu'elle pût être aperçue des différents endroits découverts qui se trouvaient disséminés dans ces broussailles épaisses.

« Aussitôt que nous fûmes convenablement installés, Dick appliqua le sifflet à sa bouche et en tira plusieurs fois de suite un petit son aigu et saccadé. Nous entendîmes un sifflement que nous prîmes pour un écho; mais c'était un rival qui répondait, et, l'instant d'après, nous entendîmes à

distance le bruit d'un trottement qui grandissait comme celui d'un animal qui accourait de notre côté.

« Bientôt nous vîmes la tête d'un mâle grand et vigoureux qui s'avançait entre deux noisetiers à une centaine de pas de l'endroit où nous étions embusqués. Il s'était arrêté tout court, la tête tellement renversée en arrière, que ses hanches touchaient presque à terre. Ses grands yeux brillants jetaient des éclats furtifs de tous les côtés, comme s'il avait eu quelque chose à découvrir.

« En ce moment, Blue-Dick recommença son sifflement, remuant en même temps les cornes de côté et d'autre et d'avant en arrière, comme ferait un mâle en fureur au moment du rut.

« Le nouveau venu aperçut alors ce qui lui parut être les cornes branlantes d'un rival, car on sait que c'est de cette manière, à l'époque de la reproduction, que le cerf jette le défi à son rival. Il n'avait donc pas à hésiter, et s'élevant majestueusement sur ses jambes, les bois en avant en signe de menace, il accepta le combat et s'avança à toute vitesse au devant de nous.

« Il s'arrêta de nouveau à la distance d'une vingtaine de pas, comme pour reconnaître son ennemi; mais sa circonspection lui fut fatale, car je l'avais couché en joue, et, suivant les instructions de Blue-Dick, je pressai la détente, et la balle

alla lui labourer la poitrine. Le résultat était tel que mon compagnon l'avait prévu et le cerf roula par terre, sans avoir même connu les douleurs de l'agonie.

» Après que nous eûmes lestement écorché notre proie, et suspendu le gibier hors de l'atteinte des loups, nous quittâmes notre retraite pour aller nous embusquer de la même manière un peu plus avant, et peu de minutes après, nous tirâmes encore un mâle, en procédant absolument de la même manière.

» Nous bornâmes là notre chasse pour cette fois, car il était déjà assez tard et il nous fallait le temps de dépecer nos victimes; nous chargeâmes donc sur nos épaules les morceaux les plus délicats et reprîmes ainsi le chemin du poste.

» Comme nous retournions, tantôt en suivant le bord de l'eau, tantôt en coupant à travers la plaine pour abréger le chemin, nous aperçûmes un assez grand nombre de cerfs qui s'approchaient de l'eau, mais nous étions trop chargés pour songer à tirer un coup de fusil. Mon compagnon m'assura qu'il venait de faire le projet d'une expédition qui nous procurerait une chasse des plus agréables et des plus fructueuses. Cette expédition devait avoir lieu pendant la nuit du lendemain.

« Il me consulta sur son projet que j'approuvai des deux mains, y voyant une occasion bien rare

de me procurer un plaisir qui avait pour moi tout le charme de l'inconnu. C'était une chasse à la lumière, mais non pas telle que nos forestiers la pratiquent d'habitude, en portant devant eux dans les bois une torche allumée. Notre torche devait flotter sur l'eau ; c'est-à-dire que nous devions chasser en canot. Il s'agissait simplement d'attacher notre torche à l'arrière d'un canot monté par nous, et, nous laissant entraîner à la dérive, nous n'avions qu'à abattre au passage les cerfs qui s'approcheraient du bord pour venir boire ou se baigner dans la rivière. Comme j'avais déjà entendu raconter de cette chasse des aventures piquantes, j'étais doublement tenté de l'expérimenter à mon tour. Blue-Dick avait fait maintes fois un butin considérable à de pareilles expéditions et était parfaitement au courant des petits détails qu'il fallait observer. Il fut donc convenu que, la nuit suivante, nous ferions notre excursion aquatique.

» Le lendemain, pendant la journée, Blue-Dick et moi, nous fîmes nos préparatifs sans donner connaissance à personne de notre dessein. Il fallait bien garder l'affaire secrète, de crainte d'insuccès, ce qui nous aurait exposés à la risée et aux plaisanteries de nos compagnons. D'ailleurs, si la chasse était fructueuse, il devait être assez temps de donner des explications en rapportant notre gibier.

» Nous n'éprouvâmes aucune difficulté à dissimuler nos préparatifs, car tout le monde était occupé et personne ne fit attention à nos allées et venues.

» Ce ne fut pas sans peine que notre chef parvint à nous procurer un canot; mais, enfin, en échange de quelques livres de poudre, nous obtînmes un vieux canot qui appartenait à un des Indiens Têtes-Plates, approvisionneurs du poste.

» Ce canot était tout simplement fait d'un tronc de cotonnier creusé très-grossièrement à l'intérieur à grands coups de hache et arrondi tant soit peu aux deux extrémités pour lui donner quelque apparence de vaisseau. C'était une de ces embarcations telles qu'on en voit dans les pays du couchant de l'Amérique, où on les connaît sous la désignation de « *dug-out*, canot creusé », qui explique clairement en quoi elles consistent. Le canot était passablement mauvais et accusait un long service, mais, après une courte inspection, Blue-Dick m'assura qu'il ferait encore notre affaire.

« Il nous fallait maintenant songer à préparer le luminaire. Dans ce but nous fîmes une excursion aux hauteurs avoisinantes où nous trouvâmes tout ce que nous pouvions désirer, à savoir des pommes de pin sèches que nous cueillîmes en quantité.

» Nous cherchâmes ensuite une longue taille

d'écorce de bambou que nous trouvâmes sans trop de difficulté.

» Vers la brune, tous nos préparatifs étant terminés, nous prîmes place dans le canot, et nous descendîmes silencieusement le courant qui nous emportait.

» Dès que nous fûmes arrivés assez loin pour ne plus être aperçus par nos compagnons du poste, notre fanal fut allumé.

» Nous avions placé les pommes de pin dans une énorme poêle à frire attachée à l'arrière, et, en réalité, c'était un brasier de pommes de pin plutôt qu'une torche. La flamme brillante illuminait la rivière sur toute sa largeur et jetait une lueur rouge sur les deux rives. Quant à nous, nous étions dans l'obscurité et invisibles, cachés par la planche qui était dressée entre le feu et nous.

» Après que nous eûmes franchi un certain espace, je remis le gouvernail entre les mains de Blue-Dick, qui prit ainsi la double charge de soigner le feu et de diriger le bateau. J'étais, moi, aux aguets; mon rifle tranquillement placé à côté de moi, j'interrogeais d'un regard fiévreux le paysage qui se déroulait sur les deux rives.

» Je n'oublierai jamais les impressions multiples qui me frappèrent pendant cette excursion aventureuse. Le parcours de la rivière dans lequel notre expédition avait lieu offrait le caractère le plus

pittoresque qui se pût voir. Les troncs des pins et les rochers à l'abri desquels ils croissaient, étaient teintés d'une vive lueur rouge, tandis que les ondes agitées apparaissaient comme un fleuve d'or en ébullition ; c'était, en un mot, un tableau d'une étrangeté sublime, et qui, certes, n'eût pas manqué de laisser des souvenirs même dans l'imagination la plus prosaïque. Nous étions en automne, et le feuillage des arbres qui n'avait pas encore commencé à se dépouiller, — dans ce moment suprême où la nature quitte ses ornements pour prendre du repos, — présentait un amalgame indescriptible de ces mille couleurs variées qui étonnent les yeux dans les forêts de l'Amérique. Des groupes éclatants d'arbustes verts, couleur d'or, rouges, bruns, jaunes, violets, s'élevaient en ligne épaisse sur les rives de la rivière, dans les cristaux de laquelle ils paraissaient se mirer coquettement. C'était un paysage d'une beauté sauvage, sublime en harmonie, et qui commandait le respect pour celui qui en était le Créateur.

« — Attention ! me cria tout à coup une voix qui me tira de ma rêverie.

« C'était la voix de Blue-Dick, et, dans la pénombre dont nous jouissions à la faveur des eaux lumineuses, je le vis distinctement tendre le bras, et montrer du doigt le côté gauche de la rive.

« — Je regardai dans cette direction, et mes yeux

rencontrèrent à travers les ténèbres deux petits points, assez rapprochés, qui scintillaient, brillants comme deux étoiles. Je reconnus que c'étaient de petits corps circulaires, convexes; et je découvris que c'étaient les yeux d'un animal, qui réfléchissaient les rayons de notre fanal.

» Mon compagnon m'informa que ces petits globes lumineux étaient les yeux d'un cerf; je saisis ma carabine, la hissai à l'épaule avec la plus grande précaution et en faisant le moins de mouvements possible pour ne pas éveiller les défiances de l'animal. Je visai, et fis partir le coup, confiant dans la précision de mon arme.

» Le courant n'était pas assez impétueux pour intercepter les bruits venant de la rive. Il y eut d'abord un froissement de feuilles, puis un bruit dans l'eau semblable à celui qui serait produit par un animal faisant le plongeon.

» Blue-Dick fit virer le canot d'un coup de gouvernail, et le dirigea vers la rive. Le feu, activé par ce mouvement, éclairait la scène devant nous, et nous eûmes la satisfaction de découvrir, flottant à fleur d'eau, le corps d'un cerf mâle, de belle taille, que nous avions entendu tomber dans la rivière. Peu s'en fallut qu'il ne fût emporté par le courant, mais Blue-Dick prévint cet accident et, hissant le cerf par les cornes, il le déposa sans cérémonie dans le fond de la barque.

» Immédiatement, le canot, suivant l'impulsion que lui imprimait la main de Blue-Dick, reprit le milieu de la rivière, et nous voilà derechef sur le qui-vive, les yeux braqués sur le bord, à la recherche de nouveaux petits globes lumineux. En moins d'une demi-heure, l'objet de nos désirs se présentait à nous, et nous avions la chance d'abattre un second cerf longue-queue, à l'égard duquel il fut procédé de la même manière que pour le premier, et, point important, avec le même succès.

» Quelques minutes après, nous fîmes éprouver le même sort à un troisième que nous trouvâmes, se dandinant, à quelque distance de la rive, sur un petit îlot de sable. Ce dernier était très-jeune encore, car ses andouillers ne présentaient encore aucune ramification.

» Environ un quart de mille plus avant, une quatrième détonation partit, mais le coup manqua, notre embarcation ayant touché inopinément à un fragment de rocher au moment où je lâchais le coup. Nous avions donc dévié quelque peu et, ce fut un coup perdu.

» J'avoue franchement que cette chasse était extrêmement attrayante; et nous eussions voyagé ainsi pendant plusieurs milles encore, n'était la pénible obligation dans laquelle nous nous trouvions de ramener le canot de l'Indien qui était de caractère à nous le faire payer beaucoup trop cher.

La rivière n'était guère agitée, et la besogne de Blue-Dick n'était pas bien rude puisqu'elle consistait principalement à maintenir le canot au milieu de la rivière qui nous poussait toute seule. Le courant avait une rapidité de trois milles environ à l'heure; l'on juge du train que nous y allions et si nous avions abattu du chemin.

» Le fait qui nous inspira la première intention de retourner sur nos pas, fut que nos pommes de pin commençaient à toucher à leur fin. Blue-Dick venait justement d'alimenter le feu avec les dernières qui nous restaient.

» Dans ce moment, un bruit qui frappa nos oreilles jeta en nous une certaine inquiétude : c'était le clapotement d'une cascade. Ceci, d'ailleurs, n'avait, à vrai dire, pour nous, rien d'extraordinaire : nous avions passé, depuis que nous avions quitté le poste, devant les bouches de plusieurs cours d'eau qui venaient se jeter dans la rivière, et qui, généralement, venaient s'y précipiter en tombant de quelque rocher et faisant ainsi un bruit assez violent. Mais cette fois la cascade, dont nous entendions le bruit, se trouvait à quelques verges au-devant de nous, et devait être, d'après nos calculs, une chute de la rivière elle-même; du reste, le bruit était étourdissant et n'avait aucune ressemblance avec ceux que nous avions entendus précédemment.

» Nous perdîmes peu de temps en conjectures. Le premier mouvement de mon compagnon, dès qu'il eut entendu le bruit de la cataracte, fut d'arrêter la marche du canot, ce à quoi il réussit en un clin d'œil; pendant ce temps notre flambeau nous avait fait remarquer un tournant rapide, et dont les eaux paraissaient bourbeuses ou du moins chargées de limon. La chute ne pouvait donc pas se trouver dans la rivière même, et il devait y avoir près de là un affluent arrivant des hauteurs dont les eaux vont se perdre dans la rivière.

» A cette vue, Blue-Dick ramena le gouvernail, et le canot se remit à suivre le courant.

» Un moment après nous passâmes devant les bouches d'une rivière assez grosse, dont les eaux, tombant d'une hauteur de quelques pieds, venaient apporter leur tribut à la rivière que nous arpentions, charriant du limon en quantité, et formant dans sa chute des tourbillons d'écume. Nous vîmes assez distinctement la chute à une petite distance à travers le feuillage des arbres; et quand nous passâmes devant ces myriades de particules d'eau, réfléchissant à l'envi les lueurs de notre torche, elles nous apparurent comme un fleuve d'argent.

» A peine avions-nous détourné nos yeux de ce beau spectacle, que mon attention fut attirée par une paire de points brillants qui scintillaient

à travers les broussailles sur la rive gauche de la rivière. Je reconnus bientôt que c'étaient les yeux d'un animal, mais il me fut impossible de distinguer à quelle classe il pouvait appartenir. Je vis bien toutefois que ce n'étaient point là les yeux d'un cerf. Ils scintillaient d'une manière toute particulière; de plus, l'orbite était plus exigu, et ils étaient trop distants pour que ce pussent être les yeux d'un animal appartenant à la race cervine. Par moments ils se mouvaient en décrivant un grand nombre de cercles irréguliers. Or, ceci n'a jamais lieu chez le cerf, qui, d'ordinaire, regarde alternativement de côté et d'autre, ou bien arrête ses yeux, fixes, sur un objet, pour ne plus les en détourner.

» J'étais donc bien convaincu que la bête en question n'était pas un cerf; mais il était prouvé à l'évidence que ces yeux représentaient quelque bête sauvage; or, c'est là un point qui n'a guère d'importance pour le chasseur.

» Je visai donc, et je lui décochai une balle. A l'instant même j'entendis la voix de mon compagnon qui m'enjoignait de ne pas tirer. Je fus étonné de cette admonition, mais il était trop tard pour m'y conformer, car Blue-Dick l'avait formulée dans le moment même où je faisais feu.

« Je tournai les yeux vers le bord pour voir le résultat de mon coup. A ma grande surprise, les

petits globes étaient encore là immobiles et lançant des rayons aussi vifs qu'auparavant.

« Avais-je manqué mon coup? Il est vrai que l'exclamation de mon compagnon m'avait quelque peu troublé; mais j'avais lieu de croire cependant que la balle était allée à son but, attendu que j'avais visé d'une manière supérieure, à ce qu'il me paraissait du moins.

« Comme je me retournais vers Blue-Dick pour lui demander quelques explications, j'entendis un nouveau bruit qui vint tout expliquer et qui m'inspira une inquiétude que je ne cherchais pas à dissimuler. C'était un bruit qui ne ressemblait pas trop mal au grognement d'un sanglier irrité, mais plus fort et plus saccadé. Je le reconnus aussitôt, à ma grande frayeur, c'était le reniflement d'un ours grizzly.

« De tous les quadrupèdes de l'Amérique, c'est l'ours grizzly qui est le plus à craindre. L'homme, qu'il soit armé ou sans armes, ne parvient pas à l'effrayer, et les chasseurs les plus intrépides, quand ils ne sont pas en société, évitent sa rencontre. C'était là le motif qui avait porté mon compagnon à m'empêcher de faire feu. Je crus d'abord que ma balle était allée se perdre dans les bosquets de la rive; mais il n'en était pas ainsi : à notre grand regret, j'avais touché l'animal. Il faut croire que je lui avais fait une blessure assez dangereuse

qui avait dû l'exciter, car, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, nous entendîmes un léger craquement dans le feuillage, suivi d'un énorme plongeon : l'ours s'élançait à notre poursuite.

— « Bonté du Ciel! le voilà qui arrive vers nous! exclama Blue-Dick, en proie à la plus vive agitation, et en même temps il donnait de vigoureux coups de rames, pour nous éloigner le plus possible de cet hôte dangereux.

« Je crois bien qu'il arrivait sur nous, car son premier plongeon l'avait amené, pour ainsi dire, le museau contre notre canot. Toutefois, le maniement régulier et continu du gouvernail nous fit gagner un peu d'avance et nous descendions de nouveau le courant avec une grande rapidité, poursuivi par l'animal en fureur, qui ne cessait de faire entendre, par intervalles, son rauque grognement.

« Ce qui rendait notre position encore bien plus terrible, c'est que nous ne pouvions distinguer l'ours; il nous était donc impossible de constater quelle distance exacte il y avait entre nous et lui; tout l'arrière du canot était plongé dans l'obscurité la plus complète, et il était de toute impossibilité de voir seulement à deux doigts de soi, de ce côté. Les grognements du féroce animal nous avertissaient qu'il ne pouvait être éloigné de nous que de quelques mètres. Cependant ils se faisaient en-

tendre tantôt plus forts, tantôt moins intenses, suivant qu'ils étaient ou n'étaient pas dominés par le bruit des vagues, et il nous sembla plus d'une fois que nous l'entendions rugir tout à côté de nous.

« Nous comprîmes que si par malheur il pouvait réussir à poser une patte sur notre bord, il n'y avait pour nous que deux alternatives également fâcheuses : ou bien, la barque chavirant, nous trouverions la mort dans les eaux, ou bien, si nous tentions de gagner la rive à la nage, il était évident que l'un de nous, pour tout le moins, servirait de pâture à l'ours.

« Je dois rendre cette justice à mon compagnon, qu'il ne cessa de faire manœuvrer le gouvernail avec énergie et sang-froid. Je l'assistais autant qu'il était en mon pouvoir, en plongeant la crosse de mon fusil dans la rivière et lui faisant remplir l'office d'aviron. On comprendra aisément que la frayeur, jointe à l'obscurité, m'avait empêché de le charger de nouveau.

« Nous avions fait ainsi environ une centaine de brasses et nous cherchions, chacun de son côté, un moyen d'échapper à l'ours, quand un nouveau sujet d'alarmes vint frapper nos esprits terrifiés! C'était le bruit étourdissant d'une chute d'eau, mais cette fois, elle ne pouvait pas être produite par un des affluents de la rivière. Elle était pour

cela trop imposante, c'était un bruit semblable au tonnerre. Nous n'entendions même plus l'ours qui hurlait de tous ses poumons à nos côtés. C'était bel et bien une cataracte de la rivière sur laquelle nous naviguions, et nous en étions évidemment très-rapprochés, à en juger par les cris aigus des oiseaux de nuit que nous entendions un peu plus loin et qui probablement cherchaient leur pâture au bas de la cataracte.

« En effet, nous n'en étions pas éloignés de plus de cent mètres. Le trouble dans lequel nous avait jetés la poursuite inattendue d'un adversaire aussi déterminé, nous avait ôté nos facultés à tel point que nous n'avions aperçu ce suprême danger qu'au moment où il nous était impossible de l'éviter.

« Ce fut comme deux éclairs, les exclamations simultanées qui s'échappèrent de ma bouche et de celle de mon compagnon. Chacun de nous comprit le danger de la situation et instinctivement, sans mot dire, nous fîmes nos efforts pour arrêter la marche, trop rapide, hélas! du canot.

« Nous ramions de toute la force de nos muscles, lui, avec le gouvernail, moi, à l'aide de mon rifle. Nous parvînmes à faire subir un temps d'arrêt à la barque et nous en conçumes l'espoir de la ramener à terre, quand tout à coup, le canot fit un soubresaut comme si l'on avait placé quelque objet pesant sur le côté. Ce poids lui fit subir un assez

fort mouvement de roulis et un grand nombre de pommes de pin embrasées tombèrent dans le canot. Elles continuèrent à brûler sur la cale et quelques-unes de celles qui avaient glissé du côté de l'arrière vinrent éclairer une scène hideuse. L'ours s'était cramponné à notre esquif et étendait sur le bois sa patte nerveuse d'où s'allongeaient d'énormes ongles crochus!

« Notre barque sautillait comme une coquille de noix, et, bien qu'elle menaçât à tout instant de chavirer, le mâtin ne manifestait pas la moindre intention de lâcher prise. Au contraire, il nous parût que ses pattes s'avançaient par degrés à l'intérieur comme s'il eût voulu venir nous tenir compagnie.

« Il eût fallu être insensé pour ne point voir l'imminence du péril, mais l'effroi paralysait nos forces.

« Nous nous levâmes un instant, et nous continuâmes de ramer, tantôt assis, tantôt debout, sans savoir quel parti prendre. Qu'y avait-il à gagner du côté de la terre? L'ours était là qui ne nous eût pas manqués. De l'autre côté, nous ne pouvions cesser nos mouvements si nous ne voulions être jetés dans le gouffre, qui résonnait à quelques pas de nous, et encore quelle hauteur la chute pouvait elle avoir : était-ce cinquante, était-ce cent pieds, ou plus encore? En tout cas, elle devait être assez haute pour nous précipiter dans l'éternité.

« Nous étions entourés de dangers. Il fallait donc prendre une résolution, et conserver tout notre sang-froid. Je crus que ce qu'il y avait de mieux à faire était de nous débarrasser de l'ours à l'aide de mon fusil, et je criai à mon compagnon de gouverner vers la rive. Nous préférions, en effet, de ces dangers multiples, celui qui nous inspirait le moins d'horreur, à savoir une rencontre à terre avec notre antagoniste, le grizzly.

« J'avais réussi à éloigner l'ours du canot en lui assénant sur le museau quelques coups de crosse bien dirigés, et, sous l'impulsion vigoureuse de Dick, nous avancions considérablement vers la rive, quand tout à coup un craquement aigu déchira mes oreilles, suivi d'un cri d'effroi de mon compagnon.

« Je jetai autour de moi un regard fiévreux afin de voir ce qui se passait. Blue-Dick tenait en main une petite pièce de bois arrondie : c'était la barre du gouvernail, qui, de lui-même, s'était détaché et flottait au gré des vagues !

« Tout espoir était perdu. Il était impossible de gouverner encore le canot. Nous étions condamnés à faire le saut !

« Nous songeâmes à nous jeter à la nage, mais il était trop tard. Nous étions arrivés au point où le courant avait atteint sa plus grande force propulsive. La barque allait nous emporter aussi

rapidement que des fragments de liége. Nous ne pouvions plus faire dix brasses sans être entraînés.

« Chacun de nous voyait les appréhensions de son compagnon, mais ces appréhensions étaient absolument les mêmes. Pas un mot ne fut prononcé : nous serrâmes solidement de nos bras les banquettes du canot, et, ainsi préparés, nous attendîmes le moment fatal.

« L'ours paraissait aussi effrayé que nous-mêmes; en effet, au lieu de continuer ses tentatives pour entrer dans le canot, il se contentait de se tenir cramponné : évidemment il était en proie à une grande frayeur.

« Le flambeau brûlait toujours, et le canot commençait à prendre feu; c'était probablement ce qui faisait peur à ce damné grizzly.

« Ce dernier inconvénient du canot qui brûlait nous paraissait de peu d'importance : le plus grand danger nous rendait insensibles aux autres. Quelle utilité pouvait-il y avoir à éteindre l'incendie, quand nous allions être précipités dans l'abîme ?

« Tout à coup le canot fit un bond de plusieurs mètres, poussé par une force de projection incalculable, et nous fûmes lancés dans l'espace; puis suivit un coup sec, comme si nous avions donné sur un rocher de granit. Nous étions ruisselants et couverts d'écume, et un instant après, ô surprise! nous nous trouvions fort tranquillement

assis dans notre canot, qui godillait coquettement sur un petit cours d'eau limpide.

« Seulement nous étions plongés dans les ténèbres, car notre flambeau avait été éteint pendant la submersion générale; cependant, à travers l'obscurité, nous aperçûmes l'ours qui se débattait à une distance respectueuse. A notre grande satisfaction, nous le vîmes se diriger vers la terre et s'éloigner de nous de toute sa vitesse. Ce saut inattendu avait probablement refroidi son courage ou désarmé sa colère.

« Blue-Dick et moi, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux. Nous parvînmes à gagner la rive en ramant avec nos mains et en nous aidant de mon fusil en guise de gouvernail. On juge si la chose nous fut facile!

« Ayant mis pied à terre, nous attachâmes notre barque à un arbre dans une petite baie qu'on eût dit avoir été tracée là, exprès pour nous. Il n'y avait pas moyen de songer à la ramener pour le moment au delà de la cataracte, et nous nous décidâmes à la laisser provisoirement en cet endroit. Nous attachâmes notre gibier à des arbres hors de l'atteinte des loups, puis nous fîmes volte-face, et après une promenade des plus agréables le long de la rivière, nous revînmes au poste à une heure fort avancée de la nuit.

« Le lendemain matin, une troupe se rendit à la

petite baie pour chercher notre gibier et ramener notre canot à notre embarcadère. Mais il avait eu tant à souffrir qu'il fut reconnu trop mauvais pour faire le voyage et nous l'abandonnâmes à sa bonne étoile. Ce n'était pas tout à fait ce que je désirais, quant à moi, car il me fallut débourser une somme considérable pour dédommager l'Indien de la perte de sa malheureuse embarcation. »

VIII

Old-Ike et les Grizzlys.

Le récit du chasseur naturaliste s'étant terminé par une histoire d'ours grizzly, on comprendra aisément qu'une conversation s'engagea sur le compte de cet animal célèbre; et je dois dire que nous prêtâmes une attention très-soutenue aux détails curieux que le narrateur nous communiqua sur ce sujet.

L'ours grizzly (*ursus ferox*) est le plus redoutable des animaux sauvages de tout le continent

américain, sans en excepter le jaguar et le couguar. S'il avait les pieds aussi agiles que le tigre ou le lion de l'ancien continent, il serait un ennemi tout aussi dangereux que ces deux derniers, car il réunit la force du lion à la férocité du tigre. Fort heureusement il ne peut atteindre un cheval à la course, et c'est grâce à cette incapacité du grizzly que beaucoup de victimes humaines lui ont échappé, le meilleur coureur pédestre ne tardant pas d'être devancé par lui. Des centaines de faits authentiques attestent l'énergique courage de ce féroce animal. Il n'est pas un coureur de bois en Amérique qui n'ait la mémoire de quelque rencontre dangereuse avec des ours grizzlys; et il est fort rare de les entendre raconter une expédition de ce genre qui n'ait payé son tribut de victimes humaines dans les combats livrés à cet animal redouté.

L'ours grizzly est d'une grandeur menaçante; on en a tué qui étaient aussi grands que les plus grandes espèces connues d'ours polaires, quoiqu'il y ait des différences très-marquantes entre les races de grizzly. On peut toujours, sans exagération, évaluer son poids moyen à 500 livres.

En somme, l'ours grizzly est un animal plus gros qu'aucune des autres espèces y compris l'ours noir et l'ours polaire : il a les oreilles plus grandes, les pattes plus nerveuses et le regard plus féroce. Les dents sont fortes et acérées; mais ce qu'il

présente de plus terrifiant, ce sont ses énormes griffes. Ses pieds sont si grands qu'on a vu fréquemment sur le sable des traces couvrant une surface de douze pouces (anglais) de long sur huit de large, sans compter que de ces doigts monstrueux s'étendent encore des griffes rétractiles qui ont jusqu'à six pouces de longueur. Il est bien entendu qu'il s'agit ici d'individus de la plus grosse espèce.

Ces griffes ont la forme du croissant, et elles seraient plus longues si l'ours n'en usait, en marchant, la longueur d'une pouce environ.

Cet animal se nourrit à terre de marmottes, d'écureuils et de différentes racines, qu'il extrait de la terre sans aucune difficulté, à l'aide de ses griffes, lesquelles sont assez tranchantes pour lui permettre d'écorcher très-proprement un cheval ou un buffalo.

Le pelage de l'ours grizzly est généralement d'une couleur brune, accidenté de poils blancs, qui lui donnent une apparence de gris foncé. C'est de là que lui est venue la dénomination triviale de grizzly. Mais, bien que ce soit là la couleur ordinaire, cette espèce, de même que l'ours noir d'Amérique, compte de nombreuses variétés. Il y en a de presque tout blancs, d'autres d'un rouge jaune; on en voit enfin de tout noirs. La couleur de la robe varie avec la saison, et le poil est plus touffu et

plus long que celui de l'ours noir (*ursus americanus*). Les yeux sont sombres et petits, eu égard aux dimensions de la tête, ce qui n'empêche pas qu'il ait la vue très-perçante.

La zone de l'ours grizzly est très-étendue. On sait que la chaîne des montagnes Rocheuses commence non loin de la côte de l'océan Arctique et s'étend vers le midi sur toute la longueur de l'Amérique septentrionale. Or, on rencontre le grizzly au nord depuis la naissance de ces montagnes et sur toute leur étendue jusqu'au confluent du fleuve Rio-Grande avec le golfe du Mexique.

Jamais cet animal n'a été aperçu dans les États-Unis ou dans le Canada. Cela n'a rien de surprenant. L'ours grizzly ne se plaît pas dans les forêts. Et l'on sait qu'elles sont nombreuses dans ces deux pays. Contrairement aux habitudes de l'ours noir, son congénère, le grizzly n'affectionne pas les bois de haute futaie ; d'ailleurs, il lui manque une faculté fort avantageuse dont jouit ce dernier, celle de pouvoir grimper sur les arbres. L'ours noir se hisse le long du tronc, et étouffe ordinairement sa proie. Quant au grizzly, il ne réussit pas à s'élever contre un tronc d'arbre, et ses énormes griffes nuisent plus qu'elles ne lui servent dans ces tentatives.

Il se retire de préférence sous les *coribus rubus* et les *amelanchiers*, dont les baies forment en

grande partie sa subsistance. La plupart du temps il se tient sur le bord des rivières, dressant des embûches aux loups, ou bien il se promène le long des monticules où croissent en abondance les pins et les cèdres, dont les racines entrelacées lui assurent une retraite impénétrable. En un mot, l'ours grizzly d'Amérique a des habitudes entièrement semblables à celles du lion d'Amérique, qui, en somme, est moins le roi des forêts que le roi des montagnes et des plaines.

L'ours grizzly est omnivore. Il se nourrit indifféremment de poisson, de chair et de racines, et dévore les serpents, les lézards et autres reptiles.

Les larves des insectes sont pour lui un mets de prédilection; ces larves se trouvent souvent en grande quantité sous les troncs des arbres abattus par les orages. Pour y atteindre, le grizzly fait rouler et déplace assez aisément des masses de bois énormes que plusieurs bœufs auraient de la peine à mouvoir.

Il fouille la terre à de grandes profondeurs, comme le sanglier, pour rechercher les *wapatoos* ou navets indiens. Comme l'ours noir, il est très-friand des choses sucrées; les groseillers, les framboisiers, les mûriers sont surtout de son goût.

Il n'est pas assez rapide à la course pour surprendre le buffalo, l'élan ou le cerf, mais il en attrape quelquefois par surprise; et il lui suffit,

pour étendre à terre le plus vigoureux buffalo, de poser sur lui l'une de ses griffes.

Fréquemment il arrive qu'il va déchirer la panthère dans sa retraite, et il ferait abandonner par toute une bande de loups une proie qu'ils viennent d'abattre.

On a fait beaucoup d'essais pour apprivoiser de jeunes ours grizzly; mais toutes les tentatives faites dans ce but ont avorté. Cet animal n'est susceptible d'aucune éducation. A mesure qu'il grandit, des instincts féroces se développent naturellement et l'animal est toujours porté tôt ou tard à ses cruels appétits de destruction.

Le grand ours polaire a été regardé pendant fort longtemps comme l'animal le plus extraordinaire de son espèce, et il a été longtemps le héros de presque toutes les aventures arrivées aux chasseurs d'ours. Les voyageurs qui ont parcouru les contrées du Nord ont fait des récits fantastiques sur ses prouesses et sa férocité. Mais sa réputation ne soutient pas la comparaison avec son congénère moins connu — le grizzly. La fièvre d'or qui a poussé dans la Californie tant d'aventuriers qui n'y ont trouvé que la misère, a eu pour résultat de faire connaître plus exactement les mœurs de l'ours grizzly, qui se plaît beaucoup dans les vallées de la Sierra-Nevada, où l'on en trouve diverses espèces. Les troupes d'émigrants ont rencontré de nom-

breuses tanières à ours dans leurs parcours à travers les immenses plaines et les déserts qui se partagent la vaste contrée située entre les bords du Mississipi et la mer du Sud. Des centaines de relations de voyages, toutes plus ou moins fantastiques, ont été reproduites à l'infini dans les colonnes des journaux, et l'ours grizzly a marqué sa place sur les carnets des voyageurs à côté de l'éléphant, de l'hippopotame et même du roi des animaux.

Sans plaisanterie, l'ours grizzly est un redoutable adversaire. Les chasseurs européens ne l'attaquent jamais s'ils ne sont solidement montés et armés d'une manière toute spéciale; et les Indiens considèrent la victoire remportée sur un ours grizzly comme une action équivalente au scalp d'une chevelure humaine. Ils ne lui donnent la chasse que lorsqu'ils se trouvent en nombre assez considérable, et la chasse est, dans certaines tribus, précédée et suivie de cérémonies parmi lesquelles figure la danse à l'ours.

Quand il arrive au chasseur solitaire de rencontrer ce dangereux quadrupède, on peut dire hardiment que cette rencontre présente autant de sujets d'inquiétude que celle de deux sauvages.

Redwood et Old-Ike s'étaient trouvés maintes fois en pareille occurrence, et, comme ce dernier éprouvait toujours grand plaisir à raconter ses aventures, nous donnâmes la parole à Old-Ike pour nous

retracer un de ces épisodes « d'où il avait failli ne pas revenir. »

— Seulement, fit-il, si vous voulez chasser le grizzly, suivez mon conseil, et ne sortez pas de chez vous sans être monté sur un bon coursier. Si votre cheval est intrépide, bon trotteur et long d'haleine, vous ne courez aucun danger; car jamais je n'ai vu qu'un grizzly ait pu atteindre un cheval, même dans la plaine. Un jour que je traversais une prairie que l'on m'avait signalée comme fréquentée par les grizzlys, j'eus l'imprudence de laisser mon cheval attaché à un arbre pour m'éloigner dans le fourré. Bientôt j'entendis un affreux vacarme. Attiré par le bruit, je m'approchai. Je voyais parfaitement l'ours, et je lui envoyai dans l'estomac une balle — de soixante à la livre — qu'il ne parvint pas à digérer. Mais il était trop tard pour sauver le cheval. L'ours l'avait plus d'à moitié écorché, mieux que nul boucher n'eût pu le faire.

Ici le trappeur tira son coutelas et, après avoir coupé une tranche de tabac de Virginie, la fourra dans la bouche, et continua son récit.

— Je puis dire hautement que j'ai eu autrefois maille à partir avec les grizzlys. Si les naturalistes qui écrivent des livres sur cette bête avaient vu ce que j'en ai vu, moi, ils auraient de quoi remplir un in-folio. Si j'avais une pièce d'or pour chaque

grizzly que j'ai tué, je vivrais à mon aise pendant une année au moins.

« Oui, oui, gentlemen, j'en ai étendu plus d'un sur le carreau. Et de tous ceux que j'ai couchés en joue, je n'en ai pas manqué beaucoup. Pas vrai, Mark ? »

Mark fit un signe de tête affirmatif.

« Je vais vous rapporter une aventure qui m'est arrivée il y a quelque deux ans. C'était sur la Platte, près du roc Chimbly.

« J'étais engagé comme chasseur et comme guide dans une caravane d'émigrants dont l'itinéraire comprenait toute la vallée de l'Orégon.

« Je marchais en avant de la caravane, à la recherche d'un emplacement convenable pour établir notre bivouac.

« Or, une après-midi, je m'étais arrêté à un endroit où croissait un épais fourré d'arbres, circonstance assez rare dans les monts Chimbly. Voilà, me dis-je, le meilleur campement possible ; et aussitôt je dessellai ma vieille jument et la plaçai, attachée par la bride, sur un carré d'herbe grasse et touffue où elle s'en donna à bouche que veux-tu ?

« Pour ma part, j'avais tué, chemin faisant, un cerf à queue noire mâle, et, après avoir allumé un feu de branches d'arbres, j'en fis rôtir une tranche que je savourai avec délices. Comme la caravane ne faisait pas mine d'arriver, je suspendis le reste

de mon cerf hors de l'atteinte des loups, et, prenant mon rifle, je me mis en marche pour faire une reconnaissance dans le petit bois voisin.

« Ma jument était très-fatiguée, je la laissai paître à son aise et je m'en allai à pied : c'est là, gentlemen, la plus grande folie que l'on puisse faire dans la plaine, comme vous allez le voir tout à l'heure, et comme j'en fis l'expérience à mon grand désappointement.

« Je gravis d'abord le versant d'une colline peu élevée qui bornait mon horizon. Au sommet je trouvai une délicieuse prairie, qui s'allongeait en se rétrécissant vers le sud et l'ouest. Il n'y avait là aucun arbre, si ce n'est quelques vieux cotonniers rabougris sur le versant de la colline.

« A environ un mille devant moi, j'aperçus un troupeau de chèvres — on eût dit des antilopes, bien que ce fussent des chèvres si jamais il en fût.

« Il n'y avait aucun moyen d'en approcher — pas un fragment de rocher, pas un accident de terrain ; la plaine était unie comme la main.

« J'avais pourtant grande envie d'en abattre au moins une, et, à cet effet, je retournai au camp pour chercher ma couverture, qui était un magnifique *mackinaw* rouge. C'était, je le savais, un excellent moyen souvent employé avec succès dans le genre de chasse que je méditais.

« Pendant environ un demi-mille je portai ma

couverture sous le bras. Puis je la déployai sur ma poitrine, et, ainsi affublé, je marchai à la rencontre des chèvres jusqu'à ce que je fusse arrivé à une distance d'environ trois cents mètres du troupeau dont j'observais tous les mouvements à travers l'ouverture du mackinaw. Elles s'étaient dispersées d'abord en m'apercevant, puis elles avaient commencé à décrire un grand cercle; dès que j'eus remarqué ce mouvement, je jugeai qu'il était temps de m'arrêter.

« Me débarrassant alors de ma couverture, je l'attachai à un bâton que j'avais apporté du camp. Je plantai mon bâton tout droit, ce qui n'était pas très-facile, vu que l'herbe était si touffue que je fus forcé de creuser un trou avec mon couteau. Enfin, je réussis à le fixer solidement, et je me mis à l'affut derrière le mackinaw qui m'abritait complétement. Je n'avais plus à faire que d'attendre que les chèvres s'approchassent à une portée suffisante de ma carabine.

« Je n'attendis pas longtemps. Vous savez tous que la chèvre est un animal très-curieux — aussi curieux que la femme. Bientôt, un jeune mâle s'approcha, gambadant de côté et d'autre, secouant avec force sa crinière soyeuse et respirant avec bruit. Je le laissai avancer jusqu'à environ cinquante mètres.

« Je ne perdais de vue aucune de ses cabrioles,

et avant qu'il eût eu le temps de respirer de nouveau, le plomb fatal alla se loger entre ses yeux.

« Maintenant, gentlemen, qu'eussiez-vous fait à ma place? Vous eussiez quitté votre retraite pour aller ramasser votre gibier? C'eût été une grave erreur. Mais j'en savais plus long que cela, comme vous allez voir. Je savais que, aussi longtemps que les chèvres ne m'auraient pas découvert, elles n'éprouveraient aucune crainte de la détonation de mon fusil. Je me tins donc immobile, dans l'espoir d'en attirer encore quelqu'une au trébuchet.

« Comme je l'avais fort bien prévu, elles ne parurent nullement s'apercevoir du sort qu'avait éprouvé leur compagnon et je rechargeai mon arme sans bruit. Mais juste au moment où je me dressais, m'apprêtant à viser une femelle qui se trouvait dans mon rayon, tout le troupeau se mit à courir et détala au galop, comme s'il avait aperçu une bande de loups.

« Je fus passablement étonné de ce qui se passait, car j'étais bien persuadé que les chèvres n'avaient pu m'apercevoir ; mais je ne fus pas longtemps sans découvrir ce qui les avait si subitement effrayées. Au même moment j'entendis un reniflement guttural et prolongé, et me retournant tout à coup, je vis devant moi l'ours le plus formidable que j'eusse encore vu de ma vie. Il arrivait tout droit sur moi

et n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Je reconnus à l'instant que c'était un grizzly.

« Je crois inutile de vous dire combien je fus terrifié par cette apparition soudaine; je devins de toutes les couleurs; j'étais dans les transes, je vous assure.

« Je pensai d'abord à prendre la fuite; mais, après un instant de réflexion, je me persuadai que c'eût été perdre mon temps. La prairie avait un demi-mille carré pour le moins, et je savais que le grizzly m'eût atteint avant que j'eusse fait cent pas dans n'importe quelle direction. Je savais en outre que si j'avais le malheur de m'arrêter, cette maudite bête n'aurait pas tardé à me sauter dessus. De plus je voyais à ses yeux qui lançaient des éclairs qu'elle n'avait pas l'intention de laisser échapper une proie aussi bien assurée.

« Il n'y avait pas de temps à perdre en conjectures. La brute avançait toujours; mais je remarquai qu'elle marchait de plus en plus lentement, se dressant de temps en temps sur ses pattes de derrière, frottant son museau, et respirant l'air frais.

« Je m'aperçus que ma couverture rouge l'intimidait quelque peu, ce que voyant, je me plaçai derrière, en me dissimulant du mieux que je pus.

« Je laissai encore l'ours s'approcher jusqu'à la distance d'une dizaine de mètres; là, il s'arrêta

tout court et se redressa comme il avait fait plusieurs fois, me présentant le flanc de telle façon que je ne l'eusse pas pu mieux désirer.

« Il y avait de quoi tirer un joli coup, et que je n'aurais pas voulu laisser échapper, eût-il été le dernier de ma vie; j'épaulai donc mon rifle, je dirigeai l'extrémité du canon à travers l'ouverture du mackinaw, servant de meurtrière, et j'envoyai une balle à l'adresse des côtes du grizzly.

« Ce fut bien là le plus malheureux coup de fusil que j'eusse tiré de ma vie. Si je n'avais pas tiré, l'ours se serait retiré, effrayé par ma couverture, mais j'avais fait feu, je l'avais irrité, et mon coup avait raté.

« J'avais visé au cœur et je n'avais que légèrement effleuré l'épaule.

« L'ours, se sentant blessé, devint furieux et ne s'occupa plus de la couverture. Il retourna quelques pas en arrière, sans doute pour se bien reconnaître, puis il revint à la charge aussi vite que le lui permettaient ses grosses jambes.

« Il n'y avait pas lieu à parlementer. Je rejetai loin de moi mon fusil déchargé, et je tirai mon coutelas, ne voyant plus d'autre alternative qu'un combat corps à corps avec le grizzly. Il était inutile désormais de songer à la fuite; je me préparais donc à une lutte désespérée.

« L'ours n'était plus qu'à dix pieds de moi, tout

au plus dix pieds, quand il me vint une idée subite. J'avais vécu, à Santa-Fé, dans l'intimité de quelques Mexicains, qui m'avaient fait assister à leurs combats de taureaux. J'avais vu là les matadors jeter leurs voiles rouges sur la tête des taureaux, juste au moment où ils allaient les prendre sur leurs cornes pour les lancer dans l'espace.

« Je me rappelai leurs manœuvres; et avant que l'ours fût arrivé jusqu'à moi, je déployai la couverture.

« Si vous aviez vu, gentlemen, quelle magnifique couverture c'était; un mackinaw à cinq pointes qui avait longtemps décoré les épaules d'un commerçant du Nord-Ouest. J'avais l'habitude de le porter à la manière mexicaine quand il pleuvait, et, à cet effet, une ouverture y était pratiquée par le milieu pour passer la tête.

« Au moment même où l'ours se jetait sur moi, je lui passai la couverture autour du cou. Je vis son museau s'allonger à travers l'ouverture, mais c'est tout ce que j'en vis; car je sentis une égratignure et je lâchai l'étoffe.

« Je crus le moment venu de prendre ma course. Le mackinaw devait intercepter plus ou moins la vue de l'ours, et retarder d'autant sa marche. Comptant sur cette probabilité, je m'élançai dans la prairie.

« J'eus d'abord l'intention de courir jusqu'à

notre camp, mais il fallait pour cela traverser au moins un demi-mille dans la plaine; je remarquai un arbre beaucoup plus près de moi sur le versant d'une colline voisine. Si je pouvais y arriver sans encombres, je n'avais plus rien à craindre, car l'ours grizzly n'est pas grimpeur.

» Je courus une centaine de pas sans me retourner; alors je regardai en arrière et je m'arrêtai un instant.

» Je vis très-distinctement l'ours qui se démenait dans la couverture presque au même endroit où je l'avais laissé. Par Josaphat! jamais de ma vie je n'ai vu scène plus désopilante.

» Je restai un moment à m'amuser de ce spectacle, un seul moment; car je savais que si l'ours parvenait à se débarrasser, il aurait fort bien pu me rejoindre et m'obliger à me réfugier sur l'arbre. Or, je ne tenais pas trop à me livrer à cet exercice; aussi, je me remis à courir et j'arrivai bientôt au camp.

» Je sellai ma jument, et je retournai au galop chercher mon fusil, méditant de justes représailles, si je pouvais en trouver l'occasion.

» Je gravis de nouveau la colline, et je retrouvai l'ours dans la prairie, toujours enveloppé dans son mackinaw. Cependant, je crus remarquer que le grizzly battait en retraite vers les hauteurs, pensant probablement qu'il pouvait fort bien se passer de ma compagnie.

» Mais je n'étais pas d'humeur à lui laisser continuer paisiblement sa route, après la frayeur qu'il m'avait inspirée; d'ailleurs, ce voleur-là ne m'emportait-il pas mon mackinaw! Je me dirigeai au galop vers l'endroit où j'avais laissé mon fusil; j'y glissai une bonne balle, et je me jetai à la poursuite du vieux grizzly.

» Je l'eus bientôt atteint, et il se retourna plus furieux que jamais. Mais cette fois, assis solidement sur le dos de ma jument, je me sentais plus en sûreté, je lui tirai dans le crâne une troisième balle qui le fit rouler à terre enveloppé dans son linceul.

» Mais dans quel état trouvai-je ma couverture! ma pauvre couverture! Ce n'était plus qu'un lambeau qui faisait peine à voir. Il n'en restait plus un pied carré qui fût d'une pièce! Ah! gentlemen! si vous saviez quel malheur c'est de perdre un superbe mackinaw à cinq pointes! Le diable emporte ce maudit ours! »

IX

Bataille avec les ours grizzlys.

Le capitaine (l'auteur de cet ouvrage) fut invité à raconter une aventure qui lui était arrivée avec des ours grizzlys. Il avait voyagé en société de gens qui lui étaient inconnus, des « chasseurs de chevelures », dans les montagnes, aux environs de Santa-Fé, où ils avaient été assaillis brusquement par une neige épaisse et continue qui les avait empêchés de continuer le voyage. Le *Canon*, vallée profonde dans laquelle ils étaient arrêtés,

était difficile à franchir en toute saison, mais par ce temps affreux le sentier, couvert d'une couche épaisse de neige trop molle pour supporter leur poids, était complétement impraticable. Lorsque le soir parut, ils se trouvèrent littéralement enfouis dans la neige.

Partout, du nord au midi et du couchant à l'est, la vallée était ensevelie sous un linceul de neige épais de cinq à six pieds. Les sentiers étaient comblés, et c'était s'exposer à un danger évident que de tenter le passage. Avant minuit, deux hommes déjà manquaient à l'appel.

« Des deux côtés de notre camp, dit-il, s'élevaient les murailles du défilé, élevées à pic, à près de cent pieds de hauteur. Si le temps avait été plus doux, nous aurions essayé de les franchir, car le roc, dans sa conformation, offrait de nombreuses galeries; mais celles-ci étaient obstruées par la neige et la glace qui rendaient toute tentative d'ascension impossible. La terre était glacée à plusieurs pieds avant que la tourmente se fût déchaînée, et, comme le froid n'était pas très-intense, la neige n'était pas encore assez solidifiée pour nous porter. Tous nos efforts pour sortir de la vallée échouèrent; et nous y renonçâmes bientôt, nous abandonnant à une sorte de vague désespoir, en attendant la première occasion de continuer notre route.

» Nous passâmes trois jours assis à côté du feu,

jetant de temps à autre, du côté du ciel, un regard sombre et investigateur. C'était toujours le même horizon, d'un gris monotone parsemé de nuages que la brise poussait vers l'est, car la neige continuait de tomber abondamment. Pas un point éclairci du firmament ne venait réjouir nos yeux fatigués.

» La petite plate-forme sur laquelle nous étions campés, — grande tout au plus de trois arpents, — exposée, comme elle l'était, au vent, n'avait pas, jusqu'alors, été encombrée par la neige. Sur cette étendue croissaient quelques pins épars, mal venus et dépouillés de leurs feuilles, en tout au nombre de cinquante ou soixante. Ce bouquet d'arbustes nous procurait du feu, mais à quoi nous servait-il d'avoir du feu puisque nous n'avions pas de viande à faire cuire?

» Depuis trois jours nos vivres étaient consommés. De ce que nous étions sans vivres, il ne faut pas conclure cependant que nous fussions sans nourriture. Les hommes avaient découpé les fourreaux de cuir de leurs fusils, et les doublures de peau de chats de leurs sacs-à-balles, et on en voyait qui mangeaient pour dernière ressource, — je me trompe, il en restait encore une, après cela, c'était de nous entre-dévorer, — on en voyait, dis-je, qui décousaient la semelle de leurs chaussures (*mocassins*) pour s'en rassasier.

» Les femmes, enveloppées dans leurs manteaux, cherchaient un refuge dans les bras de leur père, de leur frère, de leur mari, de leur amant; car toutes les affections se trouvaient représentées dans notre caravane. Les derniers morceaux de *tasajo*, qui avaient été soigneusement économisés pour elles, leur avaient été distribués le matin. Tout était consommé. De quoi donc allait se composer notre prochain repas? Parfois, à de longs intervalles, quand le vent venait s'engouffrer dans les profondeurs de la vallée, on entendait murmurer à voix basse : « *Ay de mi! Dios de mi alma.* » Mais sur les visages de ces belles créatures on lisait cette résignation, cette patience inaltérables, si caractéristiques chez les femmes hispano-mexicaines.

» Les hommes qui les entouraient montraient moins de courage. On entendait de temps à autre proférer d'horribles blasphèmes, accompagnés de grincements de dents, et, dans leurs regards, on distinguait cette expression égarée, qui dénote l'approche de la folie. Une fois ou deux je crus découvrir une pensée sinistre, plus sauvage que la démence. Aux cercles tristes qui entouraient leurs yeux, aux contractions nerveuses des muscles qui frémissaient autour de leur mâchoire, je devinai le moment où les hommes se considèrent l'un l'autre, préméditant un crime. Dieu! que c'était horrible à

voir ! La discipline, impuissante à tenir en respect cette poignée de demi-brigands, exténués par la faim et les veilles, s'était relâchée en présence des souffrances commencées. Je frémissais en songeant à cette rigueur du sort, quand tout à coup une voix s'écria :

» — Le ciel semble vouloir s'éclaircir, par là-bas !

» Cette voix était celle du trappeur Garey, qui, s'étant levé, avait tourné les yeux du côté du levant, et nous annonçait ainsi sa découverte.

» En un instant nous fûmes tous sur pied, promenant d'avides regards dans la direction indiquée par Garey. Il n'y avait plus lieu de douter. Il venait de se faire une éclaircie dans ce ciel de plomb qui nous assombrissait depuis si longtemps ; une longue bande jaunâtre qui s'élargissait à vue d'œil coupait le ciel ; déjà la neige tombait plus fine et plus lente, et en moins de deux heures elle avait entièrement cessé.

» Nous partîmes bientôt, au nombre de six, le fusil sur l'épaule, pour aller explorer le fond de la vallée. Nous fîmes des efforts inouïs pour nous frayer un chemin à travers la neige amoncelée ; mais tous nos efforts se brisèrent contre la puissance des éléments. Parfois nous enfoncions dans la neige jusque par-dessus la tête, et, après deux heures d'une marche soutenue, nous n'avions guère

fait que deux cents pas. Là, nous examinâmes avec effroi la scène qui se déroulait devant nos yeux. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'un incommensurable champ de neige. Le désespoir et la faim paralysaient nos forces, et, l'un après l'autre, nous rentrâmes dans le camp, livrés au plus profond découragement.

» Nous nous assîmes en cercle autour du feu, étroitement serrés les uns contre les autres. Garey continuait à marcher de long en large, tantôt interrogeant le ciel sombre, tantôt passant la main sur la surface de la neige. Enfin, il s'approcha du feu, et nous dit dans son langage lent et nasillard :

» — Je crois que le temps se met à la gelée !

» — Eh bien! supposons qu'il gèle? dit l'un d'entre nous, sans se soucier d'obtenir une réponse.

« — S'il gèle! reprit le trappeur, nous serons partis avant le lever du soleil et nous aurons un sentier dur et bien battu.

« A ces mots, comme par une force magique, tous les visages changèrent d'expression. Plusieurs d'entre nous se levèrent. Godé, le Canadien, qui avait beaucoup voyagé dans les pays montagneux, courut à la colline prochaine, et, appliquant ses mains sur le sommet le plus élevé :

« — C'est vrai, s'écria-t-il, il gèle! et ferme encore.

« Un vent froid s'éleva peu de temps après, et ranimés par une perspective plus encourageante, nous songeâmes à rallumer notre feu que, dans les derniers moments de notre indifférence désespérée, nous avions failli laisser s'éteindre faute d'aliment. Les Delawares, armés de leurs tomahawks (espèce de hache), se mirent aussitôt en devoir d'abattre les prées, tandis que d'autres emportaient les arbres tombés et séparaient les branches avec leurs couteaux de chasse.

« En ce moment, un cri particulier attira notre attention, et, regardant autour de nous, nous aperçûmes un des Indiens se jetant soudainement sur ses genoux, frapper le sol de sa hache.

« — Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il? crièrent plusieurs voix dans presque autant de langues différents.

« — Yam-yam ! yam-yam ! répondit l'Indien, tout en continuant de creuser la terre.

« — L'Indien a raison ; c'est le *manroot* (racine humaine), dit Garex, tout en examinant quelques feuilles que le Delawarre avait détachées.

« Je reconnus immédiatement une plante fort appréciée dans les pays de montagnes, une espèce de convolvulus rare et merveilleuse, *l'Iponea leptophylla*. Les chasseurs ont donné à ce végétal le nom de racine-humaine à cause de sa ressemblance pour la forme et la grosseur, avec le corps humain.

C'est une racine savoureuse et qui peut fort bien servir de nourriture.

« A l'instant même, une demi-douzaine d'individus étaient accroupis sur leurs genoux, appliquant, à coups redoublés, le tranchant de leurs haches sur la terre durcie, mais le fer y avait aussi peu de prise que sur un rocher de granit.

« — Arrêtez ! s'écria Garey. Vous ne pouvez qu'endommager vos outils. Abattez-moi un de ces troncs de pin et allumez un bon feu sur la racine.

« On se hâta de suivre son conseil, et au bout de quelques minutes un bûcher de branches de pin dressé à l'endroit désigné, jetait au vent ses brillantes étincelles.

« Nous fîmes cercle autour du brasier dans une attente fiévreuse. Si l'homme-racine était de belle taille il devait fournir un souper copieux pour toute notre compagnie. A l'idée seule de manger, les forces nous revinrent; la gaieté et même une certaine hilarité avaient épanoui tous les visages; quelques plaisanteries, les premières que nous eussions entendues depuis que nous étions prisonniers dans la vallée, firent renaître l'espérance. Les chasseurs se livraient à toutes sortes de quolibets à l'idée de déterrer le *vieux* tout rôti, et prêt à servir et l'on se demandait mutuellement si ce serait un *vieillard* bien gras et bien dodu.

« Soudain, un craquement se fit entendre au-

dessus de nous, semblable au bruit que ferait une branche morte que le vent détache avec fracas. Nous tournâmes les yeux de ce côté. Un animal énorme s'était précipité et roulait comme une masse inerte, bondissant de galerie en galerie depuis la crête du rocher. En un clin d'œil il fut arrivé en bas, la tête en avant, avec un bruit épouvantable; et bondissant à plusieurs pieds de hauteur, il se trouva debout sur ses quatre pattes.

« Tous les chasseurs poussèrent un hourra involontaire, en reconnaissant le bouquetin à grosses cornes (*cornero cimmaron*). Il avait franchi le précipice en deux sauts, tombant chaque fois sur ses énormes cornes, qui avaient la forme d'un croissant.

« Les chasseurs et le gibier parurent, pendant un instant, également surpris de la rencontre : de chaque côté, on se considérait avec étonnement. Mais notre admiration ne dura qu'un moment; et aussitôt après, cinq ou six d'entre nous s'étaient armés de leurs fusils et se jetaient à la poursuite du bouquetin, qui, revenu de son premier étourdissement, rejeta sa tête et ses cornes en arrière, et se mit à arpenter le plate-forme de toute la vigueur de ses jarrets. En une douzaine de bonds il avait atteint la bordure du terrain enseveli dans la neige, dans laquelle il s'avança sans hésiter; mais, au même instant, plusieurs coups de fusil reten-

tirent, et une large traînée le sang marqua sur la neige le passage de la victime.

« Cependant il avançait toujours, courant et bondissant au milieu de la neige; mais nous suivions ses traces avec une ardeur pareille à celle de loups affamés. A mesure que nous avancions, de larges taches rouges empourpraient la neige, d'où nous conclûmes que l'animal perdait son sang; en effet, à une cinquante de pas plus loin, nous le trouvâmes gisant dans la neige et rendant le dernier soupir.

« Un immense hourra apprit à nos compagnons le succès de notre équipée. Déjà nous nous disposions à traîner notre proie au campement, lorsque des clameurs confuses, partant du haut de la plateforme, vinrent nous frapper au milieu de l'expansion bruyante de la joie universelle. C'était un mélange inintelligible de voix d'hommes et de femmes, se heurtant et s'entrechoquant, mêlées d'exclamations de terreur.

» Nous nous élançâmes vers le sentier qui conduisait à notre camp, et nous y fûmes témoins d'une scène qui eût frappé d'effroi l'homme le plus rompu aux émotions fortes et imprévues. Les chasseurs, les Indiens et les femmes couraient çà et là, pêle-mêle, plongés dans la plus affreuse consternation, poussant des cris étranges, et se montrant du doigt la cime des rochers, au milieu de la plus émouvante

confusion. Nos regards se portèrent de ce côté. Un groupe de créatures horribles se tenait au bord du précipice. Nous les reconnûmes aussitôt. C'étaient les hôtes les plus à craindre des montagnes — des ours grizzlys.

« Ils étaient cinq ! — cinq en vue — sans compter ceux qui pouvaient se trouver en arrière. Mais en supposant qu'ils ne fussent que cinq, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour exterminer toute notre caravane, parqués comme nous l'étions dans ce petit espace et affaiblis par suite du régime peu nutritif que nous étions obligés de suivre ?

» Ils avaient escaladé le rocher en poursuivant le bouquetin ; et il était facile de voir à leur allure qu'ils avaient souffert de la faim et que la proie qui leur échappait les avait mis au paroxysme de la rage et du désappointement. Déjà deux d'entre eux étaient parvenus en rampant jusqu'au bas de l'escarpement ; ils reniflaient et fouillaient le sol avec leurs pattes comme s'ils cherchaient une place pour descendre. Les trois autres s'assirent sur leur train de derrière, et se mirent à faire manœuvrer leurs pattes de devant d'une façon tout à fait excentrique et bizarre ; on les eût pris pour des hommes affublés de peaux de bêtes et faisant des contorsions épileptiques. Ces grimaces comiques nous eussent mis en jubilation, n'était la pénible situation d'es-

prit dans laquelle nous plongeait l'arrivée de ces monstres.

» Chacun de nous sauta sur son fusil, et ceux dont les armes avaient été tirées sur le bouquetin les rechargèrent rapidement.

» — Arrêtez ! si vous tenez à la vie, ne tirez pas ! cria Garey, écartant de la main le canon du fusil de l'un d'entre nous.

» L'avis venait trop tard : une demi-douzaine de balles venaient de partir en sifflant dans la direction des ours.

» Cette imprudence eut le résultat que le trappeur en attendait. Les ours, irrités par les balles, qui ne leur avaient pas plus fait mal que des piqûres d'épingles, se dressèrent brusquement sur leurs quatre pattes, et, poussant des grognements terribles, ils commencèrent à descendre le versant du rocher.

» La scène de confusion qui suivit parmi nous est tout ce que j'ai vu de plus frappant de ma vie. Plusieurs d'entre les hommes, moins hardis que leurs camarades, coururent se cacher dans la neige, tandis que d'autres s'élançaient déjà le long des premiers pins qu'ils rencontrèrent à leur portée.

» — Faites cacher les femmes ! criait Garey. Allez donc, maudits Espagnols ! Si vous avez trop peur pour combattre, veillez au moins aux femmes, tous

tant que vous êtes; assurez-leur une retraite dans la neige. Tas de lâches !

» — Sauvez les femmes, docteur, dis-je à l'Allemand, qui, dans mon opinion, n'avait aucun besoin de prendre part à la lutte, et celui-ci se mit aussitôt à l'œuvre, assisté de quelques Mexicains, pour entraîner les femmes effrayées loin du champ de bataille et les conduire à l'endroit où nous avions déposé le bouquetin mort.

» La plupart d'entre nous savaient qu'il eût été, dans les circonstances actuelles, beaucoup plus imprudent de se cacher que de combattre. En effet, les ours, rendus sagaces par leur férocité, nous auraient découvert, les uns après les autres, enfouis dans la neige, et nous auraient exterminés en détail.

» Une rencontre à main armée était donc inévitable !

» Tel fut le mot d'ordre, et il fut spontanément résolu que l'exécution aurait lieu sur l'heure.

» Nous étions environ une douzaine de combattants, y compris tous les Delawares et les Shawanoes, Garey et les autres coureurs de bois.

» Nous ouvrîmes la fusillade sur les ours pendant qu'ils opéraient leur descente en lignes tortueuses le long des arêtes du *Canon;* mais nos fusils n'étaient pas en état, nos doigts étaient roides de froid et nos nerfs affaiblis par la faim nous empê-

chaient de viser juste. Nos balles faisaient couler le sang de ces bêtes hideuses, mais pas une ne fut blessée mortellement. Au contraire, leur rage ne fit qu'en redoubler.

» Ce fut un moment terrible quand notre dernier coup de feu retentit dans l'espace, et pas un de nos adversaires n'avait cédé le pas. Voyant nos munitions épuisées, nous jetâmes de côté nos fusils, et, tirant nos haches et nos coutelas, nous attendîmes que nos adversaires vinssent nous provoquer au combat.

» Nous avions pris position contre le rocher, afin de pouvoir porter les premiers coups aux grizzlys, qui, presque tous, descendaient à reculons. Un espoir qu'il nous fallut bientôt abandonner ! Arrivé à une galerie distante de quelque dix pieds de la plate-forme, celui qui paraissait se trouver à la tête s'arrêta tout court, et, voyant notre position, hésita un instant avant de descendre. L'instant d'après, ses compagnons, couverts de blessures et maculés de sang, vinrent s'abattre furieux sur la même galerie, et tous cinq se précipitèrent au milieu de nous en poussant des hurlements effroyables.

» Alors s'engagea un combat désespéré que je n'essayerai pas de décrire, — les coups portés par les chasseurs, les cris sauvages de nos alliés les Indiens, les rauques hurlements des ours, le bruit

des haches résonnant sur leurs crânes durs comme des cailloux, le cliquetis aigu des coutelas, et puis, par intervalles, un gémissement chaque fois qu'un ongle aigu s'enfonçait dans la chair humaine! Dieu! c'était une scène d'horreur impossible à reproduire!

» Sur la plate-forme, hommes et ours roulaient côte à côte dans la neige, portant des coups désespérés dans ce combat singulier, qui devait décider de la vie ou de la mort de plusieurs d'entre nous, et tombaient à travers les arbres dans les profondeurs de ce linceul qu'ils teignaient de leur sang! Ici, deux ou trois hommes étaient engagés avec un ours; — là, c'était quelque chasseur plus brave qui se défendait seul contre son féroce adversaire. Plusieurs d'entre nous étaient déjà étendus par terre, et à chaque instant les ours éclaircissaient nos rangs.

» J'avais été renversé dès le commencement du combat. Comme je me relevais, je vis l'animal qui m'avait attaqué étreignant dans ses bras robustes le corps d'un homme étendu par terre.

» C'était Godé. Je me courbai sur l'ours et je le saisis par l'échine, pour me soutenir; j'étais tout affaibli et étourdi de ma chute; nous en étions tous réduits à ce point. Je réunis mes forces, et j'enfonçai mon coutelas dans les côtes du grizzly.

» L'animal lâcha soudain le Français pour tour-

ner toute sa rage contre son agresseur. Je tentai de l'éviter, et reculai en arrière en me défendant avec mon couteau, quand tout à coup j'arrivai près d'un trou rempli de neige et je tombai sur le dos. Au même instant je sentis sur moi le corps pesant de mon adversaire et le contact de ses griffes qui s'enfonçaient dans mes chairs; je sentis la respiration fétide du monstre; et, tandis que je frappais au hasard avec mon bras droit resté libre, nous roulâmes, à plusieurs reprises, l'un sur l'autre dans la neige.

« Je ne voyais pas à un pied devant moi; je sentais mes forces faiblir; je perdais tout mon sang. Je poussai un cri désespéré, mais, au milieu des clameurs des combattants et du cliquetis des armes, il ne put guère être entendu à dix pas de distance.

« Un sifflement étrange frappa mes oreilles; une lueur brillante passa devant mes yeux; un objet brûlant effleura mon visage au point de me roussir la peau; je sentis une odeur de poils brûlés; j'entendais des voix qui se mêlaient aux rugissements de mon adversaire; et puis tout d'un coup, les griffes se retirèrent de ma chair, le poids qui m'écrasait disparut et je me trouvai tout à fait seul.

« Je me remis sur mes pieds et, après m'être frotté les yeux, je regardai autour de moi, mais je

ne vis plus rien de la scène à laquelle j'avais pris part. J'étais plongé dans un trou profond creusé par la lutte; mais j'étais seul, et tout, autour de moi, était silencieux.

« De toutes parts la neige qui m'entourait était rougie par le sang; mais qu'était devenu mon terrible adversaire? qui m'avait débarrassé de son étreinte mortelle?

« Je parvins en chancelant à me hisser sur la plate-forme. Ici une autre scène vint frapper mes regards : un homme d'un aspect bizarre arpentait la plate-forme tenant en main un tison gigantesque — une énorme branche de pin enflammée comme un torche, — qu'il brandissait en l'air. Il était à la poursuite de l'un des grizzlys, et l'animal, hurlant de rage et de douleur, faisait tous ses efforts pour atteindre les rochers. Deux autres les avaient déjà gravis à moitié, non sans rencontrer les plus grandes difficultés, à en juger par le sang qui jaillissait de leurs flancs déchirés.

« L'animal poursuivi atteignit bientôt les hauteurs, aiguillonné par la flamme qui lui rôtissait les côtes, et bientôt il fut hors de la portée de son ennemi. Ce dernier se dirigea alors sur un quatrième, exerçant encore sa fureur contre deux ou trois combattants, qui ne lui eussent pas résisté fort longtemps sans l'arrivée de ce secours inopiné. Cet ours aussi prit la fuite et courut rejoindre ses

compagnons en poussant des cris déchirants. Le chasseur fantastique promenait ses regards autour de lui, dans l'espoir de découvrir le cinquième. Mais il avait disparu. Le sol était jonché de blessés, mais l'ours était invisible. Il s'était probablement échappé sous la neige.

« J'en étais encore à me demander qui pouvait être l'homme au flambeau et d'où il avait pu sortir. J'ai dit plus haut que c'était un homme fantastique et extraordinaire : en effet, je n'en avais jamais vu de pareil, et cependant il ne ressemblait à aucun des voyageurs de la caravane. Sa tête était chauve — ou pour mieux dire entièrement rasée. — Elle ne portait pas un seul cheveu sur le crâne ou sur les tempes, qui brillaient à la lueur du feu comme de l'ivoire poli. J'étais abasourdi au delà de toute expression, lorsqu'un de nos compagnons — Garey — qu'un coup de patte de l'un des ours avait étendu sur la plate-forme, se leva tout à coup sur ses jambes, en criant : — Bravissimo, docteur ! je propose trois hourras pour le docteur !

« On se figure mon étonnement, quand je reconnus les traits de notre compagnon, qui, par la perte de ses longs cheveux bruns bouclés, avait subi une telle métamorphose, que jamais je n'aurais cru que l'absence d'une perruque pût rendre quelqu'un si méconnaissable.

« — Voici votre toupet, docteur ! criait Garey,

qui accourait portant la perruque! De par le tonnerre! vous nous avez sauvés tous.

« Et le trappeur serra l'Allemand dans ses bras nerveux.

« Partout autour de nous, étaient des blessés qui se levèrent lentement et se réunirent peu à peu. Mais qu'était devenu le numéro cinq? Quatre grizzlys seulement avaient gagné les hauteurs.

« Le voilà! cria une voix, en même temps qu'une ondulation, s'élevant sous la croûte de neige, nous indiqua qu'un animal cherchait à se frayer une route par-dessous.

« Plusieurs d'entre nous chargèrent leurs fusils, dans l'intention de le poursuivre, et, le cas échéant, de le rapporter au camp. Le docteur s'arma d'une nouvelle tige de pin embrasée; mais avant que tous ces préparatifs fussent accomplis, un formidable cri de détresse vint glacer notre sang dans nos veines. Les Indiens sautèrent sur leurs tomahawks, et s'élancèrent en toute hâte vers l'ouverture du sentier.

« Ils savaient bien la signification de cette clameur inattendue : — c'était le signal de la mort d'un homme de leur tribu.

« Ils se glissèrent dans le sentier que nous avions creusé le matin, suivis de ceux de nos compagnons qui avaient armé leurs carabines. Nous les suivions des yeux, dans une anxieuse expecta-



tive; mais avant qu'ils ne fussent arrivés au lieu du combat, les cris avaient cessé. Il nous parut évident que la lutte était terminée.

« Nous attendions dans un silence profond, observant le mouvement de la neige qui nous indiquait la marche des Indiens. Nous les vîmes enfin s'arrêter à l'endroit d'où les clameurs s'étaient élevées; mais, aussitôt, tout rentra dans un silence absolu qui ne dura qu'un moment, et une exclamation sauvage pleine de tristesse, s'élevant des profondeurs de la vallée, vint nous faire part du malheureux sort qui était échu à l'Indien : C'était l'annonce de la mort du guerrier Thawans.

« Ils avaient trouvé leur brave camarade étendu à côté de son terrible adversaire; il avait rendu le dernier soupir, au moment où il lui plongeait son couteau de chasse dans le cœur, d'où le sang coulait à bouillons par une large plaie béante...

« Ce souper de viande d'ours nous coûtait cher : une vie d'homme. Mais la mort de notre compagnon sauvait la vie des autres.

« Nous gardâmes le bouquetin pour le lendemain; le jour suivant nous devions entamer le *man-root*, et après — et après? Le cadavre de notre ami, peut-être !...

« Heureusement, nous ne fûmes pas poussés à cette extrémité. Le temps se remit à la gelée, et la surface de la neige, ramollie d'abord par le soleil

et la pluie, se trouva assez solide, le lendemain matin, pour nous porter. Nous en profitâmes pour quitter cette vallée pleine de dangers, et nous nous dirigeâmes tranquillement vers les régions plus tempérées de la plaine, où nous arrivâmes sans nouveaux malheurs. »

X

Les cygnes d'Amérique.

Nous aurions suivi pendant tout ce trajet la direction du Nord, afin d'éviter les monts Ozork, immense chaîne, composée de longs pics escarpés qui surplombent des abîmes épouvantables et couverts de champs de neige et de glace, qui n'ont pour commencement qu'un ciel sans issue et sans cesse couvert de nuages, et pour tout horizon toujours le même ciel grisâtre et triste depuis le premier jour de l'année jusqu'au dernier. Nous

arrivâmes enfin au *Marais des Cygnes*, un des confluents de la rivière Osage, où notre petite caravane fit halte et où nous dressâmes notre camp. Un peu plus au delà, nous espérions rencontrer le grand buffalo, et nous nous flattions à l'avance d'obtenir de brillants résultats. Près de l'endroit où s'élevait notre camp, les bords de la rivière étaient marécageux, et l'élément liquide, par de fréquentes irruptions, avait formé ça et là des flaques d'eau stagnantes dont les bords étaient couverts de roseaux; des troupes très-nombreuses de cygnes, de canards sauvages et d'autres oiseaux aquatiques y prenaient leurs voluptueux ébats dans toute la quiétude de leur nature inoffensive.

Nos fusils furent aussitôt mis en réquisition et nous parvînmes à tuer une couple de cygnes, une oie grise (*anser canadensis*) et deux canards.

Les cygnes étaient d'une taille gigantesque. Ils appartenaient à l'espèce dite *cygne-trompette* et nous en fîmes rôtir un pour nous servir de souper. Il se trouvait dans les meilleures conditions et ce fut un vrai repas pantagruélique pour toute notre troupe. L'autre cygne, l'oie et les canards furent mis en réserve pour le déjeuner et le dîner du lendemain.

Tout en discutant (au point de vue de notre estomac bien entendu) la valeur de la chair de cet utile animal, la conversation se porta tour à tour

sur les diverses parties de son histoire naturelle.

Blanc comme un cygne est un terme de comparaison vieux comme le monde, mais cette expression étonnerait énormément un Australien, habitué à voir cet oiseau sous des centaines de couleurs variées. La comparaison est toutefois exacte, quant aux cygnes de l'Amérique septentrionale, dont les trois espèces — car il y en a trois différentes — ont le plumage blanc comme la neige.

Je n'ai pas besoin de décrire la forme et l'apparence du cygne : elles sont connues de tout le monde. Un cou long, redressé et gracieusement recourbé; la poitrine arrondie, la queue relevée, une légèreté sans pareille et une étonnante facilité à se mouvoir sur l'eau, telles sont les particularités que chacun a observées, admirées et gravées dans sa mémoire. Ces qualités sont communes à tous les oiseaux de l'espèce *cygnes*, et ne sont, par conséquent, en aucune façon particulières aux cygnes d'Amérique.

Nombre de personnes s'imaginent qu'il n'y a que deux espèces de cygnes : le blanc et le noir. Il n'y a pas même fort longtemps qu'on a vu pour la première fois les cygnes noirs, qui jusqu'à ce temps avaient été privés de l'admiration dont ils sont aujourd'hui l'objet. Mais il y a encore une variété d'espèces distinctes, toutes différant les unes

des autres par leur taille, leur cri et d'autres signes particuliers. On trouve, sans sortir de l'Europe, quatre espèces de cygnes essentiellement disparates.

Longtemps on a cru que le cygne commun d'Amérique (*cygnus americanus*) était le même que le cygne commun d'Europe, qui se voit dans les Jardins zoologiques. C'est un fait acquis aujourd'hui, non-seulement que ces deux espèces n'ont rien de commun entre elles, mais encore que, dans l'Amérique du Nord, il existe deux autres espèces dissemblables du cygne américain, et différant même entre elles. Ce sont : le cygne-trompette (*cygnus buccinnator*) et le petit cygne de Bewick (*cygnus Bewickkii*) qui habite aussi quelques contrées d'Europe.

Le cygne commun d'Amérique a le plumage du blanc le plus pur, et le bec, les pattes et les pieds d'un noir de jais.

Quelques rares individus ont le sommet de la tête orné d'une tache d'un brun-rouge très-vif et une ligne d'un jaune-orange partant des coins du bec et qui se termine aux yeux. La partie inférieure du bec est pourvue d'une membrane ou excroissance de chair, et la partie supérieure est légèrement recourbée.

Les jeunes oiseaux de cette espèce ont le plumage d'un bleu gris et la teinte rougeâtre sur le

sommet de la tête est plus dessinée. La membrane jaune qui s'étend des ongles du bec jusqu'aux yeux, chez les jeunes oiseaux, est couverte de plumes et leur bec est couleur de chair. Cette description se rapporte de tous points au cygne de Bewick; mais la taille de ce dernier ne représente que les trois quarts de celle du cygne commun d'Amérique, et la queue ne se compose que de dix-huit plumes, tandis que chez l'autre il y en a vingt. Le cri est aussi entièrement différent.

Le cygne-trompette ne ressemble à aucune de ces deux espèces. Il est beaucoup plus grand; on en a pris souvent qui avaient six pieds de longueur, tandis que le cygne ne dépasse jamais les cinq pieds. Le bec du cygne-trompette ne présente pas de renflement, et il n'a pas de tache jaune sous les yeux. Tout le reste du corps est blanc, à l'exception de la tête qui est ordinairement teintée de rouge brun ou de châtain. Les petits ont le plumage d'un blanc gris bariolé de jaune et la tête plus foncée. Les plumes de la queue sont au nombre de vingt-quatre; mais c'est par la conformation de l'estomac principalement, qu'il s'éloigne de ses congénères. Le cygne-trompette a une protubérance le long du sternum, qui ne se voit pas chez les autres espèces. C'est probablement la conformation de cet organe qui fait que le timbre de sa voix n'a aucune similitude avec celui des autres cygnes.

Elle est beaucoup plus claire et beaucoup plus sonore, et produit une note que l'on prendrait à s'y tromper, à une certaine distance, pour le son d'un cor de chasse. C'est même cette particularité qui lui a fait donner le nom singulier de cygne-trompette, le seul sous lequel le désignent les chasseurs.

Tous les cygnes de l'Amérique sont voyageurs, c'est-à-dire qu'ils quittent les contrées du nord, en automne, pour aller passer l'hiver dans les pays chauds, pour retourner dans les régions arctiques dès que reparaît le printemps.

Les différentes espèces de cygnes n'émigrent pas à la même époque. Après l'aigle, le cygne-trompette est de tous les oiseaux de passage celui qui quitte le premier les parages arctiques; vient ensuite le cygne d'Amérique, puis les canards et les oies sauvages qui attendent la venue des frimas avant de descendre vers l'équateur.

Le cygne-trompette regagne le nord dès que la glace commence à se fondre. Quelquefois, dans son mouvement de retour, il arrive dans un endroit où le dégel n'a pas encore commencé. Alors il rebrousse chemin jusqu'à ce qu'il rencontre l'une ou l'autre rivière dont les eaux sont dégagées, s'y arrête pendant quelques jours, et y demeure jusqu'à ce que la saison, plus avancée, ait opéré la transfiguration de la nature dans les pays arctiques.

Chaque fois que l'on voit ainsi les oiseaux attardés dans un pays relativement méridional, ou retournant sur leurs pas, c'est une preuve certaine de la rigueur extraordinaire et tardive de la température.

Les cygnes vont au nord pour y pondre et couver leurs œufs. Le pourquoi de cette habitude est encore jusqu'à présent un mystère. Probablement ils y sont plus en sûreté, dans les incommensurables forêts inhospitalières qui s'élèvent dans les latitudes du cercle polaire arctique. Le cygne-trompette couve jusqu'au 61me degré de latitude nord, mais la plupart du temps il se retire dans la zone glaciale.

Les cygnes de la petite espèce ne nichent pas dans ces régions; ils poussent en avant jusqu'à la mer Polaire. Là, ils se construisent avec de la mousse d'énormes habitations qui ont jusqu'à six pieds de longueur sur quatre pieds de large et deux de hauteur. Le nid est situé au sommet de ce monceau de mousse, où il occupe une cavité d'un pied de profondeur et de cinq pieds environ d'envergure.

Le cygne-trompette et le cygne d'Amérique s'établissent dans les marécages et dans les îlots de verdure au milieu des lacs. Dans les parages fréquentés par le rat musqué (*fiber zibethicus*), les demeures en forme de dôme de ces rongeurs, ordi-

nairement abandonnées pendant cette saison, servent de nids aux cygnes et aux oies sauvages. Au sommet de cet édifice isolé au beau milieu des marais, ces oiseaux sont à l'abri des attaques de tous leurs ennemis, — l'aigle seul excepté.

Les œufs du cygne-trompette sont très-gros. Un seul suffit amplement au repas d'un homme. Les œufs du cygne d'Amérique sont plus petits et ont une teinte verdâtre. Ceux du cygne de Bewick sont les plus petits de tous; ils sont coloriés d'un blanc brun, d'une teinte un peu plus fortement accusée.

Les cygnes couvent ordinairement six ou sept œufs. Les jeunes qui ont atteint toute leur croissance et même ceux qui ne l'ont atteinte qu'à moitié, fournissent un aliment estimé, qui fait les délices des chasseurs et des Indiens pourvoyeurs des marchands de pelleteries.

Lorsque la couvée a atteint son entier développement et que le froid aquilon commence à étendre ses ailes sur les lacs et les rivières des régions hyperboréennes, les cygnes prennent leur vol vers le midi. Mais cette migration ne s'opère pas de la même manière que celle du printemps; ils ne voyagent pas en ligne directe; les étapes sont plus courtes, et ils séjournent plus longtemps dans les pays qu'ils traversent.

Cette différence d'allures doit être attribuée, sans conteste, à la diversité des instincts qui poussent

l'animal, dans les saisons qui voient s'opérer ces migrations. Au printemps, ils sont poussés par l'instinct des amours; en automne, ils vont de lac en lac, de rivière en rivière, et leur unique préoccupation est de se chercher de la nourriture. Dans l'arrière-saison, de même qu'au retour du beau temps, les cygnes-trompettes donnent le signal du départ, gagnant d'abord les grands lacs, puis longeant la côte de l'océan Atlantique, pour de là se rendre, en suivant la ligne du Mississipi, dans les vastes et impénétrables marécages de la côte du golfe du Mexique.

Quelques détails supplémentaires relatifs aux pays fréquentés par ces intéressants volatiles ne seront pas ici hors de propos : on voit peu de cygnes-trompettes sur les côtes de l'océan Atlantique, où le cygne commun est en plus grand nombre. Le cygne-trompette ne se plaît pas non plus dans les régions de l'océan Pacifique et de la rivière Columbia, où les cygnes d'Amérique abondent, mais où ils sont cependant beaucoup moins nombreux que la petite espèce de Bewick; celle-ci l'emporte sur l'autre dans la proportion de cinq à un. Mais le cygne de Bewick est complétement inconnu dans les régions de l'intérieur qui produisent des ruminants. Dans ces régions, les cygnes-trompettes s'abattent en nombre considérable, et leurs peaux fournissent un objet d'exportation

d'une haute importance et qui donne lieu à un commerce très-étendu avec la Compagnie de la baie d'Hudson.

Les naturels de ces pays font une guerre acharnée aux cygnes sauvages, dont ils vendent les peaux et les plumes qui leur rapportent des sommes énormes. D'un autre côté, la chair de ces oiseaux est un objet qu'il faut prendre en considération dans ce misérable pays, où la principale occupation des habitants est de se procurer de la nourriture, vu que, six mois de l'année sur douze, ils ne savent pas la veille s'ils auront à manger le lendemain.

On comprendra aisément, dès lors, que le cygne, étant un volatile du poids de vingt à trente livres, considéré à bon droit comme gros gibier, on lui fasse une chasse des plus acharnées.

Toutes les ruses que peuvent inventer les Indiens sont mises à contribution pour attraper ces précieux oiseaux ; on emploie dans ce but des appeaux, des piéges, des engins de toutes sortes et de toutes dimensions.

Malheureusement, les cygnes sont, de toutes les créatures du bon Dieu, celles qui s'effarouchent le plus facilement. Ils ont un essor si rapide, à moins qu'ils n'aient le vent contraire, qu'il faut être très-habile tireur pour les atteindre au vol. Même au temps de la mue, ou quand ils sont tout jeunes, ils échappent au plomb du chasseur, en courant et

voltigeant sur la surface de l'eau beaucoup plus vite que le meilleur canot, manœuvré par de vigoureux rameurs.

Le plus souvent, on les attrape à l'aide de piéges disposés de la manière suivante :

On choisit un lac ou une rivière que l'on sait être habituellement fréquentée par les cygnes dans leur voyage de retour vers la fin de l'année, car c'est alors la saison la plus favorable pour faire cette chasse.

Quelques jours avant que les oiseaux ne soient arrivés, on plante dans l'eau une certaine quantité d'échalas tressés d'osier, partant à angle droit de l'un des bords et distants les uns des autres de quelques mètres. Dans l'espace laissé entre chaque échalas faisant treillage et aussi dans les ouvertures pratiquées dans l'ouvrage même, on place des lacets faits avec des boyaux de cerfs, de forme ovale et terminés par un nœud coulant. On les place de façon à ce que plusieurs de ces lacets se trouvent à l'entour des ouvertures, de sorte qu'aucun cygne ne puisse passer sans être pris.

Chaque lacet est attaché à un pieu enfoncé dans les herbes de la rive, assez solidement pour qu'il ne puisse pas être dégagé par les efforts de l'oiseau en se débattant; et afin que le vent ou le courant ne l'entraîne pas, on le maintient en position à l'aide de deux ou trois brins d'herbe qui croissent

sur le bord, et qui se rompent très-facilement dès qu'un oiseau a le pied ou la tête engagée dans le lacet.

Les treillages doivent toujours aboutir à la rive, car on sait que les oiseaux aquatiques en général aiment à barboter en picorant le long des herbes où ils cherchent les vers. Dans les rivières et les lacs assez peu profonds pour planter des pieux partout, on prolonge les constructions d'une rive à l'autre.

On attrape aussi les cygnes sur leurs nids mêmes. Quand un nid a été découvert, on place le lacet de façon à ce que l'oiseau le trouve sur sa route à son retour; car il a l'habitude, commune du reste à un grand nombre d'oiseaux, de sortir de son nid d'un côté et d'y rentrer par le côté opposé. Or, il faut avoir grand soin de disposer le lacet de ce dernier côté.

Les Indiens superstitieux croient que si celui qui a le lacet n'a pas les mains propres, l'oiseau n'approche plus de ses œufs, mais qu'il les abandonne, même s'il les avait couvés pendant plusieurs jours.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les individus de l'espèce *cygne* ont l'habitude, chaque fois qu'ils reviennent au nid, d'en faire une inspection minutieuse, et le moindre dérangement qu'il remarquerait aux abords le rendrait inquiet et le ferait hésiter à s'approcher.

On tire le cygne, comme tous les autres oiseaux, quand on peut arriver à sa portée. Il faut pour le tuer, du très-gros plomb, le même qu'on emploie à la chasse du cerf, et connu en Amérique sous le nom de chevrotines; en Angleterre on le nomme plomb à cygnes (*swan shot*).

Il est très-difficile d'arriver à la portée du cygne sauvage. Il est, de sa nature, très-farouche et son long cou lui permet de voir facilement par-dessus les berges des rivières et des canaux. Quand ces endroits sont découverts — et ce sont ordinairement ceux-là qu'il recherche—il est complétement impossible de s'en approcher.

Quelquefois le chasseur se met à sa poursuite dans un canot, garni d'herbes marines et de buissons; d'autres fois il se revêt d'une peau de cerf ou de quelque autre quadrupède, et, sous ce déguisement, parvient à s'approcher du gibier, car le cygne, comme la plupart des oiseaux sauvages, a plus peur de l'homme que des plus grands quadrupèdes.

Pendant la migration du printemps, quand le cygne se dirige vers le nord, le chasseur, caché dans une fissure de rocher, derrière un monticule ou un tronc d'arbre, le détourne souvent de sa route élevée et l'attire à lui en imitant son cri. Cette manœuvre n'a pas autant de succès en automne.

Vers la fin de l'hiver, quand les cygnes ont commencé trop tôt leur voyage, on les voit s'abattre en nombre considérable dans le voisinage des chutes d'eau et des sources, car l'eau est encore partout gelée. Les chasseurs s'embusquent alors à de petites distances et font des décharges générales qui éclaircissent les rangs de ces troupes ailées d'avant-coureurs.

M. Louédin, le naturaliste, nous raconta une chasse au cygne aux flambeaux, dont il avait été le héros quelques années auparavant.

» Je m'étais arrêté pendant quelques jours, dit-il, dans un établissement reculé, situé sur un des affluents de la rivière Rouge, dans le nord. On était en automne, et les cygnes-trompettes étaient arrivés dans les environs pendant leur migration annuelle vers le sud. J'étais sorti plusieurs fois avec mon fusil dans l'espoir d'en rapporter quelqu'un dans ma gibecière; mais je ne parvenais jamais à m'en rapprocher à une distance raisonnable, tant ils étaient farouches. J'avais tiré parti de tous les engins et toutes les ruses imaginables, et je n'avais encore réussi à rien attraper. Enfin, de guerre lasse, je me décidai à une expédition nocturne aux flambeaux.

» A mon grand avantage, aucun des chasseurs de l'établissement n'avait encore songé à faire la chasse de cette manière; mais, comme la plupart

d'entre eux avaient réussi, d'une manière ou de l'autre, à rapporter du gibier, mon amour-propre de chasseur était froissé, et j'étais extrêmement désireux de leur prouver qu'il ne m'était pas plus difficile qu'à eux de prendre des cygnes sauvages. Je n'avais jamais ouï parler de chasse au cygne aux flambeaux, mais cet expédient m'avait réussi autrefois pour tuer des cerfs, comme vous le savez, et je résolus d'en faire l'essai avec les cygnes.

» Je disposai tout en secret, désirant, si c'était possible, faire une surprise à mes compagnons. Mon domestique seul fut mis dans la confidence, et nous fîmes silencieusement nos préparatifs, qui étaient en tout semblables à ceux que j'ai racontés dans ma chasse aux longues-queues, avec cette différence cependant qu'au lieu d'un canot grossier, creusé dans un tronc d'arbre, nous avions une excellente barque, pareille à celles que construisent les Chippewas et les Indiens des districts du nord. Elle nous fut confiée par un colon, et, immédiatement, mon domestique et moi, nous portâmes clandestinement à bord le combustible et tous les autres objets nécessaires à l'expédition.

» Tout était donc prêt, et je n'attendais plus qu'une nuit bien sombre, sans étoiles, pour mettre mon projet à exécution.

» Heureusement, je ne tardai pas à obtenir ce que je désirais, — une nuit noire comme l'Érèbe;

mon domestique prit les avirons, et, sans faire le plus léger bruit dans l'eau, nous nous laissâmes emporter par le courant.

» Aussitôt que nous fûmes arrivés à une distance respectueuse des habitations, nous mîmes le feu à notre brasier de pommes de pin. La flamme, réfléchie par les parois d'un noir luisant de la barque, projetait au devant et au-dessus de nous un demi-cercle d'une lumière éblouissante; quant à nous, nous étions plongés dans l'obscurité la plus complète derrière notre écran d'écorce. J'avais entendu dire, en plus d'une occasion, que le cygne, loin d'être effrayé par la lueur de la flamme, est, au contraire, très-curieux, et que, comme le cerf et quelques autres animaux, il s'approchait quelquefois de l'endroit éclairé, pour satisfaire sa curiosité. Nous vîmes bientôt par nous-mêmes que rien n'était plus vrai.

» A peine avions-nous descendu la rivière pendant l'espace d'un mille, que nous aperçûmes plusieurs objets blancs qui se mouvaient contre le bord dans l'enceinte du cercle lumineux, produit par notre foyer, et, après nous être approchés de quelques brasses, nous reconnûmes que c'étaient des cygnes. On pouvait distinguer leurs longs cous gracieux; ils avaient cessé de nager et contemplaient avec admiration la machine flottante qui s'avançait vers eux.

» Il y en avait cinq; j'ordonnai à mon domestique de gouverner sur celui qui me paraissait le plus rapproché, et je lui recommandai de ne pas bouger. En même temps j'examinai les capsules de mon fusil à deux coups.

» Les cygnes restèrent, pendant quelques instants, dans une immobilité parfaite; ils s'élevaient dans l'eau, et tendaient leurs longs cous en avant à une certaine distance de la surface. Ils paraissaient être en proie à un grand étonnement plutôt qu'à la frayeur.

» Lorsque nous nous fûmes approchés à une distance d'une centaine de mètres, je remarquai qu'ils se remettaient à nager et se resserraient les uns contre les autres; j'entendis en même temps qu'ils poussaient une espèce de sifflement ressemblant quelque peu à celui du cerf. J'avais entendu parler du chant du cygne, comme étant un prélude de sa fin dernière, et j'espérais que ce que je venais d'entendre allait confirmer ce proverbe familier.

» A cet effet, je me penchai en avant, je couchai en joue, ayant eu soin de charger mon fusil avant de prendre place dans le canot, et... j'attendis un moment.

« Les oiseaux ne formaient plus qu'un groupe tellement serré qu'on eût dit que leurs cous s'entrelaçaient. Quelques légers coups de rame m'amenèrent à portée, et, visant trois têtes qui se

trouvaient en conjonction devant moi, je lâchai les deux coups à la fois.

» La secousse me rejeta en arrière et un épais nuage de fumée nous intercepta un moment la vue.

» Quand elle se fut dissipée, nous eûmes la vue réjouie en voyant flotter au gré du courant deux grands corps blancs, et un troisième, blessé évidemment, se débattant à la surface qu'il fouettait de ses ailes.

» Les deux autres s'étaient élevés dans les airs, et nous entendîmes très-clairement les sons pareils à ceux de la trompette qui trahissaient la direction de leur fuite à travers l'épaisseur de la nuit.

» Bientôt notre gibier se trouva en sûreté dans le fond du canot; nous en avions pris trois du coup : celui qui se débattait était un grand mâle; les deux autres étaient deux jeunes oiseaux.

» C'était là, ou je ne m'y connais pas, un commencement enchanteur. Un demi-mille plus loin, nous rencontrâmes trois autres oisons, et nous réussîmes à en tuer un.

» Quelques coups de rames nous amenèrent en vue d'une troisième compagnie, et chacune des balles de mon fusil à deux coups alla frapper sa victime; à une courte distance, — le temps de recharger mon arme, — je parvins à tuer une couple d'oies grises sauvages.

» Nous suivîmes ainsi le cours de la rivière

pendant une distance d'environ dix milles, tuant des cygnes et des oies que c'était plaisir à voir. La nouveauté de ce genre de chasse, la rusticité sauvage du pays que nous parcourions, relevée encore par l'effet de notre vive lumière rouge, enfin, l'enivrement du succès, tout concourait à nous rendre la chasse plus intéressante; et, n'eût été le manque de provisions pour entretenir le feu, je crois que nous aurions prolongé le plaisir jusqu'au matin.

« Mais les pommes de pin étant épuisées, il nous fallut forcément terminer notre œuvre de destruction, pour nous livrer à un délassement beaucoup moins récréatif, savoir : à remonter la rivière à force de rames contre le courant. Cependant, la satisfaction d'avoir accompli un exploit, — un grand coup, comme auraient dit les chasseurs du Canada, — nous rendit la besogne moins ennuyeuse, et bientôt nous débarquâmes, à une heure avancée de la nuit, au même endroit qui nous avait vus partir le soir du jour précédent. Le lendemain matin, nous fîmes un brillant étalage du produit de notre chasse.

« Il y avait douze cygnes trompettes et trois cygnes ordinaires. Nous avions tué une paire d'oies du Canada, une oie d'hiver et trois grèbes. Ces quatre derniers oiseaux avaient été abattus d'un seul coup.

» Ce fut au tour des chasseurs, nos hôtes, à se

montrer désappointés; ils ne pouvaient se mettre dans la tête par quels moyens j'avais réussi à faire une si ample récolte de venaison. Je gardai mon secret pendant un certain temps; mais on découvrit notre poêle à frire et mon écran d'écorce noircie, et cette trouvaille trahit mon stratagème; si bien, que la nuit suivante une douzaine de canots, montés de chasseurs avec des feux allumés à l'avant, descendaient le courant de la rivière et représentaient une nouvelle édition, considérablement augmentée, mais non améliorée, de mon expédition de la veille. »

XI

Chasse au renne.

En passant sur les bas-fonds marécageux à travers lesquels serpentait notre route, nous observâmes dans la boue l'empreinte d'un pied de forme étrange. Quelques-uns de nos compagnons étaient d'avis que c'était la trace d'un grand renne, mais le chasseur-naturaliste, plus expérimenté que nous, nous assura que jamais le renne ne s'aventurait dans une zone aussi rapprochée du Sud. Les traces ne pouvaient donc être que celles d'un élan de

grande taille et tout le monde se rallia bientôt à cette opinion.

Le grand renne était, du reste, par lui-même, un sujet de conversation très-fertile; aussi nous entretînmes-nous de cet animal pendant le reste de la marche.

Le renne (*cervus alces*) est le plus grand animal connu de l'espèce *cervus*. Le mâle est ordinairement aussi corpulent qu'un mulet ordinaire. On m'a cité un chasseur qui avait abattu un renne de dix-sept palmes de haut, et pesant mille deux cents livres; il était donc plus grand qu'un cheval de taille ordinaire. La femelle est beaucoup plus petite que le mâle.

La robe du renne, de même que celle de tous les autres individus de l'espèce cervine, change de couleur suivant la saison et le sexe. Le mâle, en été, a le dos, les flancs et les cuisses d'un brun fauve; en hiver le poil prend une couleur plus foncée, et chez les vieux animaux il est presque entièrement noir; c'est à cette particularité qu'il doit le nom d'*élan noir* qu'on lui donne dans quelques provinces de l'Union. La partie inférieure du corps est d'un brun-clair mêlé de jaune ou de blanc grisâtre.

La femelle a le dos brun cendré et le ventre à peu près blanc. Les petits sont d'un brun cendré; mais ils ne sont jamais mouchetés comme les faons du cerf d'Amérique.

Le renne n'est autre chose que l'élan du nord de l'Europe ; quant à l'élan d'Amérique (*cervus canadensis*), c'est, comme l'indique suffisamment son nom scientifique, un animal tout à fait différent. Les deux espèces peuvent être facilement confondues, lorsque leur bois n'a pas encore atteint toute sa croissance; alors, mais alors seulement, on peut les confondre; mais ceci arrive rarement, et la confusion n'existe que dans les noms. L'élan d'Amérique ne se rencontre pas à l'état sauvage dans l'hémisphère oriental, mais il se trouve à l'état domestique dans un grand nombre de parcs seigneuriaux dont il n'est pas un des moins remarquables ornements.

La ressemblance qui existe entre le renne d'Amérique et l'élan d'Europe, donne lieu à des considérations qui ne sont pas sans intérêt. Le même phénomène se présente quant au caribou du Canada et au renne du nord de l'Europe : l'un et l'autre sont évidemment le *cervus taraudus* dont parle Pline, le naturaliste. Il en est de même de l'ours polaire des deux hémisphères, du renard arctique et de plusieurs autres animaux. On est donc en droit d'en conclure qu'il existait positivement, à une époque reculée, entre la partie septentrionale des deux continents, une langue de terre ou un autre moyen quelconque de communication directe qui pût livrer passage aux quadrupèdes des

deux hémisphères et leur permettre de se transporter de l'un dans l'autre.

Le renne est non-seulement le plus grand, il est encore le plus disgracieux individu de la grande famille des cerfs. Sa tête est d'une longueur démesurée; ses jambes s'étendent en dehors de toute proportion, et, comme pour faire contraste, il a un petit cou contracté qui lui donne une allure stupide au delà de toute expression. Les oreilles ont à peu près un pied de longueur, et elles sont larges en proportion; il a, du reste, les yeux presque imperceptibles, et son museau carré, coupé en deux par une fente profonde, lui donne l'apparence d'un animal à deux faces. La lèvre supérieure dépasse la lèvre inférieure de plusieurs pouces et est très-facile à saisir avec la main. Une longue touffe de poils raides surgit d'une excroissance de chair qui lui pousse sur la gorge dans l'angle formé par la jonction de la tête et du cou; cette excroissance couverte de poils se remarque aussi chez la femelle, mais seulement quand elle atteint toute sa grandeur. Chez les jeunes rennes elle est entièrement découverte. La crinière hérissée du renne ressemble quelque peu à celle d'un poney des îles Shetland lorsqu'on vient de la couper; elle commence à la naissance des cornes, se prolonge le long du cou jusqu'à un peu plus bas que l'échine, et ne fait qu'ajouter à la lourdeur et à la difformité de l'animal.

Le bois du renne a une structure toute particulière : il est palmé, ou plutôt, aplati en forme de pelle, et c'est de la bordure que sortent les andouillers. La distance entre l'extrémité supérieure des bois dépasse souvent quatre pieds, tandis qu'à la base elle mesure fréquemment plus de douze pouces. On a vu un bois qui, à lui seul, pesait soixante livres.

Aussi, cette coiffure gigantesque donne au renne une physionomie imposante, et les naturalistes en sont encore à se demander de quelle utilité elle est pour l'animal. Chez les rennes, il n'y a que les mâles qui soient munis de bois, et ils n'atteignent tout leur développement que lorsque l'individu a atteint sa septième année. Chez les rennes d'un an, on aperçoit une protubérance d'environ un pouce de longueur ; vers l'âge de deux ans, ce sont deux pointes cornues d'environ un pied ; à trois ans, les bois commencent à palmer et les andouillers sont déjà perceptibles sur les côtés, et, ainsi de suite, le bois se développe jusqu'à la septième année. Ils tombent tous les ans, suivant la règle naturelle chez la famille des cerfs, et ils repoussent ainsi chaque année chez l'animal parvenu à sa dernière croissance, dans l'espace de quelques semaines.

Les mœurs du renne diffèrent essentiellement de celles du cerf, et jamais ils n'habitent la même contrée. Le renne ne sait pas brouter en plaine sans se

coucher sur les genoux ou écarter considérablement ses jambes ; cette difficulté provient de l'extrême élévation de ses membres et du peu de longueur de son cou. Il se nourrit plus facilement sur le versant des collines, et on l'a vu fréquemment en de pareils endroits commencer son repas au bas d'un coteau et continuer de brouter en ligne ascendante.

L'herbe, du reste, n'est pas sa nourriture préférée : il recherche les jeunes pousses et les feuilles des arbres — et particulièrement du bouleau, du saule et de l'érable. Il y a surtout une espèce d'érable qu'il met au-dessus de toutes les autres ; c'est celle qu'on appelle l'érable rayé (*acer striatum*), ou, dans le langage des chasseurs, l'arbre à renne. Il enlève l'écorce des arbres de cette espèce, qui constitue sa principale nourriture ; mais il mange en outre différentes espèces de mousses, qui abondent dans les régions arctiques. On voit que, sous ce rapport, le renne ressemble entièrement à la girafe ; on pourrait même le regarder comme la girafe de la zone glaciale.

Le renne se plaît dans les forêts ; il se voit rarement dans les pays déserts et jamais il ne s'aventure dans les plaines.

Sur un terrain uni et découvert, rien n'est plus facile au chasseur que de le surprendre, car alors il ne peut fournir une longue course, à cause de la mollesse de ses pieds et de sa respiration fort

courte : d'ailleurs, comme nous l'avons dit, il ne pourrait y vivre. Il se tient donc dans les forêts épaisses et dans les marais impénétrables, où il trouve une nourriture abondante.

En été, il fréquente le voisinage des cours d'eau et il se baigne dans les lacs et les rivières qu'il traverse fréquemment à la nage. Cette habitude en fait dans cette saison une proie facile pour les chasseurs indiens. Il n'est rien de plus aisé que de le tuer dans l'eau. Malgré les dangers qu'il court dans cet élément favori, le renne aime à s'y aventurer parce qu'il trouve le long des lacs et des rivières des herbes et des lis aquatiques dont il est très-friand, et que d'ailleurs il y trouve une retraite à l'abri des piqûres des mouches et des moustiques qui se rencontrent par essaims dans ces régions; son séjour dans l'eau a aussi pour lui l'avantage de rafraîchir son sang échauffé par les parasites, les larves et la chaleur du soleil.

La femelle produit un, deux et quelquefois trois petits; elle met bas en avril ou mai. Le temps de gestation dure neuf mois.

Durant l'été on les a souvent remarqués parcourant le pays en familles composées du père, de la mère et de deux petits. On a vu parfois trois ou quatre femelles dans le même groupe; mais le cas est rare.

Aux approches de l'hiver, plusieurs familles se

réunissent ordinairement, et forment ainsi un troupeau assez considérable. Lorsque la terre est couverte de neige, les rennes choisissent un espace de plusieurs arpents, et après l'avoir balayé et aplani, ils s'arrêtent pour brouter l'écorce et les jeunes pousses des arbres. Dès que l'espace nettoyé est épuisé, ils se remettent en chemin pour recommencer la même opération aussitôt que la faim se fait sentir. Les chasseurs connaissent ces endroits piétinés, et les appellent *parcs à rennes;* aussi dans pareille circonstance ces animaux sont pour eux une proie bien facile. On les tue à coups de fusil sur la place même, et ceux qui essayent d'échapper à travers la neige sont poursuivis et achevés par les chiens. Il est vrai de dire que la chasse n'est praticable que quand la neige forme une croûte très-épaisse et suffisamment solidifiée par la gelée; car, dépouillée de cette condition, elle ne pourrait porter les chasseurs et leurs chiens qui s'y trouveraient eux-mêmes ensevelis. Quand la neige est tombée depuis longtemps, elle devient ferme à la surface par la fonte du soleil, les pluies et la gelée; alors elle porte très-aisément le chasseur, mais elle n'offre pas assez de résistance pour soutenir le poids du renne. Cet animal a d'ailleurs le sabot fort tendre, et à chaque pas qu'il fait de petits éclats de glace viennent lui lacérer les pieds; à tel point que, cédant bientôt à la souffrance, l'animal perd l'es-

poir d'échapper à ceux qui le harcèlent, et attend ses ennemis avec résignation.

Tout chien qui approcherait le renne, quand il en est venu à cette extrémité, peut être considéré comme perdu ; l'animal ainsi forcé frappe les chiens de son pied de devant et souvent d'un seul coup il étend sans mouvement le molosse le plus vigoureux. Il y a de nombreux exemples de chasseurs qui ont perdu la vie dans de pareilles rencontres.

Les Indiens ont une manière très-ingénieuse de prendre les rennes quand ils sont nombreux : elle consiste à les parquer dans un endroit assez resserré, ce qui se fait en fermant d'une manière quelconque une vaste étendue de bois, à laquelle on ménage une ouverture. Cette entrée, suffisamment large, donne sur un sentier ordinairement fréquenté par les rennes; les Indiens se dispersent dans la forêt et forcent le renne devant eux; ils le font entrer d'abord dans l'entonnoir, puis dans le parc même, et pendant que les uns tombent dans les lacets, d'autres sont tués à coups de fusil par les chasseurs qui les poursuivent. Cette manière de chasser le renne est, du reste, plus fréquemment employée pour la chasse au caribou, qui est beaucoup plus petit et qui se réunit en troupeaux plus nombreux que le renne.

Nous avons déjà dit que le renne est d'une capture très-facile en été, lorsqu'il passe son temps à

se baigner et à nager. Les piqûres des mouches et des moustiques le rendent moins farouche à l'approche de l'homme. Les Indiens attaquent alors les rennes en canots, et les tuent soit à coups de fusil, soit à coups de lance, au moment où ils passent près d'eux.

Il est beaucoup moins dangereux d'assaillir de cette manière le renne que l'élan ou le cerf ordinaire (*cervus virginianus*); ce dernier surtout, lorsqu'il se sent en contact avec ces frêles canots d'écorce de bouleau, les fait chavirer ou les enfonce à coups de pieds. Le renne, au contraire, est souvent pris par les bois pendant qu'il est à la nage, et dans ce cas on l'amène le long du bord sans difficulté et sans danger.

Mais, bien que dans cette occurrence la capture du renne s'effectue facilement, il ne faut pas en conclure que ce soit toujours le cas. En effet, il est peu d'animaux plus timides que celui-ci. Il a, d'ailleurs, la vue très-perçante et l'odorat très-fin; mais l'organe auquel il se fie le plus souvent est son oreille. Il distingue le plus léger bruit à une distance considérable, et le froissement des feuilles mortes ou le craquement de la neige glacée sous les pieds du chasseur, trahit la présence de ce dernier au gibier bien longtemps avant qu'il ne soit parvenu à sa portée. Les rennes, cependant, sont fréquemment pris à l'improviste par le chasseur

solitaire qui parvient à eux, grâce à la ruse qu'on appelle dans ce pays l'approche. Pour que ce moyen réussisse, il faut prendre la plus grande précaution à passer sous le vent de la bête; sans cela la moindre brise lui porterait le son des pas les plus légers, même ceux d'un chasseur indien.

Il y a encore une autre variante de la chasse au renne, qui est souvent mise en usage par les indigènes : elle consiste à poursuivre le gibier sur la neige jusqu'à ce qu'il tombe exténué de fatigue. Le chasseur, dans ce cas, doit être chaussé de raquettes ou de souliers à neige.

J'avais pris part à une chasse de ce genre; j'étais donc à même d'en raconter les plus intéressants épisodes à mes compagnons de voyage.

« Dans l'hiver de 18**, j'eus occasion d'aller voir un ami qui habitait dans le nord de l'État du Maine. Mon ami était allé coloniser les forêts les plus reculées, et logeait dans une maison confortable, construite avec des troncs d'arbres ; autour s'élevaient de vastes champs de blé, des prairies couvertes de bétail et des étables à pourceaux. Pendant les moments de loisir que lui laissait le soin de sa colonie, mon ami passait le temps à chasser dans les bois d'alentour. Il lui était facile de se procurer cette distraction sans s'éloigner beaucoup de chez lui, car de tous côtés son défrichement solitaire était entouré de vastes forêts de

bouleaux, de prés et d'érables, et son plus proche voisin habitait à une distance de vingt milles. Mon ami vivait donc littéralement au fond des bois, et l'exercice de la chasse était pour lui une nécessité; il en avait fait en quelque sorte son occupation particulière.

« Jusqu'à l'époque de ma visite à mon ami du Maine, je n'avais jamais vu de rennes, si ce n'est dans les musées. C'était la première fois que je m'aventurais si avant vers le nord du continent américain; et il faut se rappeler que ces animaux ne se plaisent que dans les régions glaciales. Ce n'est qu'à l'extrême frontière septentrionale des États-Unis qu'ils commencent à se montrer. Le Canada, les vastes territoires de la baie d'Hudson et les rivages de l'océan Glacial arctique sont les contrées où le renne se rencontre le plus fréquemment.

« J'avais vu souvent des ours; j'avais maintes fois tué des cangouars, forcé des élans et des cerfs, dépisté des ratons et des oppossoms. Bref, j'étais initié au genre spécial de chasse de presque tout le gibier de l'Amérique; mais celle du renne était encore un mystère pour moi. Je n'en éprouvais qu'un plus ardent désir de tuer un de ces animaux, et je me rappellerai toujours la satisfaction que je laissai éclater quand mon ami m'annonça que les rennes se trouvaient en grand nombre dans les forêts voisines.

« Dès le lendemain de mon arrivée, nous nous mîmes à leur recherche, armés chacun d'un coutelas de chasse et d'une carabine de gros calibre. Nous partîmes à pied ; c'était le seul moyen praticable, car la neige qui couvrait la terre formait une enveloppe d'un mètre d'épaisseur, et les chevaux n'auraient pu y marcher. De plus, cette neige datait de quelques jours ; il s'était formé à la surface une croûte fort dure qui aurait estropié nos chevaux dès les premiers pas. Quant à nous-mêmes, nous étions chaussés de larges raquettes et nous glissions facilement sur la surface sans crainte d'enfoncer.

« Je ne sais si vous avez jamais vu une paire de ces raquettes ou souliers à neige, dont les Indiens se servent pour marcher sur la neige ; vous ne pouvez vous imaginer rien de plus simple. Vous connaissez bien l'instrument appelé raquette qui sert dans le jeu de balle. Eh bien, figurez-vous un cerceau comprimé en forme d'ellipse allongée et terminée en pointe, ressemblant beaucoup à l'empreinte que laisserait dans la neige un bateau renversé. Donnez à cet instrument trois pieds de long et un pied de large, dans son plus grand diamètre, recouvert d'un tissu de boyaux de daim ou de lanières de cuir, avec deux barres transversales au milieu pour poser le pied et une étroite ouverture pour laisser le mouvement aux orteils, et vous

aurez quelque idée d'un soulier à neige. Deux de ces instruments, celui de droite et celui de gauche, font la paire. Vous les liez simplement à vos bottes à l'aide de n'importe quel lien, et grâce à la surface qu'ils présentent, vous vous maintenez sans effort sur la neige quand elle est molle et à plus forte raison quand elle est gelée.

« Ainsi équipés, mon ami et moi, nous nous dirigeâmes vers les bois, suivis de deux vigoureux chiens courants. Nous nous dirigeâmes en droite ligne vers une partie du bois où, au dire de mon compagnon, l'érable rayé croissait en abondance. On sait que les rennes ont une préférence toute particulière pour l'écorce de cet arbre, et nous espérions en trouver dans le voisinage.

« L'érable rayé est un gracieux mais chétif arbuste, dont la taille n'atteint guère plus de huit à douze pieds dans les régions où il est le plus répandu ; lorsqu'il est cultivé, il parvient quelquefois jusqu'à une hauteur de trente pieds. J'en ai vu un à Schœnbrunn, près de Vienne, qui a quarante pieds de hauteur ; mais c'est là une très-rare exception et c'est le plus grand arbre connu de l'espèce érable ; sa hauteur ordinaire est de dix à douze pieds, et il constitue plus souvent les taillis ou fourrés de la forêt que la forêt elle-même. Et même, ainsi placé à l'ombre d'arbres gigantesques, il n'a d'autre apparence que celle d'un simple buisson.

« Le tronc et les branches de l'érable rayé sont revêtus d'une écorce unie verte, sillonnée alternativement dans le sens de la longueur par des raies claires et foncées ; c'est cette particularité qui distingue l'érable rayé de toute autre espèce d'arbres, et c'est aussi de là qu'il tire son nom. On connaît aussi cet arbuste sous d'autres noms dans différentes provinces de ce pays. Dans l'État de New-York, on l'appelle cornouiller, mais improprement, car le véritable cornouiller (*cornus florida*) est un arbre d'une tout autre espèce.

On l'appelle aussi le faux cornouiller et l'érable à écorce de serpent. Les chasseurs et les habitants des frontières lui donnent avec raison le nom de bois de renne. Dans les pays où l'érable est indigène, il est un des premiers végétaux précurseurs de la belle saison. Ses bourgeons et ses feuilles, en s'épanouissant, ont une teinte rosée qui se transforme bientôt en un vert jaunâtre; ses feuilles sont épaisses, filandreuses, arrondies à la base, et terminées par trois pointes aiguës et compactes. Ordinairement elles ont une longueur de trois ou quatre pouces et une largeur égale. La floraison a lieu vers les mois de mai et de juin et les fleurs d'un vert-jaune sont groupées en longs panaches. Son fruit, comme celui de toutes les autres espèces d'érables, consiste en graines ailées, ordinairement appelées *clefs de serrure;* l'arbre produit une

quantité considérable de ces graines qui mûrissent vers la mi-octobre.

« Le bois est blanc et d'un beau grain ; les ébénistes en font un fréquent usage à la place du houx dans la confection des châssis sur lesquels ils plaquent l'acajou.

« Au Canada et dans les provinces des États-Unis où l'érable croît en abondance, les fermiers envoient, au printemps, leur bétail et leurs chevaux brouter les feuilles et les jeunes pousses, dont les animaux sont d'autant plus friands que l'érable ne croît que dans les pays froids et qu'il commence à bourgeonner bien avant que l'herbe n'ait repris sa croissance. Tel est l'arbre qui sert au renne de nourriture favorite.

« Pour en revenir à mon récit, — après avoir marché sur la neige pendant un espace de deux milles, nous entrâmes, mon ami et moi, dans un bois de haute futaie dont le taillis se composait presque exclusivement d'érables rayés. Ils n'étaient pas plantés régulièrement, on ne les voyait que par touffes ou petits bosquets. Nous avions fait lever en passant quelque menu gibier, mais nous ne lui fîmes pas l'honneur de nos balles, uniquement préoccupés que nous étions de la chasse au renne.

« Nous ne fûmes pas longtemps sans découvrir des traces qui nous prouvaient que quelques-uns

des animaux que nous cherchions se trouvaient dans le voisinage. Dans plusieurs bosquets du taillis, les érables étaient dépouillés de leur écorce et de leurs pousses, mais ce dépouillement avait dû avoir lieu avant que la neige n'eût commencé de tomber. Jusqu'alors nous avions rencontré la neige encore vierge de toute trace de renne; mais nous ne fûmes pas longtemps sans apercevoir ces indices si désirés. En traversant une clairière où il n'y avait que peu de neige, nous rencontrâmes les empreintes de sabots fendus, que mon ami reconnut pour être celles d'un renne.

« Nous suivîmes ces traces pendant un certain temps, jusqu'à un endroit plus retiré de la forêt, où nous trouvâmes la neige plus épaisse. Les traces étaient évidemment toutes fraîches, et, d'après les calculs de mon ami, elles avaient été produites par un vieux mâle.

« A un demi-mille de là elles se réunissaient à d'autres, et formaient un sentier frayé à travers l'épaisseur de la neige. Ce sentier avait dû être fait par une troupe d'animaux marchant l'un après l'autre sur une longue file. Mon ami, qui était, je l'ai dit, un des plus habiles chasseurs du canton, m'assura que quatre rennes avaient dû passer par là. Comme je le regardais d'un air incrédule, il poussa plus loin ses observations et me donna l'assurance que la petite troupe se composait d'un

mâle, d'une femelle et de deux jeunes rennes de neuf mois.

« — Vous verrez bien ! me dit-il, en observant mon air de doute. Regardez ! continua-t-il en se baissant et en écrasant entre ses doigts quelques flocons de neige qu'il venait de ramasser : c'est tout frais ; il n'y a pas une heure que cela a été foulé. Parlez bas ! ils ne peuvent pas être bien loin ! Là-bas, sur ma vie ! les voilà !

« Tout en parlant, mon ami me désignait un taillis distant d'environ trois cents mètres ; je tournai les yeux dans cette direction, mais je n'aperçus tout d'abord que les branches touffues des érables.

« Cependant, au bout de quelques instants, je distinguai parmi les branches une longue ligne, noire et allongée ; c'était le dos d'un animal qui m'était inconnu, et presque aussitôt je vis distinctement une paire de bois palmés s'élever au-dessus des broussailles. C'était le grand mâle—on ne pouvait pas s'y méprendre. Autour de lui je ne tardai pas à remarquer trois autres animaux de taille plus petite et sans ramures. C'étaient la femelle et les jeunes rennes. Mon compagnon avait donc raison : le troupeau se composait de quatre individus, et je lui fis compliment sur sa perspicacité.

« Nous nous étions arrêtés aussitôt, chacun de nous retenant un des chiens et les obligeant à se

tenir en repos, car ils avaient déjà éventé le gibier. Nous vîmes toutefois bientôt qu'il nous était impossible de rester à cette place, car les rennes avaient sur nous une avance d'au moins trois cents mètres, et nous ne pouvions pas, malgré la justesse de nos carabines, espérer que nous réussirions à les frapper à une pareille distance.

« C'eût été folie que de songer à les approcher. Pas un buisson ne s'élevait dans les environs, qui pût couvrir notre marche, et les troncs des arbres n'étaient pas assez gros pour nous cacher.

« Le seul moyen praticable était donc de lâcher nos chiens et de nous en rapporter à la vigueur de nos jarrets. Il était clair que nous ne pouvions arriver à portée qu'en courant, mais notre course ne devait pas être bien longue, car la neige était dans l'état le plus convenable à l'exécution de nos projets.

« Nous lâchâmes donc les lévriers, qui partirent donnant de la voix à pleine gueule, et nous les suivîmes d'aussi près qu'il nous fut possible.

« Le premier aboiement de nos chiens fut un signal pour la petite troupe, qui s'enfuit en manifestant la plus vraie frayeur, et nous entendîmes le craquement des branches qu'ils brisaient dans leur course à travers le taillis.

« Ils traversèrent une éclaircie, avec l'intention de gagner les fourrés plus épais qui croissaient

de l'autre côté. La neige qui recouvrait le sol en cet endroit n'était pas fort épaisse, et quand nous fûmes sortis du taillis, il nous fut facile de constater à quel noble gibier nous avions affaire. Le vieux mâle courait en tête de la colonne; les trois autres le suivaient à la file. Je remarquai qu'aucun d'eux ne galopait — le galop est une allure que le renne ne prend que rarement — mais qu'ils avaient pris un trot qui tenait de l'amble; leur course, du reste, était très-rapide et n'était pas inférieure à celle d'un cheval de course ordinaire. Ils portaient la tête horizontalement, le museau en avant, tandis que les bois du mâle reposaient sur ses épaules. Une autre particularité qui me frappa, c'est que, pendant leur course, les sabots fendus de ces animaux, chaque fois qu'ils s'enlevaient de terre, produisaient un son sec, semblable à celui que produit la détonation d'une capsule de fusil, et tous quatre ensemble faisaient un bruit qu'on aurait pris pour un feu roulant de pétards. J'ai entendu souvent le même effet produit par les sabots du bétail ordinaire; mais jamais autant de pieds réunis n'avaient fait résonner à mon oreille une fusillade si bien soutenue. Ce fait me fit une vive impression, et je me promis de ne pas l'oublier.

« En quelques instants les quadrupèdes furent hors de vue, mais nous entendions très-distinctement la voix de nos chiens qui les suivaient de

près, et nous courions toujours après eux, en suivant les traces qu'ils avaient laissées dans la neige.

« Nous avions glissé sur nos raquettes l'espace d'un mille environ, sans autre nouvelle du gibier, lorsque les aboiements de nos chiens nous parvinrent plus vigoureux et plus déterminés. Nous et conclûmes que les rennes s'étaient arrêtés et leur tenaient tête et nous doublâmes la vitesse de notre course dans l'espoir de les tirer.

« O surprise! quand nous fûmes arrivés, nous trouvâmes que le vieux mâle s'était retourné, et soutenait la lutte avec nos chiens, auxquels il distribuait, en abondante mesure, des coups de sabot et de cornes. Les autres rennes avaient continué leur course et étaient déjà hors de vue.

« Le mâle, en nous voyant approcher, reprit son trot et disparut bientôt de nouveau à nos regards, serré de près par nos chiens.

« Nous observâmes, en arrivant à l'endroit où le vieux mâle avait fait sa halte obligée, que les traces du chemin qu'il venait de prendre s'écartaient de celles de ses compagnons et qu'il avait pris une direction presque diamétralement opposée. Était-ce à dessein, afin de faire perdre leur piste aux chiens, c'est ce que je ne déciderai pas ; mais il est probable que notre arrivée soudaine l'avait effrayé, car il avait repris la fuite sans se retourner.

« Nous ne fîmes en ce moment aucune réflexion sur ce fait. Mon ami, qui probablement était plus préoccupé de se procurer du gibier frais que de la chasse, se jeta, sans mot dire, sur les traces de la femelle et des jeunes, et moi, guidé, par de tout autres motifs, je m'élançai derrière le mâle. J'étais trop pressé pour entendre quelques avertissements que me donnait mon ami au moment de notre séparation. Comme nous nous éloignions, je l'entendis me crier quelques paroles pour me demander quel était mon dessein; mais j'étais trop enflammé pour l'écouter, et nous nous fûmes bientôt perdus de vue.

« Je suivis la chasse un demi-mille plus loin, guidé par les traces et par la voix des chiens, et j'entendis bientôt les accents pleins de rage qui annonçaient un nouveau combat entre eux et le renne.

« A mesure que je m'approchais du lieu du combat, les voix de ces premiers me parurent devenir de plus en plus faibles; puis j'entendis un hurlement incessant qui me fit supposer que les agresseurs n'étaient pas les plus forts, et je crus même m'apercevoir que l'un deux ne criait plus du tout.

« J'arrivai peu après sur le lieu du combat, où j'eus bientôt appris la cause de ce changement. Un des chiens se traîna vers moi, ne marchant plus

que sur trois pattes et horriblement mutilé. Le renne se trouvait dans un trou creusé dans la neige par les animaux pendant la lutte, et à ses pieds était étendu l'autre chien horriblement mutilé aussi et ne donnant plus signe de vie. L'animal, dans sa rage, continuait à exercer sa fureur sur le cadavre du chien, en le frappant de ses pieds de devant jusqu'à ce que les côtes craquassent.

« Dès qu'il m'aperçut, il s'élança d'un bond à la surface et reprit la fuite, non sans que je pusse remarquer que ses pieds étaient déchirés par les éclats de neige solidifiée, et qu'il s'éloignait lentement, laissant sur son passage des traces ensanglantées.

« Je ne m'arrêtai pas aux chiens — l'un était mort et l'autre ne valait guère mieux. Je suivis le gibier.

« Nous étions arrivés à un endroit où la neige était plus épaisse qu'auparavant, et à l'aide de mes raquettes je faisais plus de chemin que le renne lui-même; je m'approchai assez pour m'assurer que ses forces diminuaient à chaque pas. Je gagnais incontestablement du terrain sur lui et nous allions nous trouver côte à côte. Les broussailles n'étaient heureusement pas très-épaisses, ce qui me permit d'observer tous ses mouvements.

« Je m'étais ainsi avancé jusqu'à une distance d'une centaine de pas du renne, quand tout à coup



il s'arrêta, fit volte-face et s'arrêta immobile devant moi. Ses bois gigantesques étaient penchés sur son cou ; sa crinière était hérissée; ses poils paraissaient se dresser; en un mot, son attitude exprimait le paroxysme de la rage : je commençai à comprendre que c'était là le plus formidable ennemi avec lequel j'eusse jamais eu à me mesurer.

« Mon premier mouvement, quand je fus à portée raisonnable, fut de lui décocher la balle de mon fusil : c'est ce que je fis en effet. Je le visai à la poitrine, qu'il me présentait toute découverte, mais je manquai le coup ; il est vrai que j'avais les doigts engourdis par le froid, mais je fus plus tenté d'attribuer cet insuccès à l'effet d'un rayon de soleil qui m'éblouit au moment où je pris mon point de mire. La balle alla cependant le frapper à l'épaule, mais la blessure n'était pas mortelle.

« L'animal, se sentant atteint, redoubla de fureur et se précipita furieux vers moi, sans que j'eusse eu le temps de recharger mon fusil. Je n'eus d'autre ressource que de m'abriter derrière un arbre.

« Heureusement j'aperçus à portée quelques pins gigantesques, et je me réfugiai derrière un de ces arbres; — il était temps, car je courais grand risque d'être lancé en l'air par cette bête enragée. Comme je me glissais derrière le tronc, elle me suivait de si près que ses bois allèrent frapper l'arbre colossal avec une telle violence,

que le choc l'ébranla tout entier. L'animal recula d'un pas ou deux, puis il s'arrêta immobile, contemplant l'arbre avec une rage désappointée; ses yeux lançaient des éclairs et son long poil hérissé paraissait trembler de fureur.

« J'espérai qu'il me laisserait au moins le temps de recharger mon fusil. Qu'on juge de mon désappointement quand je découvris que je n'avais pas un grain de poudre en ma possession. Mon ami et moi, nous n'avions emporté qu'une seule poire à poudre, et c'était lui qui en était dépositaire. Mon fusil m'était aussi inutile qu'une barre de fer.

« Comment me tirer de là? Je n'osais pas attaquer le renne avec mon coutelas : c'était tenter un combat inégal et je n'aurais pas eu cinq minutes à vivre. Ses bois gigantesques et ses larges sabots étaient des armes trop puissantes contre moi. Il pouvait me renverser au premier choc, m'écraser ou m'étouffer dans la neige. Je ne pouvais donc pas songer à une pareille rencontre.

« Je réfléchis quelque temps et je conclus que le parti le plus prudent était de laisser le renne là où il était et de retourner, sans lui, par où j'étais venu. Mais comment m'éloigner? J'étais toujours derrière mon arbre et la bête enragée se tenait à trois pieds de moi de l'autre côté, sans manifester le moins du monde l'intention de lever mes arrêts. Si j'avais fait un pas de côté ou d'autre, elle

n'aurait pas manqué de me sauter dessus et ma tentative d'évasion aurait amené un résultat tout contraire à celui que je voulais obtenir.

« Je commençai à m'apercevoir que ma position devenait critique; on s'imagine si cette idée avait rien de réjouissant. Et d'ailleurs, de quelle manière savoir pendant combien de temps ma détention se prolongerait ? Probablement le renne ne m'abandonnerait-il pas avant que je fusse mort de faim, ce qui ne m'eût guère avancé. Il est certain que la blessure que je lui avais faite l'avait rendu furieux et avait excité sa vengeance ; il paraissait déterminé à me retenir indéfiniment en état de siége.

« Je restai à peu près une heure dans cette situation; je perdais patience, et la colère commençait à s'emparer de moi. J'essayai d'effrayer l'animal par mes cris : j'y perdis mon souffle. Je me mis alors à crier de toutes mes forces, espérant que mon ami m'entendrait ; mais rien ne me répondait si ce n'est l'écho de mes clameurs à travers les bocages de la forêt. Enfin, cette captivité ridicule finit par m'impatienter et je résolus d'agir.

« En regardant autour de moi, je remarquai un arbre aussi gros que celui qui me servait de rempart. Je résolus de courir à celui-là : si j'y arrivais sans accident je n'y serais ni plus mal ni moins en sûreté qu'à l'endroit où j'étais. Je réussis dans

mon projet, mais ce ne fut qu'à force de vitesse, car le renne me suivait sur les talons et je crois que j'ai senti ses andouillers qui m'effleuraient les reins. Une fois arrivé à ce nouvel arbre, je ne me trouvais pas mieux qu'avant, seulement je m'étais rapproché d'une vingtaine de pas de l'habitation de mon ami. Le renne était toujours à quelques pieds devant moi et dans une attitude également menaçante.

» Après avoir repris haleine j'avisai un troisième arbre dans la même direction ; je parvins à l'atteindre de la même manière que le précédent, toujours suivi de près par mon ennemi.

» Un autre temps d'arrêt et une troisième course me rapprochèrent encore d'autant ; j'atteignis ainsi un quatrième arbre, puis un cinquième, et je parcourus de cette manière à peu près un mille à travers la forêt sans parvenir à décourager mon adversaire. Je savais pourtant que j'étais dans la bonne route, car je me guidais sur les traces que nous avions laissées dans la neige avant que les rôles du sport fussent intervertis.

» J'avais l'espoir de regagner de cette façon le domicile de mon camarade, lorsque tout à coup je m'aperçus que j'étais arrivé aux dernières extrémités des bois de haute futaie. Le paysage était coupé par un immense espace presque entièrement découvert ; on n'y voyait que quelques pins rabou-

gris, fort clair-semés, et qui ne m'offraient aucun refuge contre la poursuite acharnée de mon persécuteur.

» Je n'avais plus d'autre parti à prendre que de demeurer où j'étais et d'attendre l'arrivée de mon ami, qui, d'après mes calculs, ne pouvait pas manquer de venir à ma rencontre aussitôt sa chasse terminée.

« Armé de cette espérance bien incertaine, je continuai ma faction, bien que je fusse harassé de fatigue. Pour comble de malheur, la neige commença à tomber. Je fus saisi d'effroi à l'idée que cette neige nouvelle aurait bientôt enseveli toutes les traces; et comment, alors, mon ami aurait-il pu les suivre pour venir à ma recherche? Le renne était immobile devant moi, comme une statue égyptienne, et toujours dans la même attitude menaçante, poussant par intervalles un cri de colère, frappant la terre de son sabot vigoureux, et prêt à se jeter sur moi si je faisais le moindre mouvement. Chaque fois que je changeais de place, il s'élançait en avant, si près que j'aurais pu le toucher avec le canon de mon fusil.

« Ces différents mouvements me suggérèrent une idée que je m'étonnais de ne pas avoir eue plus tôt. Je ne perdis pas mon temps à des réflexions intempestives. J'étais armé d'un couteau de chasse de lame anglaise pointu comme une

aiguille; et si je pouvais parvenir à portée du renne, je me débarrasserais sans peine de cet incommode partenaire. L'idée qui m'était venue consistait à convertir mon couteau en lance, en le fixant au bout du canon de mon fusil. Ce moyennant j'avais l'espoir d'atteindre mon antagoniste sans m'exposer à faire connaissance avec ses bois ni avec ses pieds vigoureux.

« Ma lance fut bientôt montée. Mes guêtres de peau de daim me fournirent de solides lanières. Le fusil que m'avait prêté mon compagnon était une longue canardière, et grâce au coutelas solidement fixé au bout du canon, je disposais d'une arme excessivement meurtrière; aussi, ma lance achevée, je me sentis beaucoup plus à l'aise que je ne l'avais été depuis quelques heures.

« L'affaire fut bientôt décidée à mon entier avantage. Comme je l'avais prévu, le renne se jeta en avant aussitôt que je me découvris un peu sur l'un des côtés de l'arbre, et je fus à même, par un coup habilement porté, de lui planter mon coutelas entre les côtes. L'acier pointu pénétra jusqu'au cœur et, un instant après, l'animal roula dans la neige, qu'il teignit de son sang en s'agitant dans les convulsions de son heure dernière.

« A peine ma victoire était-elle accomplie, qu'un cri perçant vint frapper mon oreille. Je regardai autour de moi et j'aperçus mon ami qui s'appro-

chait, en courant, à travers la plaine. Il avait tué la femelle et les deux jeunes, les avait dépecés et avait suspendu leurs dépouilles à un arbre, afin de les envoyer chercher aussitôt notre retour chez lui.

« Nous fîmes subir la même opération au vieux mâle ; et, contents de notre journée, — bien que mon ami manifestât de sincères regrets sur la perte de ses chiens, — nous reprîmes le chemin de sa colonie. »

XII

Le loup des prairies et le tueur de loups.

Après les marais de la rivière aux Cygnes, nous abordâmes un pays plus découvert. Le sol y était entremêlé de broussailles et de prairies, et le paysage devenait de moins en moins boisé à mesure que nous avancions vers l'Ouest. Les éclaircies devenaient de plus en plus étendues, jusqu'à ce que le pays se transformât en immenses prés verdoyants, encerclés de bosquets qui, de loin, nous

apparaissaient comme de simples haies de clôture. On voyait aussi çà et là des bouquets de verdure disséminés dans la campagne loin de la forêt, semblables à des îles noyées dans une mer de verdure; du moins c'est du nom d'îles que les chasseurs et les habitants de la prairie décorent ces ombrages. Par intervalles le terrain était ondulé, et nous suivions une route des plus variées à travers des collines qu'il nous fallait tour à tour gravir et redescendre. Les forêts que nous avions arpentées jusqu'alors étaient composées de hêtres, de chênes, de noyers, de châtaigniers, d'érables, de noyers et de cornouillers, et dans les endroits humides de sycomores et de saules à grandes feuilles. Tous ces arbres, ainsi que quelques autres forment en grande partie les immenses forêts des deux rives du Mississipi, à l'est et à l'ouest.

A mesure que nous avançions vers l'ouest, Besançon attira notre attention sur cette particularité que toutes ces espèces de bois disparaissaient successivement, pour céder la place à une autre espèce qui constituait à elle seule toute la haute futaie de la forêt. C'était le fameux arbre à coton, une espèce de peuplier (*populus angulatus*). Je dis fameux, parce que, étant presque le seul arbre élevé qui croisse dans le pays des plaines, il est connu de tous les chasseurs et de tous les voyageurs des prairies, qui ont pour lui une grande vénération.

Un bouquet d'arbres à coton est toujours un lieu de repos ou d'arrêt, salué de loin par ceux qui pérégrinent à travers ces plaines incommensurables; c'est qu'aussi ils savent que ces bouquets hospitaliers leur offrent un abri sûr contre la furie des vents et l'ardeur du soleil, du bois pour alimenter le feu du bivouac, et surtout de l'eau pour étancher la soif. Le marin ne revoit pas avec plus de plaisir le port auquel il va aborder, que le trappeur aventuré dans cet océan de verdure, au bout de ce désert sans limite, n'aperçoit le feuillage argenté de l'arbre à coton, qui sera temporairement sa demeure, son lieu de repos et son refuge contre le danger.

Après avoir traversé quelques centaines de petites prairies séparées les unes des autres par des bosquets d'arbres à coton, nous arrivâmes à un point élevé près des bords du Petit-Osage, le plus petit affluent de la rivière du même nom. Nous n'avions jusque-là pas encore rencontré de traces de buffalo et nous commençions à douter de la véracité des informations que l'on nous avait données à San-Francisco, lorsque nous fîmes la rencontre d'une troupe d'Indiens Kansas, qui nous fit un excellent accueil et nous offrit l'hospitalité la plus cordiale. Ils nous apprirent que des buffalos avaient été vus dans les environs du Petit-Osage, quelques semaines auparavant, mais que,

poursuivis et décimés par les chasseurs, ils s'étaient enfuis plus loin vers l'ouest, et devaient, selon toutes les probabilités, se trouver en ce moment-là de l'autre côté du Néosho, grande rivière, affluent de l'Arkansas, qui descend du Nord.

Cette nouvelle n'était rien moins qu'agréable. Nous avions à faire un voyage d'au moins cent lieues avant d'arriver près de notre gibier; mais il eût été peu logique de retourner sur nos pas, après avoir fait un pareil chemin. Tout le monde tomba d'accord que, loin de renoncer à l'expédition, il fallait pousser en avant même jusqu'au delà des montagnes Rocheuses, au risque de nous faire scalper par les Indiens, ennemis de la race blanche.

Notre résolution, il est vrai, méritait bien le nom de fanfaronnade; mais nous étions décidés à ne pas retourner à Saint-Louis sans avoir mangé du buffalo de notre chasse.

Nous prîmes congé de nos amis les Indiens Kansas, après les avoir remerciés de leur amicale réception, et nous reprîmes notre route dans la direction du Néosho.

A mesure que nous avançions, les bois devenaient de plus en plus rares, et bientôt on ne rencontra plus que quelques arbres plantés de distance en distance sur le bord de la rivière. Parfois, pendant toute une journée de marche, nous n'aperce-

vions pas même un arbuste. Nous étions en pleine prairie.

Enfin, nous traversâmes le Néosho, sans pourtant apercevoir les bisons.

Nous marchions toujours et il nous fallut traverser plusieurs grandes rivières coulant toutes dans la direction du sud-est, vers l'Arkansas. Les bisons ne se montraient pas encore; nous commençions à nous impatienter de cette absence de gros gibier. Les quelques daims que nous tuions de temps à autre, n'étaient plus pour nous qu'une chasse sans intérêt, et la chair qu'ils nous fournissaient suffisait à peine à nos besoins. Nous étions dégoûtés de manger du lard fumé et nous éprouvions le besoin de mettre nos dents en contact avec de la viande fraîche de bisons; l'éloge que nos guides ne cessaient de nous faire de cette viande succulente et délicate, leurs conversations autour du feu du bivouac, relatives aux vaches grasses, aux boudins, aux entre-côtes, etc., nous faisaient souffrir le supplice de Tantale et nous nous pourléchions à l'avance à l'idée de tous ces mets exquis. Nous n'apercevions cependant pas plus de traces de bisons qu'il n'y en avait sur ma main et pendant plusieurs jours nous fûmes obligés de nous soutenir avec de l'espérance et de manger des tranches de lard.

Le paysage changea tout à coup d'aspect. Le

bois devint encore plus rare, le sol plus sec et plus sablonneux. Sur notre route se montraient quelques espèces de cactus (*opuntia*) et d'autres plantes entièrement nouvelles pour la plupart de nous, mais qui, pour Besançon, paraissaient pleines d'intérêt; ce qui nous fit le plus de plaisir, ce fut la trouvaille d'une nouvelle espèce d'herbe, entièrement différente de toutes celles que nous avions vues jusqu'alors; nos guides surtout fêtèrent cette découverte par de bruyantes manifestations de joie. C'était la plante si connue sous le nom d'herbe à bisons — *buffalo grass* — et les trappeurs nous assurèrent que nous n'aurions pas beaucoup de chemin à faire avant de nous trouver en présence de l'animal lui-même; car, partout où cette herbe croît en abondance, on est toujours sûr de rencontrer les bisons, à moins qu'ils n'aient été éloignés par les chasseurs.

L'herbe à bisons est une herbe courte, ayant à peine quelques pouces de longueur, aux pointes recourbées et aiguës, poussant des rejetons qui produisent d'autres feuilles, de manière à former un gazon épais. Lorsqu'elle est en fleur ou en graine, elle forme de nombreux épis d'un demi-pouce de long, sur lesquels les grains sont régulièrement rangés deux à deux.

Il ne faut pas confondre l'herbe à bisons avec une autre herbe bien connue dans les prairies du

Texas et du Mexique septentrional, le *gramma* des Espagnols, qui est véritablement une espèce de *chondrosium* et qui se divise en plusieurs familles. Le *chondrosium fœneum* est un des meilleurs fourrages pour le bétail. Il est presque égal en qualité à l'avoine coupée pendant qu'elle est verte.

L'herbe à bisons est, pendant la saison de la chasse, la nourriture favorite de ces animaux. Ils errent alors sur toutes les prairies pour la chercher et s'en nourrir.

Cette découverte nous avait mis sur le qui-vive. Du haut de chaque coteau que nous avions à gravir en suivant les ondulations de la prairie, nos yeux plongeaient de tous côtés dans l'espace, et pendant quelques jours nous eûmes plus d'une fausse alerte.

Un fait singulier, et digne d'être rapporté, est celui de l'hallucination causée par la limpidité de l'atmosphère dans ces climats lointains. Non-seulement les objets grandissent, mais encore ils prennent des formes insolites, et il n'y a qu'un chasseur expérimenté qui puisse reconnaître un bison à première vue. Souvent nous apercevions un buisson, qui passait à nos yeux pour un taureau sauvage, et nous prîmes plus d'une fois pour des bisons quelques corbeaux perchés sur un tertre.

Tout à coup nous les voyions prendre leur es-

sor, et alors seulement notre illusion s'envolait avec eux.

Bien avant l'époque à laquelle nous étions arrivés, nous avions rencontré sur nos pas cet animal, fort connu dans les grandes plaines, que l'on nomme le loup des prairies (*lupus latrans*).

Ce quadrupède habite particulièrement les territoires immenses et encore déserts situés entre le Mississipi et les rivages de l'océan Pacifique, et cependant la zone qui lui est réservée ne se borne pas à ce qu'on peut appeler strictement la prairie : on le trouve dans les ravines boisées de la Californie et dans quelques districts attenant aux montagnes Rocheuses. Il est commun dans tout le Mexique, où on le connaît sous le nom de *coyote ;* j'en ai vu des bandes considérables déchirant les cadavres sur les champs de bataille, même jusque dans la vallée de Mexico. Son nom de loup des prairies n'est donc pas en tout point exact, d'autant moins que les loups de la grande espèce fréquentent aussi ces régions désertes. Il est probable que cette dénomination lui a été donnée par les voyageurs qui explorèrent les prairies à l'ouest du Mississipi et qui l'y virent pour la première fois. Dans les pays boisés, situés à l'est de ce fleuve, on ne connaît que le loup de la grande espèce.

Toutes les variétés de loups forment-elles une seule et même espèce, c'est là un sujet contestable

et contesté; quant au loup des prairies, il ne peut y avoir le moindre doute. Il diffère essentiellement de tous les autres et par la taille et par les mœurs. Il ressemble peut-être plus au chacal qu'à aucun autre quadrupède aboyeur. A vrai dire, le loup des prairies est, dans le Nouveau-Monde, le congénère représentant le chacal de l'ancien continent.

Sa taille tient le milieu entre celle du loup et celle du renard; son pelage ressemble à celui du premier, et sa finesse, sa ruse le font participer du second. Sa couleur est ordinairement d'un gris plus ou moins foncé, suivant les circonstances. On en trouve quelquefois dont le poil est teint de brun ou de roux.

Le renard d'Europe aurait, en fait d'astuce, des leçons à prendre du loup des prairies. Il est impossible de le prendre au piége. On a fait des essais toujours inutiles et dont les résultats confondent toutes les théories que l'on a imaginées sur l'instinct de ces animaux. On en a vu qui creusaient un trou sous une trappe pour enlever l'appât sans faire jouer le ressort. En vain le chasseur cache-t-il le piége en fer, le loup de prairie sait l'éviter et il n'est pas de cage qui puisse le tenter; c'est là, pour l'animal rusé, un jeu auquel il ne se fie jamais.

Mais ce qui prouve d'une manière péremptoire la finesse du loup des prairies, c'est la manière dont

il s'y prend pour capturer les antilopes et les autres animaux dont il fait sa nourriture ordinaire.

Cet animal tient donc autant du renard que du loup; car réellement un petit loup est un renard, et, *vice-versâ*, un gros renard est un loup. Pour le voyageur et le chasseur des prairies, le loup est un véritable fléau. Il enlève les provisions du premier et va même les chercher jusque dans sa tente; il mange l'appât des trappeurs et dévore les bêtes qui se trouvent prises dans les piéges; il suit avec persévérance les caravanes qui traversent les prairies. Parfois une bande de ces loups accompagne les voyageurs pendant des centaines de milles rien que pour dévorer ce qu'ils ont laissé sur l'emplacement du camp. On les voit au loin couchés dans l'herbe hors de la portée de carabine; et encore n'usent-ils pas toujours de cette précaution, car ils sont certains de n'avoir pas grand'chose à craindre. Un bon chasseur tire rarement sur un loup, car sa peau n'en vaut pas la peine, et il ne se soucie pas de perdre une charge de poudre sur de pareilles bêtes. Mais ces carnassiers montrent bien plus de prudence lorsqu'ils se trouvent à la suite d'une caravane d'émigrants allant en Californie; ces expéditions sont ordinairement composées d'individus sans expérience ou d'amateurs toujours prêts à tirer sur n'importe quelle bête.

On les voit aussi constamment rôder autour des

troupeaux de bisons et les poursuivre à des distances considérables. Les lieux fréquentés par ce bétail deviennent en quelque sorte leur séjour temporaire. Ils se tiennent couchés sur la prairie à quelque distance du troupeau, et attendent patiemment, avec l'espérance qu'un de ces animaux se trouvera par accident estropié ou séparé du reste, ou bien encore qu'une vache restera en arrière pour protéger son veau.

Dans ce cas la meute entière cerne la bête et la harcelle jusqu'à ce qu'elle tombe morte. Un taureau blessé on retardé par l'âge se trouve aussi quelquefois isolé; aussitôt les loups l'attaquent et le combat est terrible. Le bison ne tombe que lorsqu'il est littéralement déchiré par les blessures; mais toujours plus d'un ennemi a été mis par lui hors de combat pendant l'action.

Il arrive souvent que le voyageur peut sonder les profondeurs de la prairie sans apercevoir un seul de ces animaux; mais à peine a-t-il tiré un coup de fusil, que tout à coup, comme par enchantement, une vingtaine de loups s'élançent de leurs cachettes et se présentent pour prendre part à la curée.

Pendant la nuit ils font retentir la plaine de leurs hurlements affreux et ils font un sabbat dont le voyageur se passerait volontiers. Leur cri ressemble à l'aboiement du chien terrier, répété trois

fois, et suivi d'un hurlement prolongé familier à l'espèce *lupus*. J'ai souvent entendu des chiens de ferme pousser de semblables hurlements. C'est à cause de cette particularité que quelques naturalistes ont voulu donner à ce quadrupède le nom de loup-aboyeur, mais la dénomination de *lutrus latro* est la plus généralement usitée.

Le loup des prairies a toute la férocité des animaux de sa race, mais il les surpasse tous aussi en couardise. Aussi n'épouvante-t-il personne dans les circonstances ordinaires. Cependant on en a vu s'assembler en troupes nombreuses pour assaillir des personnes blessées ou sans armes, surtout dans la saison rigoureuse, quand la faim stimule leur audace et leur donne une férocité extraordinaire. Malgré cela, ils n'inspirent pas la moindre crainte aux voyageurs ou aux chasseurs, et ces derniers ne se pardonneraient jamais à eux-mêmes d'avoir brûlé leur poudre pour un gibier de si infime valeur.

Old-Ike, notre guide, faisait exception à la règle. Il était le seul de sa profession qui tirât sur les loups de prairie, et il le faisait à première vue. Je crois même qu'il ne lui fût resté qu'une balle dans son sac, qu'il n'eût pas manqué l'occasion de l'envoyer à un loup si elle se fût présentée. Nous lui demandâmes un jour combien il en avait tué dans sa vie. Il tira alors de sa poche un morceau de bois

marqué de crans, et nous pria de les compter. Il y en avait cent quarante-cinq.

— Vous en avez donc tué cent quarante-cinq ! nous écriâmes nous tous ensemble en manifestant notre étonnement devant ce chiffre énorme.

— Oui, fit-il en riant tout bas, c'est-à-dire cent quarante-cinq douzaines, car chacun de ces crans signifie douze loups. Je ne fais jamais la marque avant que la douzaine soit complète.

— Cent quarante-cinq douzaines! répétâmes-nous, frappés de stupeur. Et cependant je crois fermement qu'il disait la vérité, vu qu'il n'avait aucun intérêt à nous tromper. D'après tout ce que je savais de lui, j'étais convaincu qu'on pouvait le croire. Old-Ike avait donc tué mille sept cent quarante loups.

Nous étions désireux d'apprendre la cause de cette antipathie particulière de notre guide contre cet animal, car nous étions intimement convaincus que c'était une haine réelle, qui le poussait à en faire un tel massacre ; du reste Ike était connu sous le sobriquet de « tueur de loups ». A force d'adresse nous l'amenâmes à parler des causes de cette aversion, si bien qu'il finit par nous raconter son histoire à peu près dans les termes suivants :

« Il y a de cela environ dix hivers, je voyageais tout seul aux environs du fort de Bent sur l'Arkansas, me rendant à Laramie, sur le fleuve

Platte. J'avais entrepris cette excursion pour terminer certaines affaires dont le détail n'offre pour vous aucun intérêt.

« J'avais traversé les frontières et j'étais déjà en vue des montagnes Noires, lorsqu'une nuit il me fallut camper à la belle étoile, en pleine prairie, sans trouver un buisson pour m'abriter ou une pierre pour reposer ma tête.

« C'était bien la nuit la plus froide dont j'aie gardé la mémoire.

« Il venait du haut des montagnes une brise glacée qui aurait gelé la voix d'un chien d'airain. Je m'enveloppai dans ma couverture; mais le vent passait à travers, comme si ce n'avait été qu'une toile d'emballage.

« Ce n'était donc pas la peine de me coucher; d'ailleurs, il m'eût été impossible de dormir. Je m'assis donc sur le sol pour passer la nuit.

« Vous me demanderez peut-être pourquoi je ne faisais pas de feu, je vais vous le dire. D'abord, il n'y avait pas un copeau de bois à dix milles à la ronde; et, en second lieu, lors même qu'il y en aurait eu, je n'aurais pas osé faire de feu. Je me trouvais sur le plus dangereux territoire indien de tout le pays, et, dans le courant de la journée, j'avais découvert des traces de Peaux-Rouges. Il est vrai que, dans les environs, j'aurais pu ramasser pas mal de fiente de bison desséchée et en

faire du feu. Je finis par me résoudre à ce parti, et voici comment je procédai :

« Il était évident que, grâce à ce maudit froid, il me serait impossible de fermer l'œil; je ramassai donc un tas de fiente de bison, après quoi, à l'aide de mon couteau, je creusai, non sans peine, un trou dans la terre. Enfin je réussis à percer la croûte glacée et je fis un four d'un pied ou d'un pied et demi de profondeur. Je garnis le fond d'herbes ou de branches de sauge sèches, auxquelles je mis le feu, et j'empilai la fiente par-dessus. Ça brûlait assez bien, mais la fumée de la fiente aurait suffi pour suffoquer un putois ou une fouine.

« Dès que mon feu fut bien allumé, je m'assis au-dessus du trou, de manière à ramasser toute la chaleur dans ma couverture, et je me trouvai bientôt assez à mon aise. Les Indiens ne pouvaient apercevoir la fumée dans l'obscurité de la nuit, et pour voir le feu ils auraient dû avoir de meilleurs yeux que ceux dont ils se servent ordinairement.

« Le cheval que je montais était un jeune poulain très-indocile et à demi sauvage. Je l'avais acheté d'un Mexicain à Bens, il y avait à peine huit jours, et c'était son premier voyage, du moins avec moi. J'avais cru pouvoir lui ôter la bride; mais jusqu'alors, par prudence, je retenais à la main le bout du licou : dans la journée, le bâton qui me servait de piquet était tombé sur la route ; aussi,

comme je pensais ne pas pouvoir dormir, je pouvais tout aussi bien tenir le bout de la corde.

« Cependant peu à peu je commençai à sommeiller. Le feu que j'avais entre les jambes promettait de ne pas me laisser geler, et je me dis qu'il valait autant me donner le plaisir de faire un somme, que de me fatiguer à regarder l'obscurité. Je passai donc le licou autour de mes jarrets, j'inclinai la tête entre les genoux et, en moins de rien, je m'endormis profondément. Tout en fermant les yeux, je remarquai que le poulain était à quelques pas de moi, broutant l'herbe sèche de la prairie.

« Il y avait une heure que je dormais, moins peut-être, je ne sais pas au juste; mais ce que je sais fort bien, c'est ce ne fut pas de mon plein gré que je me réveillai. J'ouvris les yeux cependant, et je ne dormais plus, que je croyais pourtant encore rêver. Le songe, en supposant que c'en eût été un, n'eût pas été des plus agréables; mais, malheureusement pour moi, ce n'était pas du tout une illusion : c'était une réalité bien positive.

« D'abord, il me fut impossible de me rendre compte de ce qui se passait; puis, je me crus entre les mains des Indiens, qui me traînaient dans la prairie; et, vraiment, j'étais bel et bien traîné, — mais ce n'était pas par les Indiens. Une ou deux fois je restai immobile pendant quelques secondes, puis je repartis, secoué et bousculé comme si j'avais

été attaché à la queue d'un cheval au galop ; et puis j'avais les oreilles assourdies par des hurlements affreux, comme si tous les chiens et tous les chats du monde se fussent mis à mes trousses.

« Je restai quelque temps à comprendre ce que signifiait ce traitement bizarre; j'y réussis enfin. Les secousses que j'éprouvais aux jambes m'en donnèrent l'idée. C'était le licou qui y était attaché; mon poulain avait pris l'épouvante et me traînait au grand galop par la prairie.

« Les cris et les hurlements que j'entendais étaient poussés par une bande de loups. Pressés par la faim, ils avaient attaqué le cheval qui avait pris la fuite.

« Toutes ces pensées me vinrent à l'esprit d'un seul coup. Vous allez me dire qu'il n'y avait rien de plus facile que de saisir le licou et d'arrêter ma monture. C'est facile à dire, j'en conviens; mais je puis vous assurer que c'était plus difficile à faire. Je ne pus en venir à bout. J'avais les pieds serrés dans un nœud coulant qui les étreignait sans que je pusse les remuer. D'ailleurs, tant que mon cheval galopait, je ne pouvais me relever, et, alors qu'il s'arrêtait un instant, je n'avais pas le temps de me redresser et d'atteindre la corde : il reprenait sa course et me rejetait tout de mon long par terre. Une autre chose m'embarrassait encore : avant de m'endormir, j'avais endossé ma couverture à la

mode des Mexicains, c'est-à-dire que j'avais passé ma tête par une ouverture pratiquée au milieu, et, dès le commencement de cette course effrénée, mon mackinaw s'était enroulé autour de ma tête, de façon à presque m'étouffer. Peut-être aussi, et j'y réfléchis plus tard, cette couverture m'épargna de nombreuses meurtrissures, bien que, pour le moment, elle me fît faire tout le mauvais sang imaginable.

« Je finis enfin par m'en débarrasser. Après avoir voyagé de la sorte un bon mille, suivant mon calcul, il me fut enfin permis de distinguer ce qui se passait autour de moi. Que vis-je, messieurs! la lune était levée et la terre couverte de neige!... Cette neige était tombée pendant mon sommeil. Mais ce n'était rien; ce qu'il y avait d'affreux à voir, c'est que tout près et tout autour de moi la prairie était couverte de loups... Je pouvais distinguer leurs langues rouges et pendantes et la vapeur qui sortait de leurs énormes gueules.

« Une fois débarrassé de l'étreinte de mon mackinaw, je me servis de mes mains du mieux qu'il me fut possible. A deux reprises, je parvins à saisir la bride de mon cheval, mais avant que je pusse me redresser et arrêter ma monture, une nouvelle secousse me l'arrachait des mains,

« Je réussis — je ne sais comment — à saisir mon couteau et, dès que j'en trouvai l'occasion, je me mis

à couper la corde. J'entendis le bruit sec de l'acier et je restai immobile dans la prairie, et je crois même que j'étais plus mort que vif.

« Mon évanouissement ne fut pas de longue durée ; car, aussitôt que j'eus repris mes sens, je pus voir de loin mon cheval, galopant de toute la force de ses jarrets et suivi de près par une nombreuse bande de loups. Il en était resté quelques-uns autour de moi, mais je me redressai vivement et les chargeai à coups de couteau. En un clin d'œil, j'en avais fait table rase et je restai maître du champ de bataille.

« Je suivis alors des yeux mon cheval, jusqu'à ce qu'il se fût tellement éloigné, qu'on ne pouvait plus l'apercevoir. Ensuite je me mis à la recherche de ma couverture, que je retrouvai sans peine ; puis, guidé par les traces, je regagnai l'endroit où j'avais établi mon bivac pour chercher mon fusil et mes autres objets. Le chemin était facile à suivre, car j'avais laissé dans la neige un large sillon le long de la course désordonnée de mon cheval.

« Après m'être chargé de mes bagages, je songeai à rentrer en possession de mon poulain ; je suivis, pendant plus de dix milles, les traces qu'il avait laissées dans la neige ; mais je ne l'ai jamais revu. Les loups l'avaient-ils dévoré ou non, je déclare que je n'en sais rien et que cela m'est fort

indifférent. Je voyais dans la neige les traces nombreuses de ces carnassiers brutes couvrant les traces de mon cheval, et je finis par me persuader qu'il était inutile d'aller plus loin. Il était évident que je me trouvais perdu au beau milieu des prairies; je m'armai donc d'un bon courage et me dirigeai à pied vers le fort Laramie. Je marchai pendant trois jours, et je vous fais grâce des imprécations que j'envoyai à mon maudit cheval.

« C'en était trop. Figurez-vous que je n'avais pas dans tout mon corps un os qui ne fût ébranlé; on eût dit que j'avais été broyé dans un moulin à sucre; ma peau et mes vêtements étaient en lambeaux, et c'est bien grâce à ma couverture et à la neige, qui rendait le terrain plus glissant, que je n'ai pas été écrasé cent fois sur les pierres de la route.

« Quoi qu'il en soit, j'arrivai sain et sauf au fort Laramie, où je me procurai un nouvel équipement en peau de daim et un bon cheval.

« Depuis ce jour, je n'ai jamais aperçu un loup de prairie sans lui faire faire connaissance avec mon rifle, et, comme vous le voyez, messieurs, j'en ai fait tomber un petit nombre assez rond! »

XIII

Le buffalo du désert.

Il arriva enfin, ce jour si ardemment désiré où nous devions rencontrer des buffalos à la poursuite desquels nous étions partis, et ce fut moi qui eus l'honneur suprême, non-seulement d'être le premier à découvrir ces énormes animaux, mais encore d'en abattre deux au milieu du troupeau dans la plaine. Cet incident eût pourtant son côté aventureux, et me procura des émotions fort peu agréables du reste, car l'aventure était aussi fort

dangereuse. Depuis quelques jours nous avions l'habitude de nous disséminer pour trouver le gibier; nous étions surtout à la recherche des cerfs pour pourvoir aux besoins de notre caravane; mais ce qui nous tenait surtout en haleine, c'était l'espoir de rencontrer des buffalos. Quelquefois nous partions trois ou quatre ensemble; mais le plus souvent on s'en allait seul à l'aventure, guidé par son caprice. Parfois ces excursions solitaires avaient lieu pendant la marche, ou bien le soir, quand nous avions dressé nos tentes.

Une après-midi, lorsque nous eûmes établi notre bivac suivant l'usage ordinaire, quand mon bon cheval eut mangé son picotin d'avoine, je me jetai en selle, et je partis dans l'espoir de trouver quelques vivres frais pour le souper général. La prairie au milieu de laquelle nous nous étions arrêtés était ondulée, et comme notre camp était établi entre deux coteaux assez élevés, sur le bord d'un ruisseau, la vue ne pouvait s'étendre fort loin : aussi, à peine avais-je franchi la première crête que mes compagnons me perdirent de vue. Je comptais sur les étoiles pour me diriger, et je continuai ma course sans la moindre crainte.

J'avais à peine fait un mille, que je découvrais des traces de buffalos. C'étaient des cavités circulaires creusées dans le sol, pouvant avoir cinq à six pieds de diamètre, que l'on appelle, parmi les

chasseurs de prairies, *trous de buffalos*. Au premier coup d'œil je compris que ces trous étaient fraîchement creusés; il y en avait plusieurs, et cela suffit pour me prouver que les taureaux avaient passé par là. Je continuai donc ma route dans l'espoir de découvrir les animaux eux-mêmes.

Peu de temps après, je parvins à un endroit où le sol était labouré comme s'il eût été fouillé par une troupe de pourceaux. Là devait avoir eu lieu un combat terrible entre des buffalos. C'était pour eux la saison des amours, et il n'est pas rare à cette époque de voir des luttes pareilles. C'était donc un signe de bon augure; peut-être sont-ils encore dans le voisinage, pensai-je; et, ranimé par cette espérance, j'éperonnai vigoureusement mon cheval.

Je me trouvais éloigné d'environ cinq milles du camp, lorsque mon attention fut tout à coup éveillée par un bruit étrange qui se faisait devant moi. Une ondulation du terrain m'empêchait de voir ce qui se passait; mais je reconnus aussitôt la cause de ce bruit insolite; c'était le mugissement d'un buffalo mâle.

De temps en temps on éprouvait le contre-coup atmosphérique d'une secousse formidable, comme si deux substances dures s'entre-choquaient violemment l'une contre l'autre. Je gravis le coteau

avec quelque précaution, et j'avançai doucement la tête pour voir ce qui se passait devant moi. Un peu plus loin s'étendait une vallée, au fond de laquelle s'élevaient des tourbillons de poussière; et à travers ce nuage, je distinguai les formes sombres et velues de deux animaux gigantesques. C'étaient deux taureaux engagés dans une lutte terrible. Ils étaient seuls, aucun animal de leur espèce ne se montrait, ni dans la vallée ni au delà, sur la prairie lointaine.

Je m'arrêtai à peine pour m'assurer si la capsule tenait bien à la cheminée de ma carabine. De la façon dont ils étaient occupés, je ne pensais pas qu'ils fissent attention à moi; et s'ils prenaient la fuite, je pouvais facilement atteindre l'un ou l'autre. Aussi, sans plus d'hésitation ou de précaution, je m'élançai droit sur eux.

Je m'étais pourtant trompé; les animaux m'éventèrent et partirent au galop. Le vent soufflait assez vivement de moi sur eux, et le soleil couchant avait projeté mon ombre jusqu'à leurs pieds, comme pour mieux attirer leur attention.

Ils n'avaient pourtant pas l'air de s'enfuir comme s'ils étaient fort effrayés; on eût dit, au contraire, à les voir s'en aller, qu'il étaient indignés d'avoir été dérangés dans leur duel. De temps à autre ils faisaient une conversion rapide sur eux-mêmes, poussaient un court mugissement et

frappaient du pied d'une façon violente et irritée.

Une ou deux fois je crus qu'ils allaient se précipiter sur moi; et, si je ne m'étais senti parfaitement bien monté, j'aurais hésité à m'exposer à pareille rencontre. Il eût été difficile de trouver sur son chemin deux ennemis à quatre pattes plus formidables, du moins en apparence. Leur taille énorme, leur tête couverte d'une épaisse crinière, leurs yeux farouches et étincelants, tout concourait à leur donner un aspect sauvage et plein de méchanceté, rendu plus terrible encore par leurs mugissements et par les attitudes menaçantes dans lesquelles je les voyais se poser à chaque instant.

Malgré cela, me sentant sur ma selle à l'abri de l'attaque des buffalos, je courus au galop sur celui qui était le plus près de moi, et je lui envoyai ma balle dans les côtes. Le plomb fit son effet, car l'animal tomba sur ses genoux, se releva, écarta les jambes comme pour résister à une nouvelle chute, chancela d'un côté, puis de l'autre comme le berceau d'en enfant qu'on agite, puis il retomba sur les genoux. Il resta quelques minutes dans cette position, — le sang lui sortant par les naseaux, — puis il se coucha tranquillement sur l'épaule, et exhala le dernier souffle en poussant un mugissement terrible.

J'avais guetté avec le plus grand intérêt tous les mouvements de l'animal; aussi, pendant ce temps-là, son compagnon s'était sauvé; je l'avais vu disparaître par delà le faîte de la colline.

Je ne me souciais pas de courir à sa poursuite; mon cheval était quelque peu fatigué, et je savais qu'il m'en coûterait un bon temps de galop pour atteindre le second buffalo; aussi, sans y penser davantage, je mis pied à terre et me préparai à dépecer celui que j'avais tué.

J'aperçus tout près de moi un arbre solitaire, un arbre à coton d'assez chétive apparence. On en voyait bien d'autres dispersés par la prairie, mais ils étaient éloignés, tandis que celui-ci n'était pas à vingt pas du buffalo. Je conduisis mon cheval jusque-là, et, prenant le licol accroché au pommeau de ma selle, j'en assurai un bout au crochet du mors et l'autre à l'arbre; ensuite je tirai mon couteau, et je me mis en devoir de dépecer la bête.

A peine avais-je eu le temps de repasser la lame, lorsque derrière moi un bruit inattendu me fit lever la tête afin de voir quelle était la cause de ce dérangement. Un être tout noir et de taille monstrueuse franchissait la crête de la colline, et se précipitait vers moi au grand galop. C'était le buffalo qui s'était enfui quelques instants auparavant.

Au premier abord, sa vue me fit plus de plaisir

que de peine. Bien que j'eusse déjà de la viande en abondance, je comptais sur le plaisir de porter au camp deux langues au lieu d'une. Je remis donc rapidement mon couteau dans sa gaîne, et je saisis ma carabine, que, selon ma coutume invariable, j'avais eu soin de recharger.

J'hésitai d'abord un instant; fallait-il courir à mon cheval et me jeter en selle, ou bien tirer de l'endroit où je me trouvais? Le buffalo décida la question. L'arbre et le cheval ne se trouvaient pas sur la ligne qu'il suivait en courant, mais, attiré par les hennissements de ma monture, qui à la vue de cet animal étrange s'était mise à se cabrer et à ruer, mouvements que le buffalo prit sans doute pour un défi, il se détourna subitement de sa course, et se précipita sur le malheureux quadrupède, qui d'un bond s'élança aussi loin que le lui permit le licol; un bruit sec retenti à mes oreilles, et je vis mon cheval, ayant recouvré sa liberté, galoper à travers la prairie, comme s'il avait eu des orties sous la queue. Je n'avais pas pris assez de précaution en attachant le licol au mors, et le nœud s'était complétement défait.

Cet accident me contraria, mais je ne m'en effrayai pas davantage. Mon cheval ne pouvait manquer de reprendre le chemin par lequel il était venu, et ce qui pouvait m'arriver de pire, c'était de m'en retourner au camp à pied. J'allais du

moins avoir la satisfaction de punir le buffalo du méchant tour qu'il venait de me jouer, et dans cette intention je me retournai dans sa direction. Il n'avait pas suivi le cheval; au contraire, il s'avançait sur moi.

Alors, pour la première fois, il me vint à l'esprit que l'aventure pourrait avoir un fâcheux résultat. Le taureau s'avançait avec fureur; si je manquais mon coup, ou même si je ne faisais que le blesser, comment pourrais-je me tirer de là? Cet animal m'atteindrait infailliblement à la course en moins de trois minutes; j'en étais sûr.

Il ne me restait pas beaucoup de temps pour réfléchir: les moments étaient courts, car la bête furieuse était déjà à dix pas de moi. Je levai ma carabine, je visai à l'épaule de devant, et je fis feu.

Je m'aperçus bien que je l'avais atteint, mais, à mon grand effroi, il ne tomba point, il ne chancela même pas, et continua sa course avec plus de fureur que jamais.

Recharger mon fusil était chose impossible. Le cheval avait emporté mes pistolets. Il ne fallait même pas songer à arriver à l'arbre, le taureau me barrait le passage.

Prendre ma course dans la direction opposée, c'était le seul moyen de prolonger ma vie de quelques minutes; c'est aussi ce que je fis.

Je sais courir avec une légèreté sans pareille, et dans la présente occasion je me surpassai. Gildersleeve aurait sué sang et eau pour me tenir tête; mais il y avait à peine deux minutes que j'étais parti, lorsque je m'aperçus que le buffalo gagnait sur moi et me touchait presque les talons. Le bruit seul m'avertissait de sa présence, car je n'avais ni le temps ni la possibilité de regarder en arrière.

En ce moment, un obstacle se présenta devant moi, et je m'aperçus bien vite qu'il allait, d'une façon ou de l'autre, mettre fin à cette course. C'était une ravine, ou plutôt une fissure, qui coupait à angle droit le sentier que je suivais. Ce précipice avait plusieurs pieds de profondeur; le fond en était parfaitement sec, mais les bords se trouvaient taillés à pic.

Je me vis presque lancé dessus avant de m'en apercevoir, et dès que je compris la nature de cet obstacle je me dis que c'était un moyen de salut, au moins momentané; il me fallait donc franchir cette gorge, car j'étais bien persuadé que le buffalo ne pourrait pas en venir à bout.

C'était un saut périlleux : dix-sept pieds au moins d'un bord à l'autre; j'avais fait mieux que cela dans mon bon temps, et, sans rien perdre de mon élan, j'arrivai sur le bord et vlan!... je m'élançai par-dessus le fossé.

Je retombai légèrement sur mes pieds de l'autre

côté, et je me retournai sur-le-champ pour voir ce que l'animal allait faire. Je compris alors le danger auquel je venais d'échapper. Le buffalo était déjà au bord du précipice, et si je n'avais pas sauté sans hésiter, comme je l'avais fait, j'aurais eu... mon pantalon endommagé par ses cornes.

Il est évident que le saut lui faisait peur; cette fissure béante comme la gueule d'un abîme l'avait effrayé. Il avait l'instinct de deviner qu'il ne pouvait le franchir, et il restait sur l'autre bord, la tête baissée, les naseaux ouverts, se battant les flancs avec sa queue, et l'œil étincelant de tout le feu de sa rage impuissante.

Je vis, à une trace de sang qui dégouttait de sa longue crinière, que je l'avais blessé à l'épaule. Je me félicitais déjà d'avoir échappé à ce danger, lorsque, en jetant un coup d'œil rapide à ma droite et à ma gauche, mon illusion se dissipa des deux côtés; à moins de cinquante pas de distance, la gorge remontait vers la plainte, et allait se perdre dans la prairie : on pouvait donc passer par les deux extrémités.

Le buffalo s'en aperçut presque aussitôt que moi; aussi, se remettant tout d'un coup au galop, il suivit le bord du précipice, dans l'intention évidente de le tourner.

Une minute après, nous nous trouvions encore du même côté; ma position prenait une tournure

aussi désolante qu'auparavant ; je me reculai néanmoins de quelques pas pour prendre mon élan, et je franchis de nouveau le fossé, qui se trouva encore une fois entre nous deux.

Pendant toutes ces manœuvres, je n'avais pas lâché ma carabine. Je vis bien que je pouvais prendre le temps de la charger, et je cherchai ma poire à poudre. Quel fut mon désespoir en ne la trouvant pas ! Je portai mes mains sur ma poitrine, afin de chercher le cordon auquel elle était suspendue, il n'y était pas ; mon ceinturon et mon sac à balles avaient aussi disparu ; je n'avais plus rien. Je me rappelai enfin que je m'en étais débarrassé lorsque je me préparais à dépecer mon gibier : j'avais tout laissé auprès du buffalo mort, devant le cotonnier où j'avais attaché mon cheval.

Ce fut pour moi une nouvelle source de contrariété ; sans ma négligence, j'aurais pu mettre à bas l'animal.

Parvenir jusqu'à l'endroit où j'avais laissé mes munitions, c'était chose impossible ; le buffalo m'aurait atteint avant que j'eusse fait la moitié du chemin. Il ne me resta, à vrai dire, pas beaucoup de temps pour me livrer à mes regrets. Le taureau revenait sur ses pas et se trouvait encore du même côté que moi ; aussi je fus forcé à faire une troisième fois le saut périlleux.

Je ne me rappelle pas au juste combien de fois

je franchis ainsi ce précipice d'un bord à l'autre, mais je suis persuadé que je ne sautai pas moins de douze fois; aussi je commençais à me fatiguer de cette exercice. La distance des deux rives était grande; j'avais donc toute la difficulté possible de parvenir, en sautant, au bord opposé, même en employant toutes mes forces, et je me sentais faiblir à chaque bond. Je me voyais menacé de tomber dans un moment donné et de me briser le crâne contre les parois rocailleuses du précipice.

Si je tombais au fond, l'animal qui me poursuivait pénètrerait dans la gorge par l'une des extrémités, et je commençais à redouter un autre genre de mort. La bête vindicative ne paraissait pas avoir l'intention de se retirer; bien au contraire, toutes les fois qu'elle apercevait que sa poursuite était encore une fois sans succès, elle semblait redoubler de fureur.

Une idée se présenta enfin à mon esprit.

J'avais regardé de tous côtés pour voir si je ne découvrirais pas quelque chose qui pût m'offrir un refuge plus assuré. Il y avait bien quelques arbres, mais ils étaient à une trop grande distance; le seul qui fût à ma portée était celui auquel j'avais attaché mon cheval. Il n'était pas très-élevé, et, comme tous les arbres de son espèce (c'était un cotonnier), son tronc était dégarni de branches.

Si je pouvais l'atteindre, il me serait facile d'y

grimper en embrassant le tronc, qui n'avait pas plus de dix pouces de diamètre, et j'y serais au moins plus en sûreté que sur la rive de mon ravin, où j'étais contraint de faire un exercice qui commençait à me fatiguer horriblement. Mais la question était de savoir si j'arriverais là avant le taureau. Je me trouvais environ à trois cents pas de l'arbre; et, prenant toutes mes précautions, je pouvais avoir à peu près cinquante pas d'avance, et cependant, même avec cet avantage, c'était une course bien hasardée. L'événement me confirma la justesse de mes prévisions.

Je touchai cependant le but, et je me hissai comme un écureuil. Le buffalo soufflait sur mes talons, et sa chaude respiration montait en spirales jusqu'à moi tandis que je grimpais à l'arbre. Je fis un violent effort, je parvins à gagner les branches. L'animal se servit alors de son crâne épais comme d'une catapulte : il attaqua le tronc du cotonnier, et l'ébranlement faillit me renverser sur ses cornes.

J'étais donc à l'abri de tout danger immédiat ; mais comment cette aventure finirait-elle?

Je savais par ouï-dire que le buffalo pouvait rester autour de l'arbre des heures, peut-être même des journées entières.

Les heures seules me paraissaient déjà trop longues. Je ne pouvais rester là, car la faim se

faisait sentir, et un besoin plus affreux encore, la soif, commença bientôt à me tourmenter. La chaleur du soleil, la poussière, le violent exercice auquel je me livrais depuis soixante minutes, tout avait contribué à m'altérer. Dans ce moment, j'aurais, je crois, risqué ma vie pour quelques gouttes d'eau. Qu'aviendrait-il plus tard si on ne venait pas à mon secours?

Je n'avais qu'un espoir, c'est que mes compagnons arriveraient pour me délivrer, et encore ce ne pouvait être avant le lendemain matin. A n'en pas douter, ils s'étonneraient de mon absence; peut-être mon cheval retournerait-il au camp, et en le voyant seul, ils se hâteraient de partir à ma recherche; mais cela n'arriverait pas avant la nuit. Dans l'obscurité ils ne saurait trouver mes traces, car à peine cela eût-il été possible pendant le jour.

Cette dernière réflexion acheva de me déconcerter. J'étais dans une position qui me portait à envisager tout en noir, et je me persuadai qu'il leur serait impossible de me retrouver.

C'était le côté le plus probable de la question. La prairie était sillonnée de traces de chevaux qu'y avaient laissées en passant des tribus d'Indiens; je les avais remarquées moi-même en poursuivant les buffalos. Outre cela, il pouvait pleuvoir pendant la nuit, et tout disparaîtrait, mes traces

aussi bien que les autres. Il n'était pas très-probable que le hasard les amenât précisément de mon côté, car ce n'est pas chose aisée que d'explorer un cercle de dix milles de diamètre. Le terrain, comme je l'ai déjà dit, était une plaine ondulée, remplie d'inégalités et de collines entrecoupées par des ravins. L'arbre sur lequel j'étais perché se trouvait dans un de ces bas-fonds ; c'est à peine si on pouvait l'apercevoir à trois cents pas de distance. Mes amis pouvaient, tout en me cherchant, passer à portée de la voix, sans prendre garde ni à l'arbre ni à la vallée.

Je restai longtemps plongé dans ces tristes pensées et dans ces sombres pressentiments. La nuit arrivait, et l'animal, obstiné dans sa fureur, ne montrait aucune envie de lever le siége. Il montait une garde opiniâtre, tournant autour de moi en se battant les flancs, et faisant, à différents intervalles, entendre ce son guttural si bien connu des chasseurs habitués aux prairies, et qui a quelque ressemblance avec le grognement d'un cochon effrayé; puis il se mettait à mugir comme fait le taureau domestique.

Tout en observant ses mouvements, mon attention fut attirée par un objet qui gisait au pied de l'arbre; c'éait le licol qu'y avait laissé mon cheval. L'un des bouts était toujours attaché au tronc, l'autre était étendu sur le gazon, jusqu'à l'endroit

ou le cheval s'en était débarrassé. C'était le taureau lui-même qui m'avait fait y prendre garde; en passant par-dessus, il l'avait remarqué, et s'était arrêté deux ou trois fois pour le fouler aux pieds.

Tout à coup une idée lumineuse vint me tirer de ma torpeur, et m'offrir une nouvelle espérance : ce moyen de sortir de ma position était si facile à exécuter, que j'en tressaillis de joie sur ma branche.

La première chose était de s'emparer de la corde, et ce n'était pas le plus aisé. La corde était fixée à l'arbre, mais le nœud avait glissé en bas du tronc et touchait à terre. Je n'osais pas descendre pour l'attraper, la nécessité m'en suggéra le moyen.

Mon épinglette en fil de laiton, terminée par un anneau, pendait à un des boutons de mon habit; j'en recourbai l'extrémité en forme de crochet ou d'hameçon. Je n'avais pas de ficelle; mais, à l'aide de mon couteau, que j'avais eu soin de garder dans son fourreau, je découpai sur ma veste de peau de daim des lanières que j'attachai solidement l'une à l'autre, de manière à en former une ligne assez longue pour descendre jusqu'à terre; je fixai l'épinglette à un des bouts, et je me mis en devoir de pêcher ma corde.

Après quelques efforts infructueux l'hameçon atteignit le licol, et je l'amenai jusqu'à moi avec

toute la précaution possible, jusqu'à ce que j'eusse le bout entre les mains; quant au nœud, je le laissai où il était. Il tenait fortement à l'arbre; c'était tout ce qu'il me fallait.

Je voulais prendre l'animal au lasso, et dans ce but je me mis à faire un nœud coulant à l'extrémité du licol. Je ne négligeai rien pour le rendre solide ; j'y mis tout le soin et toute l'adresse possible. Je pouvais me fier à la force de la corde; elle était faite de lanières d'un cuir sans apprêt, solidement tressées ensemble ; mais je savais que si la moindre chose venait à manquer, il y allait de ma vie, aussi je ne négligeai rien pour consolider mon ouvrage et être assuré que rien n'y manquât. Tout fut prêt enfin : je n'avais plus qu'à agir.

Je lançais assez bien le lasso, mais les branches de l'arbre m'empêchaient de le faire tourner autour de ma tête. Il fallait donc prendre l'animal dans une position favorable, et, à force de gestes et de cris, je l'amenai à se placer comme je le voulais.

Le moment du succès était arrivé. Le buffalo était précisément au-dessous de moi; je jetai le lasso, que j'eus la satisfaction de voir s'enrouler autour de son cou, et que je serrai aussitôt au moyen d'une forte secousse. Le nœud faisait admirablement son office, et bientôt il fut complétement en-

foui dans la crinière hérissée qui couvrait le cou de l'animal. Il lui serrait la gorge dans le bon endroit, et je compris dès lors que mon succès était assuré.

Dès que le taureau se sentit pris à la gorge, il fit un mouvement furieux et s'éloigna de l'arbre; puis il se mit à en faire le tour.

Contre ma volonté, la corde m'avait glissé des mains dès les premiers tiraillements. Je n'étais pas trop solidement assis, car les branches n'étaient pas fortes, et je ne pouvais agir aussi bien que j'aurais voulu.

Cependant, la confiance m'était revenue. Le taureau était attaché; tout ce qui me restait à faire, c'était de parvenir au dehors du périmètre que le lien lui permettait de parcourir, et de reprendre immédiatement ma course.

Mon fusil était par terre, à côté de la corde, à l'endroit où je l'avais laissé dans ma fuite. Il me le fallait à tout prix.

J'attendis que l'animal, en décrivant son cercle furieux, fût arrivé à son point le plus éloigné; je me laissai glisser alors sans faire de bruit, je ramassai ma carabine et pris mes jambes à mon cou.

Je savais que le licol avait au moins vingt mètrès de long, mais j'en avais fait au moins cent avant de songer à m'arrêter. J'avais presque envie de continuer ma course, car la corde me donnait

encore de l'inquiétude. Le buffalo dont j'avais peur était un taureau des plus grands et des plus forts; la corde pouvait se rompre, ou bien il était possible que le lasso passât par-dessus sa tête.

Cependant, la curiosité, ou plutôt le désir de voir jusqu'à quel point j'étais en sûreté, me fit tourner la tête. Quelle fut ma joie! Le monstre gisait sur les herbes de la plaine, le licol était tendu comme la corde d'un arc, et sa langue pendante me démontrait clairement que l'animal s'étranglait lui-même avec autant de complaisance que si je m'étais chargé moi-même de l'exécution.

A cette vue, l'idée de manger une langue de buffalo pour mon souper, s'empara de moi avec plus de force que jamais; bien plus, c'est la langue de mon buffalo, et non pas celle du premier venu, qu'il me fallait.

Je revins donc sur mes pas, et je retournai chercher ma poire à poudre et mon sac à balles, dont le souvenir, pendant ma fuite précipitée, m'était complétement sorti de la mémoire. Dès que je les eus entre les mains, je chargeai ma carabine, et, me glissant légèrement derrière l'animal, qui se débattait de toutes mes forces, je ne m'arrêtai que lorsque le bout du canon de mon fusil fut à trois pieds de la tête. Je fis feu, quelques mouvements convulsifs agitèrent ses membres, et il retomba : tout était fini.

En un clin d'œil je lui eus coupé la langue, puis je retournai vers l'autre buffalo pour achever l'opération que j'avais commencée sur sa carcasse. J'étais trop fatigué pour m'embarrasser d'une trop lourde charge, de sorte que je me contentai des langues, que je suspendis au canon de ma carabine, et, mon trophée sur l'épaule, je me mis en route pour regagner le camp aussi vite que je le pourrais.

La lune s'était levée; aussi je n'eus pas trop de difficulté pour retrouver la trace de mes pas. A peine avais-je fait la moitié du chemin, que je rencontrai plusieurs de mes compagnons : ils s'étaient mis à la recherche, et, dans le but d'attirer mon attention, ils poussaient des cris et tiraient des coups de fusil.

Plusieurs d'entre eux voulaient manger de la viande fraîche; ils partirent au galop pour enlever aux deux animaux les morceaux les plus délicats ; et quand nous fûmes tous réunis, lorsque, assis devant le foyer dont les charbons ardents crépitaient au contact de la graisse de nos entre-côtes de buffalos, nous eûmes apaisé notre faim, je me fis un plaisir de raconter, en guise de dessert, mon aventure dans ses moindres détails.

XIV

Le buffalo.

Le buffalo est peut-être l'animal le plus remarquable de l'Amérique. Sa taille énorme, sa force prodigieuse, l'habitude qu'il a de se réunir en troupeaux innombrables, les pays particuliers qu'il fréquente, la valeur de sa chair et de sa peau, ressources inestimables pour le voyageur aussi bien que pour les nombreuses tribus indiennes, la manière de le chasser et de le prendre, tout concourt à faire du buffalo un animal précieux et digne d'intérêt.

C'est, d'ailleurs, le plus grand des ruminants originaires d'Amérique; son poids dépasse même celui du renne, dont la taille est cependant au moins égale à la sienne. A l'exception du bœuf musqué, c'est le seul animal indigène de la race bovine; encore ce dernier, se tenant renfermé dans une zone étroite sur les bords de la mer Arctique, n'a-t-il pas été, de la part du monde civilisé, l'objet d'une attention et d'une étude aussi suivie. On peut donc regarder le buffalo comme le représentant du bœuf en Amérique.

Tout le monde connaît l'aspect extérieur de cet animal, représenté si souvent dans les gravures de notre pays.

La tête énorme, le front large et triangulaire, la bosse conique qu'il porte sur les épaules, les yeux petits, mais vifs et perçants; les cornes, courtes et noires, en forme de croissant; la crinière épaisse qui lui couvre le cou et tout le devant du corps; la petitesse comparative du train de derrière; la queue courte et garnie à l'extrémité d'une touffe de poils; tels sont les détails particuliers et les traits caractéristiques de cet animal. Le train de derrière est couvert d'un poil plus court et plus lisse que celui de devant, ce qui ajoute encore à l'apparence exiguë et tout à fait disproportionnée de cette partie de son corps. Cette particularité, jointe à l'épaisse crinière qui

lui couvre la poitrine, le cou, la bosse et les épaules, donne au buffalo, surtout lorsqu'il est représenté dans une gravure ou sur un tableau, quelque chose de l'apparence du lion. La queue, nue et garnie d'une touffe de poils à l'èxtrémité, ajoute encore à cette ressemblance.

Quelques-uns des traits que nous venons d'esquisser n'appartiennent qu'au taureau ; la femelle a la crinière moins épaisse, la tête plus petite et l'aspect moins redoutable; en un mot, elle a beaucoup de rapport avec le bétail noir domestique.

Le buffalo est d'un brun foncé, tirant sur le noir; on en voit quelquefois d'une couleur brûlée, ou brun verdâtre, mais cela dépend de la saison; au printemps, le poil est plus foncé et change de couleur à mesure que la saison avance; en automne, il est presque noir, et alors la fourrure de l'animal est lisse et brillante; mais, à l'approche de l'hiver, le poil s'allonge et blanchit. Au commencement de l'été, il est d'un brun jaunâtre; et à cette époque, à force de se frotter et de se vautrer par terre, l'animal en perd une partie. On le voit les flancs couverts de larges flocons de la crinière pendants et prêts à tomber.

Pour la taille, le buffalo américain rivalise avec le buffalo d'Europe (*bos aurochs*), maintenant fort rare. Ces animaux sont essentiellement différents pour la forme du corps, mais les plus grands indi-

vidus de chaque espèce seraient à peu près égaux en poids, car tous deux atteignent la grandeur du bœuf ordinaire, à l'exception toutefois du bétail qui concourt pour les prix d'agriculture aux concours annuels.

Un buffalo mâle, dans toute sa force, a six pieds de haut du garrot à l'épaule, huit pieds du noyau à la naissance de la queue, et il pèse à peu près quinze cents livres.

On rencontre, mais rarement, des animaux de la même espèce qui dépassent de beaucoup ces proportions. Les femelles sont plus petites que les taureaux, et atteignent rarement la taille du bétail ordinaire.

La chair du buffalo est succulente et délicieuse; elle est d'une qualité aussi bonne, sinon supérieure, à celle du bœuf le mieux nourri. On peut la comparer à la viande de bœuf rechauffée d'un fumet de gibier. Beaucoup de personnes, principalement parmi les voyageurs et les chasseurs, la préfèrent à toute espèce de viande.

La chair de la femelle est naturellement plus tendre et plus agréable au goût que celle du mâle. Dans les chasses où l'on ne cherche l'animal que comme objet d'approvisionnement, les femelles deviennent les premières le point de mire de toutes les flèches et de toutes les balles.

Les morceaux les plus estimés sont la langue,

la bosse, c'est-à-dire la côte appartenant à la première vertèbre, et la moelle des os de la cuisse. Les Indiens et les chasseurs mangent aussi avec plaisirs une partie des instestins qu'ils appellent *boudins*.

Les langues, bien séchées, sont réellement supérieures à celles des bœufs de nos campagnes, et véritablement on peut en dire autant de tous les autres morceaux; cependant on fait une grande différence de la qualité de la viande de buffalo selon l'âge et le sexe de la bête. La dénomination de *vache grasse* s'applique à la viande la plus savoureuse, tandis que celle de *pauvre bœuf* ou *vieux bœuf* désigne un mets peu succulent, et sur lequel les chasseurs n'alguisent leurs dents que dans les moments de disette.

Les buffalos se trouvent sur une immense partie du territoire américain, bien que de nos jours ce ne soit plus comme par le passé. Les chasseurs, aussi bien que la marche de la civilisation, ont peu à peu empiété sur les contrées où ils régnaient en maîtres, et maintenant leur domaine est borné à une immense langue de terrain, de forme longitudinale, terminée à l'ouest par les montagnes Rocheuses, et à l'est par le Mississipi, et même ce n'est que vers la source de ce fleuve qu'on rencontre les buffalos, qui d'ordinaire ne s'avancent pas tant à l'est. Au-dessous du confluent du Missouri,



et même à deux cents milles plus haut, on ne rencontre aucun de ces animaux sur les rives du Missisipi ; ce n'est réellement qu'après avoir franchi les forêts qui croissent sur ses bords, et s'être enfoncé assez loin dans les prairies, qu'on commence à découvrir les traces de l'énorme quadrupède.

Au Texas, le buffalo parcourt tout le pays, jusqu'aux sources des fleuves Brazos et Colorada ; mais il devient rare au Mexique. En suivant les montagnes Rocheuses, depuis la grande courbe décrite par le Rio-Grande, et en remontant vers le nord, on ne trouve plus de buffalos à l'ouest, avant d'avoir atteint les latitudes plus élevées où le Saskatchewan prend sa source. Dans ces régions, on en rencontre des troupeaux innombrables, qui, après avoir traversé les montagnes, parcourent les plaines situées à la base de l'autre versant. Cette émigration ne date que de quelques années ; elle a été occasionnée par la poursuite incessante des chasseurs, sur les collines que s'élèvent du côté oriental. La même chose a été remarquée, à différentes époques, sur d'autres point des montagnes Rocheuses.

Les buffalos étaient d'abord venus se fixer momentanément sur les bords de l'océan Pacifique ; mais à cette heure ils ont tous disparu, et on n'en trouve plus de traces. Il est maintenant prouvé,

d'après les traditions des tribus indiennes du versant occidental, que cet animal était pour elles un nouveau venu, et qu'il n'était pas originaire de cette partie du continent américain.

Si nous remontons avec les buffalos dans la direction du nord, nous voyons qu'il ne s'avance jamais plus loin que les prairies. Celles-ci se terminent dans un angle formé par la rivière Peace et le grand lac du Slave; le buffalo ne va donc jamais plus loin. Il y a cependant sur cette ligne un point où on en rencontre quelquefois; c'est au delà de l'un des affluents du lac, à un endroit appelé *slave point* (point de l'esclave). Ce pays, bien qu'attenant aux rochers primitifs des terrains stériles, a la même conformation géologique que les prairies de l'ouest. C'est là un fait très-intéressant pour les géologues.

Du lac slave, si l'on tire une ligne presque directe des sources du Mississipi à travers le lac Winnipeg, on a à peu près la limite du pays des buffalos au nord-est; il s'en rencontre encore des troupeaux considérables sur les rives occidentales du Winnipeg, dans les plaines du Saskatchewan et sur la Rivière-Rouge du nord; la chasse de cet animal est une des principales occupations des habitants de cette colonie à moitié indienne, désignée sous le nom d'établissement de la Rivière-Rouge.

Le fait le plus curieux peut-être, fait particulier à ces animaux seulement, c'est leur quantité prodigieuse. Dans nulle autre contrée du monde on ne trouve, comme en Amérique, des pâturages sans bornes pour nourrir des troupeaux aussi considérables que ceux-là. Des milliers de buffalos se réunissent pour paître ensemble, et le voyageur qui traverse le pays trouve pendant des milles entiers la plaine couverte de leurs bataillons épais et compactes. Quelquefois on les voit s'allonger en une colonne interminable et passer d'un endroit à un autre; pendant leur marche, ils tracent des routes qui ressemblent aux grands chemins de nos pays. Quelquefois ces routes, défoncées par les pluies, se transforment en immenses ravins qui traversent la plaine, et guident le voyageur altéré dans la direction d'un cours d'eau.

Un autre fait encore assez étrange, et dont on n'a jamais pu se rendre compte, c'est leur habitude de se vautrer par terre. Peut-être, à cause de leurs mœurs particulières, sont-ils portés comme le cochon, afin de se rafraîchir le sang, à mettre leurs membres en contact avec le sol, comparativement plus froid, ou bien est-ce pour se gratter, comme le font les bestiaux, et se délivrer des insectes parasites qui les rongent; car il faut se souvenir que dans leurs pâturages, ils ne trouvent ni arbres ni poteaux contre lesquels ils puissent se

frotter, et alors ils sont forcés de se rouler à terre. Ils se renversent donc sur le flanc, et, se servant de l'épaule ou de la hanche comme d'un pivot et de leurs pieds comme points d'appui, ils tournent rapidement sur eux-mêmes pendant des heures entières. Ce mouvement rotatoire défonce et creuse le sol en forme de bassins arrondis qui sont souvent d'une profondeur considérable : on les nomme, dans le pays, trous de buffalos. Dans les endroits qu'ils fréquentent, on rencontre souvent devant soi ces excavations circulaires, tantôt recouvertes de gazon, tantôt fraîchement creusées, et fort souvent remplies d'eau. C'est là que le voyageur vient étancher sa soif, c'est là que l'animal lui-même vient s'abreuver à loisir. C'est probablement à ces habitudes bizarres des buffalos de prairies qu'il faut attribuer l'idée singulière conçue par quelques-uns des premiers voyageurs qui ont visité ces contrées. Suivant leur dire, il y avait sur le continent américain une espèce d'animal qui creusait des puits.

Les buffalos émigrent quelquefois en troupes considérables. Ces pérégrinations ne sont pas périodiques et ne paraissent pas causées par l'influence du climat. On ne pense pas non plus que ces animaux suivent toujours une direction regulière dans leurs excursions lointaines. Les uns se dirigent vers le sud, les autres vers le nord, l'est ou l'ouest,

sans qu'ils aient pour cela un motif apparent. Ils s'avancent ainsi, sans aucun doute, pour trouver de l'eau ou pour chercher de meilleurs pâturages, comme le font les pigeons de passages et quelques autres animaux voyageurs.

Pendant la durée de l'émigration, les troupes de buffalos prennent une allure impétueuse que rien ne peut interrompre. Ravines, plaines stériles et desséchées, rivières infranchissables, ils traversent tout sans hésiter. Souvent ils rencontrent des cours d'eau aux bords escarpés ou marécageux, et il en périt des milliers qui se voient emportés par le courant ou engloutis dans la fange du marais d'où ils ne peuvent sortir, et ils meurent ainsi de la mort la plus horrible. C'est alors que les aigles, les vautours et les loups trouvent, sans se déranger, le moyen de faire un festin sans pareil. Quelquefois aussi les chasseurs prennent leur part à la fête, car toutes les fois que les Indiens viennent à découvrir une troupe de buffalos dans un embarras semblable, ils en font un carnage incroyable.

La chasse aux buffalos est, parmi les tribus indiennes, une occupation plutôt qu'un amusement. Ceux qui la font par plaisir sont en bien petit nombre; car, pour jouir de ce sport unique, il faut, comme l'avait fait notre caravane, entreprendre un voyage de plusieurs centaines de milles,

au risque d'être scalpé par les Peaux-Rouges, et c'est là un danger que l'on court très-souvent. Aussi le buffalo n'a-t-il pas à redouter les atteintes des chasseurs amateurs.

Le véritable chasseur de profession, les trappeurs de race blanche et les Indiens poursuivent sans relâche les troupeaux de buffalos, et en éclaircissent les rangs à coups de lances, de flèches et de carabines.

Cette chasse ne se fait pas sans péril; on y risque souvent de perdre la vie, et on raconte bien des accidents funestes arrivés aux chasseurs qui se livrent à la poursuite de ces animaux. On ne saurait approcher des taureaux, même blessés, quelque bien monté qu'on puisse être, sans courir les plus grands dangers, et le chasseur à pied a fort peu de chances de se sauver.

L'allure du buffalo est en apparence lourde et disgracieuse. Il roule de côté et d'autre comme un navire balloté par les vagues au milieu de l'Océan; et cependant cette allure, si elle n'égale pas tout à fait en vitesse le galop d'un cheval, est beaucoup trop rapide pour permettre à un homme à pied d'atteindre l'animal qu'il poursuit. Le coureur le plus agile, s'il ne rencontre pas un arbre ou quelque autre lieu de refuge, est à peu près sûr d'être atteint par le buffalo, qui le transperce à coups de cornes, ou bien l'écrase sous ses pieds. Les acci-

dents de cette espèce sont loin d'être rares, et si les amateurs de chasse pouvaient suivre plus aisément la piste des buffalos, on en verrait des exemples nombreux.

La quantité des troupeaux de buffalos, bien que encore considérable, diminue chaque année. Leurs peaux laineuses, bien préparées, ont une immense valeur dans le commerce. Les Canadiens en font une grande consommation ; c'est le manteau obligé du voyageur qui s'aventure dans ce climat glacial. On s'en sert pour garnir les carrioles, les voitures et les traîneaux. Dans les provinces septentrionales des États-Unis, on emploie aussi des milliers de ces peaux pour le même usage. On a donné à ces dépouilles le nom de *robes de buffalos*, et les fourreurs les garnissent et les ornent souvent avec un luxe qui leur donne une valeur fort élevée. On en exporte aussi beaucoup en Europe, particulièrement pour les pays froids, la Russie et la Norwége.

Cette grande demande de peaux doit naturellement être une cause de destruction pour le buffalo; mais ce n'est pas tout encore. Des tribus entières d'Indiens, composées de plusieurs milliers d'individus, se nourissent exclusivement de la chair de ces animaux, comme le Lapon vit du renne et l'Indien Guarani des fruits et des choux du palmier *moriché*. Les couvertures de ces Indiens sont tout

simplement des robes de buffalos; une partie de leurs vêtements est faite avec le cuir, aussi bien que les tentes sous lesquelles ils s'abritent, et la viande de cet animal est leur seule nourriture pendant une partie de l'année. Les grandes tribus de Peaux-Rouges qui habitent les prairies, les Sioux, les Pawnées, les Pieds-Noirs, les Crows, les Schiennes, les Arapahoés et les Comanches, ainsi que quelques autres peuplades moins considérables, ne se nourrissent absolument que de viande de buffalo. Toutes ces tribus réunies forment un total d'environ cent vingt-cinq à cent cinquante mille âmes. Il n'est donc pas étonnant que le nombre de ces animaux décroisse de jour en jour.

Quelques personnes prétendent que, dans quelques années, la race en sera éteinte. On a dit la même chose des Indiens. Les soi-disant prophètes se complaisent à énoncer les présages les plus sinistres; leur but est probablement d'obtenir par là une réputation de philanthropie, et puis, en outre, ce rôle a pour eux un côté poétique qui a son charme.

Selon moi, la race indienne ne peut pas disparaître de la surface du monde : c'est un sang qui ne tarira pas; les Peaux-Rouges subsisteront autant que les blancs ou les noirs. La civilisation détruit tout principe de destruction : c'est elle qui conser-

vera la race des Indiens américains, et qui contribue à la faire multiplier. La civilisation doit avoir aussi une heureuse influence pour l'espèce des buffalos : car, dans un temps donné, le chasseur disparaîtra pour faire place à l'agriculteur. Les prairies sont immenses ; ces vastes étendues, ces territoires dont le sol est improductif, doivent rester dans le même état sauvage au moins pendant des siècles, et les buffalos pourront trouver là un abri contre tous les ennemis de leur espèce.

XV

Le grand troupeau de buffalos.

L'emplacement que nous avions choisi pour passer la nuit était situé sur les bords d'un petit cours d'eau dont les rives étaient peu élevées. En un mot, la surface de l'eau était presque de niveau avec le sol de la prairie. Les seuls arbres que l'on aperçût dans les environs étaient quelques cotonniers épars, et des saules à longues feuilles, d'une espèce particulière à ces contrées.

Nous avions allumé notre feu de bivac avec du bois de cotonnier, à environ vingt ou trente pas du bord de l'eau, non pas sur une hauteur, mais bien au contraire au fond d'une excavation creusée dans le sol en forme d'entonnoir. C'était un caprice de la nature des plus curieux, et dont aucun de nous ne pouvait se rendre compte. On aurait pu croire ce trou creusé par la main de l'homme, car il était circulaire, et ses côtés descendaient graduellement vers le centre, comme le cratère d'un volcan. Sans sa vaste capacité, nous l'eussions pris pour un trou de buffalos; mais il était bien plus grand, plus profond et plus pointu que les bauges des taureaux dans la vase de la prairie.

Nous avions remarqué dans les environs plusieurs bassins de la même espèce, et si nous nous étions trouvés dans les circonstances propices, nous nous serions amusés à tâcher de nous rendre compte de l'existence de ces dépressions; mais, dans ce moment, nous ne songions guère à nous inquiéter de la géologie du sol sur lequel nous passions : nous étions trop pressés de nous en éloigner. Lorsque nous eûmes réfléchi que ce trou singulier était un endroit sûr pour y faire du feu, — car nous pensions toujours à ces maudits Pawnées, — nous nous y établîmes pour y passer la nuit. Ce fut donc au fond de ce bassin, à demi couchés contre les parois en pente douce et les

pieds appuyés au fond, que nous nous arrangeâmes pour dormir.

Nous devions avoir une sentinelle debout toute la nuit ; c'est-à-dire que chacun devait prendre son tour et éveiller celui qui devait le relever.

Le docteur devait monter la garde pendant la première heure, et tous, en nous endormant, nous apercevions du fond de l'excavation sa taille ronde et raccourcie se dessiner sur le ciel. Aucun de nous n'avait grande confiance dans la vigilance du docteur; mais son heure de garde se trouvait au moment de la nuit où il y avait le moins à craindre de la part des Indiens. Ces sauvages ne font jamais leurs attaques qu'après minuit, car ils savent bien que c'est alors le moment où le sommeil est le plus profond. L'enlèvement des chevaux pendant la soirée précédente avait été une exception à la règle, et n'avait été effectué probablement que parce qu'en s'approchant ils avaient compris qu'il n'y avait pas de garde; c'était là un cas tout particulier. Ils savaient que nous étions désormais sur nos gardes, et s'ils méditaient encore quelque nouvelle entreprise contre nous, ils ne devaient pas la mettre à exécution avant le milieu de la nuit. Nous n'éprouvions donc pas de crainte, et, fatigués comme nous l'étions d'avoir chassé à pied toute la journée, nous dormions profondément. Le sol sur lequel nous reposions était sec et commode; le

feu nous envoyait une douce chaleur, et nous ne demandions pas mieux que de passer une bonne nuit.

Il paraît que le docteur s'endormit à son poste; car s'il en eût été autrement, nous eussions été préparés à repousser une invasion qu'il nous fallut subir cette nuit-là même.

Je fus tiré de mon sommeil par des cris étourdissants que poussaient nos guides, et je me levai en toute hâte, dans la ferme croyance que nous étions attaqués par les Indiens : mon premier soin fut de m'emparer de mon fusil. Tous mes compagnons s'éveillèrent en même temps sous l'influence de la même idée, et comme moi, ils saisirent leurs armes.

En levant les yeux, nous vîmes le docteur étendu sur le bord du trou et ronflant de toute la force de ses poumons. Nous ne savions vraiment pas ce que cela voulait dire.

Cependant, Ike et Redwood, qui ne dormaient jamais que d'un œil, s'étaient éveillés les premiers, et s'élançaient déjà au sommet de l'entonnoir. Le bruit de la double détonation de leurs carabines nous confirma dans l'idée que nous étions attaqués par les Indiens; autrement, sur quel ennemi auraient-ils pu ainsi tirer leur poudre et user leurs balles?

— Par ici tout le monde, cria Redwood en nous

faisant signe de monter à l'endroit où lui et son compagnon avaient déjà pris position, faisant tournoyer leurs fusils autour de leurs têtes, et se livrant à des gestes étranges, par ici! Apportez vos fusils, vos pistolets, tout. Dépêchez-vous!

Nous nous mîmes à gravir le talus aussi vite que possible, et nous parvenions à côté de nos guides au moment même où le docteur s'éveillait en sursaut, et, frappé de terreur, roulait jusqu'au fond de l'entonnoir.

Tout en montant, nous entendions un mélange de sons confus, pareils à ceux que produit un corps nombreux de cavalerie et le bruit de mugissements furieux poussés à la fois par des centaines de buffalos.

En effet, il n'y avait pas à s'y méprendre, car c'était en réalité un troupeau de taureaux que nous entendions. Il faisait un clair de lune magnifique, et nous n'eûmes pas plutôt dépassé de la tête les bords de notre excavation, que nous vîmes d'un seul coup d'œil quelle était la cause de l'alarme. Tout autour de nous la plaine était couverte de buffalos : le sol en était noir. Il devait y avoir des milliers et des milliers d'animaux dans les deux épaisses colonnes qui passaient de chaque côté de nous. Ils allaient d'un trot rapide, quelques-uns même au galop, et en quelques endroits leurs rangs étaient tellement serrés qu'ils montaient les uns sur

les autres; quelques-uns même tombaient renversés, et étaient foulés aux pieds par leurs compagnons.

— Par ici, par ici tout le monde, répéta Ike; ici, près de moi, ou ils vont venir dans le trou, et ils nous écraseront comme des vers!

Nous vîmes d'un coup d'œil ce que voulait dire notre guide. Dans la fureur de leur course, ces animaux se précipitaient en avant, et rien ne semblait pouvoir les arrêter. On les voyait se jeter dans le petit cours d'eau et le traverser sans y prendre garde; si, par malheur, ils venaient à se diriger sur nous, tout le troupeau suivrait les premiers, et nous nous trouverions mêlés dans la confusion. Il n'y avait pas sur la prairie un seul endroit où nous pussions être en sûreté. Cette masse impétueuse était poussée par derrière, et ne pouvait ni s'arrêter, ni changer de direction. Déjà deux énormes taureaux avaient été abattus par les balles de nos guides, et leurs corps gigantesques empêchaient jusqu'à un certain point les autres de se rapprocher de nous, ce qu'ils auraient cependant pu faire encore sans les avis et les gestes menaçants des guides. En un instant nous fûmes tous au poste indiqué, et nous nous préparâmes à faire feu. Les prudents attendaient un moment favorable, tandis que les autres s'empressèrent de tirer, et un feu roulant de carabines, de fusils à deux coups et de

revolvers produisit bientôt un monceau de cadavres qui fermèrent la route aux autres, comme une barrière que l'on aurait construite tout exprès.

Nous eûmes alors le temps de respirer, et chacun rechargea ses armes avec toute la prestesse possible. Il n'y avait pas un instant à perdre, car le flot vivant roulait toujours, et les points de mire n'étaient pas rares ; il n'y avait même pas à choisir.

Nous restâmes ainsi un grand quart d'heure à charger et à tirer sans relâche. Le troupeau commença alors à s'éclaircir, et nous vîmes enfin le dernier buffalo passer nonchalamment au milieu d'une grêle de balles.

Nous regardâmes autour de nous pour contempler les résultats de l'action. De tous côtés le sol était jonché de cadavres de couleur sombre, dont le poil paraissait être hérissé ; près de nous il y en avait un véritable monceau. On en voyait dans toutes les attitudes : les uns étendus sur le flanc, les autres sur les genoux ; quelques-uns se tenaient encore sur leurs jambes, mais évidemment ils étaient grièvement blessés.

Nous allions nous précipiter hors de ce cercle enchanté pour achever notre œuvre, mais la voix de nos guides nous rappela à notre poste.

— Si vous tenez à la vie, ne bougez pas d'ici,

s'écria Redwood, ne faites pas un pas que nous ne les ayons tous abattus. Il y a encore des taureaux qui ont assez de force pour vous faire plus de mal que vous ne pensez.

Et en parlant ainsi, le trappeur mit en joue sa longue carabine, choisit un buffalo encore debout, et l'abattit.

Nous les achevâmes l'un après l'autre de la même manière; puis ce fut le tour de ceux qui étaient à genoux, et tous ceux qui donnaient encore signe de vie tombèrent sous nos coups.

Lorsque le massacre fut fini, nous sortîmes de notre trou, et nous fîmes le dénombrement de nos victimes : il n'y en avait pas moins de vingt-cinq autour de nous, et encore nous ne comptions pas plusieurs blessés que nous voyions errer dans la plaine.

Naturellement il nous fut impossible de nous endormir avant d'avoir mangé chacun une ou deux livres de viande fraîche taillée dans les côtes d'un buffalo. Ce repas, médianoche du désert, assaisonné par les émotions diverses de cette chasse singulière et par les quolibets nombreux adressés à notre sentinelle endormie, nous fit veiller jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Il faisait déjà presque jour lorsque nous songeâmes à reprendre notre sommeil interrompu.

XVI

Retour à Saint-Louis.

Nous nous réveillâmes plus rassurés sur l'avenir. Nous avions des provisions en abondance, et plus même qu'il ne nous en fallait, car il y avait là des milliers de livres de viande que les loups allaient se disputer entre eux. Il fallait seulement songer à préparer tout cela de manière à pouvoir le transporter facilement et à faire sécher ces tranches de buffalo pour les conserver le plus longtemps possible. C'était l'affaire de trois grandes journées.

Nos guides savaient préparer la viande sans le secours du sel, et, aussitôt après déjeuner, nous nous mîmes à l'œuvre, sans nous occuper des taureaux, que nous abandonnâmes aux coyotes, qui déjà rôdaient en troupes autour de nous; nous ne dépeçâmes que les vaches.

On alluma d'abord un grand feu; puis on construisit un treillis de branches d'arbres, sur lequel on posa la chair coupée par tranches effilées.

Le tout fut placé à quelque distance du feu, de manière que la chaleur desséchât le jus de la viande; et, en moins de quarante-huit heures, elle devint si roide et si dure qu'on aurait pu la garder des mois entiers sans crainte de la voir se corrompre. Pendant ce temps-là, d'autres étaient employés à préparés les peaux des buffalos, à les assouplir et à diminuer leur poids. C'est ainsi qu'on procède pour faire ces robes qui devaient nous servir de couvertures.

A la fin du troisième jour tout était terminé et nous étions disposés à partir. Chacun devait porter sa ration de viande sèche, ses armes, ses fourrures et son équipage. Chargés de cette manière, nous n'espérions pas faire beaucoup de chemin du matin au soir; mais nous avions environ trente jours de provisions devant nous et nous ne doutions pas qu'avant l'expiration de ce terme, nous ne fussions parvenus à Indépendance. Nous étions pleins d'ar-

deur au moment du départ, et cependant nous n'étions pas encore très-éloignés que la pesanteur de nos fardeaux vint tant soit peu refroidir notre courage. Il y avait à peine cinquante heures que nous étions en marche lorsqu'il nous arriva un accident qui nous replongea dans le désespoir et mit encore une fois nos jours en danger. Dans un voyage à travers les prairies on a tout à craindre de la terre et de l'eau, et mille périls imprévus viennent en un instant déranger vos prévisions les mieux calculées.

Le danger qui vint nous surprendre était de la nature la plus déplorable. Nous étions sur le bord d'un ruisseau qui n'avait pas plus de cinquante mètres de largeur, mais dont les eaux étaient fort profondes. Nous descendîmes pendant plusieurs milles le long de ses rives sans pouvoir trouver un passage guéable, et nous nous déterminâmes à le traverser à la nage plutôt que de perdre notre temps à en chercher un. Ce n'était pas chose difficile, car nous étions tous bons nageurs; en quelques minutes la plus grande partie de la bande parvint de l'autre côté. Cependant il nous restait à faire passer sur le bord opposé nos provisions et le reste de nos équipages; dans ce but, nous construisîmes un petit radeau sur lequel nous embarquâmes nos rouleaux de viande, nos manteaux, nos armes et nos munitions. Nous y attachâmes une corde dont

l'un de nous prit un bout en se mettant à la nage, tandis que d'autres l'aidaient en poussant le radeau.

Quoique le ruisseau ne fût pas très-large, le courant était fort rapide. Au moment où le radeau se trouvait à moitié chemin, la corde se cassa, et notre *raft* s'en alla au fil de l'eau.

Nous courûmes le long des rives dans l'espoir de saisir le radeau lorsqu'il arriverait à notre portée. Tout d'abord nous ne ressentions aucune crainte à cet égard, lorsque, tout à coup, nous aperçûmes en aval des rapides dont nous n'avions aucun moyen d'éloigner notre frêle esquif. Nous avions tout mis sur le radeau : les provisions, les fourrures, les fusils, sans même avoir la précaution de les y assujettir; car, dans notre folle sécurité, nous étions loin de prévoir un semblable accident.

Il était trop tard pour nous jeter à l'eau et pour essayer d'arrêter le radeau. Personne n'y songeait : chacun voyait que c'était chose impossible, et nos cœurs battaient avec violence tandis que nous suivions des yeux tout ce que nous avions de plus précieux emporté par les eaux et ballotté sur les flots écumants. Nous entendîmes un choc; le radeau tourna sur lui-même et resta un instant immobile au milieu du ruisseau, arrêté par la pointe aiguë d'un rocher; puis, emporté par la force du courant, il glissa jusque dans les eaux qui coulaient tranquillement au bas de la cataracte.

Nous nous élançâmes sur la rive, et après quelques efforts nous parvînmes à nous assurer du radeau et à l'amener à terre. Hélas! la plus grande partie des provisions, toutes nos armes, toutes nos munitions avaient disparu dans le gouffre!

Elles avaient été lancées au beau milieu de la cataracte, et se trouvaient perdues sans ressource. Il ne restait que trois paquets de viande et quelques peaux de buffalos.

Nous étions plus à plaindre que jamais. Les provisions sauvées du naufrage ne pouvaient guère nous suffire plus d'une semaine, et, une fois cela fini, comment nous procurerions-nous d'autres vivres, puisque nous n'avions plus les moyens de tuer du gibier? Des pistolets, des couteaux, voilà tout ce qui nous restait, et quelle chance avions-nous de tuer un cerf ou n'importe quel autre animal à l'aide de pareilles armes?

L'avenir qui se déroulait devant nous était loin d'être riant. Quelques-uns de nos camarades d'infortune étaient d'avis de retourner à l'endroit où nous avions laissé les carcasses de buffalos; mais les loups devaient en avoir dévoré toute la chair. D'ailleurs, c'était folie de revenir sur ses pas. Tout ce que nous avions à faire c'était de nous avancer dans la direction des endroits habités, et de voyager avec toute la vitesse possible.

Nous nous remîmes donc en route, réduits à la

demi-ration, afin de faire durer les vivres. Il était heureux que nous eussions pu sauver les quelques peaux de buffalos, car nous étions en plein hiver et le froid se faisait vivement sentir. Nous fûmes même obligés de passer quelques nuits sans feu, faute de bois. Mais nous espérions arriver bientôt aux pays de forêts, où nous serions à l'abri de ce besoin, et où, en outre, nous pourrions rencontrer quelque espèce d'animal facile à capturer sans fusil.

Trois jours après avoir quitté la malencontreuse rivière, la température changea, et la neige continua à tomber toute la nuit. Le lendemain, nous vîmes la terre couverte au loin d'un linceul blanc, et nos pieds enfonçaient à chaque pas dans cette couche glacée; ce qui ajouta encore aux difficultés de la marche. Cependant, comme la neige avait tout au plus un pied d'épaisseur, nous réussîmes à nous tirer d'affaire.

Chemin faisant, nous vîmes bien des traces de cerf, mais nous n'avions aucune chance d'atteindre ces animaux; aussi n'y prîmes-nous pas garde. Nos guides nous dirent que si la neige pouvait fondre un peu et qu'il gelât ensuite pendant la nuit, nous pourrions tuer des cerfs sans carabines. Par bonheur, ce changement atmosphérique se fit dans la journée : pendant la nuit, la croûte glacée devint très-forte, et le lendemain matin nous trouvâmes que la neige était assez solide pour nous porter tous.

Cela nous rendit quelque espoir, et nous songeâmes le lendemain à faire une chasse au cerf. Nous nous dispersâmes de côté et d'autre par groupes de deux ou trois individus, et nous nous mîmes à chercher des fûmées.

Le soir, lorsque nous nous retrouvâmes au camp, chacun de nous revint harassé de fatigue et les mains vides.

Les deux guides, Ike et Redwood, étaient allés seuls de leur côté, et rentrèrent les derniers. Ils arrivèrent enfin, et, à notre grande joie, ils rapportaient sur leurs épaules chacun la moitié d'un cerf. Ils avaient découvert les traces de l'animal sur la neige, et l'avaient suivi pendant plusieurs milles, jusqu'à ce qu'il eût les pieds tellement déchirés par la croûte de glace, qu'il les laissât approcher à portée de pistolet. Heureusement, c'était un mâle de belle taille, et sa chair pouvait nous nourrir deux ou trois jours.

Après un déjeuner composé de venaison fraîche, nous partîmes, l'esprit moins attristé, avec l'intention de faire une bonne journée de marche, afin d'arriver jusqu'aux grands bois, où nous serions à même de rencontrer des cerfs et d'en prendre quelques-uns avant le dégel. Mais, avant la fin du jour, nous nous trouvâmes tellement chargés de vivres, que nous ne songeâmes plus aux cerfs ni à aucune autre espèce de gibier. Nos provisions se

trouvèrent renouvelées, de la manière la plus inattendue, d'un supplément de viande de buffalo.

Nous marchions péniblement sur la neige glacée, lorsque, étant arrivés sur le sommet d'un coteau, nous aperçûmes en face de nous cinq animaux d'une grosseur énorme. Nous ne nous attendions nullement à rencontrer des buffalos dans une zone si avancée du côté de l'est, et nous nous demandions si nos yeux ne nous trompaient réellement pas. Leurs corps, se détachant en relief sur le pendant blanchi de la colline, paraissaient gigantesques, et les glaçons qui pendaient à de longues touffes de poils offraient un aspect singulier, qui ne laissa pas que de nous embarrasser quelque temps. Nous les prenions pour des pins ou des tuyas verts.

Nous nous aperçûmes cependant bientôt qu'ils étaient en mouvement, et que ce ne pouvait être que des buffalos, car aucun autre animal ne pouvait paraître aussi gros. Ils étaient à une distance considérable, et c'est ce qui nous avait empêché de les reconnaître au premier abord.

Cette découverte était pour nous de la dernière mportance; aussi nous arrêtâmes-nous tous pour tenir conseil. Qu'avions-nous à faire? Quel moyen prendre pour nous emparer de l'un d'eux, et même, si cela se pouvait, de tous les cinq à la fois? Si la neige avait été assez épaisse, la chose eût été fa-

cile; mais, bien que même alors la glace dût nécessairement les retarder dans leur course, ils pouvaient encore faire bien plus de chemin que nous. Notre seule chance était de tâcher d'approcher tout doucement, et de ramper ensuite près d'eux jusqu'à portée de pistolet; et, dans une plaine unie et blanche de neige, cela nous paraissait impossible. Le pied du chasseur, en écrasant la neige gelée, devait leur donner l'éveil longtemps avant que nous fussions arrivés. En un mot, après avoir pesé et discuté toutes les chances de succès, nous en vînmes à désespérer de réussir jamais. Que n'eussions-nous pas donné dans ce moment pour avoir un cheval et une carabine ! *My horse, a kingdom for a horse!*

Nous causions toujours sans prendre de détermination, et pendant ce temps-là les cinq bêtes énormes disparurent derrière le coteau qui s'étendait en travers de notre route. Comme cette élévation nous empêchait d'être vus, nous courûmes en avant pour voir si sur l'autre versant du coteau nous aurions une chance plus favorable. Nous espérions y trouver des arbres qui nous permettraient d'approcher du gibier, et nous nous dirigeâmes vers un petit bouquet de bois qui couvrait le sommet du monticule. Nous y parvînmes enfin ; mais quel fut notre désappointement lorsque nous vîmes les cinq animaux s'enfuir au galop dans la direction opposée !

Le courage nous abandonna ; nous nous regardions les uns les autres avec des yeux pleins de désespoir, lorsque tout à coup Redwood et le tueur de loups, poussant des cris de triomphe, s'élancèrent à la poursuite des buffalos en nous invitant à les suivre.

Nous ne pouvions nous rendre compte de cette conduite singulière, lorsqu'une scène étrange vint frapper nos regards. Les buffalos se débattaient avec efforts sur la plaine qui s'étendait devant nous. De temps en temps, ils se précipitaient en avant, puis s'arrêtaient tout court, les jambes écartées, le jarret tendu, tandis que quelques-uns tombaient lourdement sur le flanc, agitant leurs membres comme s'ils avaient été blessés par une balle invisible.

Tous ces mouvements eussent été pour nous autant de mystères, si les guides en partant ne nous en eussent d'un seul mot donné l'explication en s'écriant : « Les buffalos sont sur la glace ! »

Le fait était vrai. Cette plaine couverte de neige n'était autre qu'un lac glacé, et, dans leur précipitation à s'enfuir, les animaux s'y étaient engagés et ne pouvaient se tenir sur leurs jambes.

Nous ne mîmes que peu d'instants pour arriver jusqu'à eux ; et quelques minutes après — minutes pendant lesquelles on se livra de part et d'autre un combat à outrance, où les pistolets se firent en-

tendre, où les couteaux brillèrent au soleil — cinq cadavres énormes gisaient sans mouvement sur la neige teinte de sang.

Cette heureuse capture, que nous ne pouvions attribuer qu'à notre bonne fortune, fut peut-être ce qui nous sauva la vie à tous. La viande que nous retirâmes des cinq taureaux, — car c'étaient des taureaux, — nous fournit une provision abondante, qui nous permit d'arriver en sûreté jusqu'aux endroits habités par nos compatriotes. Il est vrai que nous eûmes encore à endurer bien des fatigues, qu'il nous fallut marcher pendant de très-longues heures avant de dormir sous un toit; mais, malgré l'aspect de misère profonde qu'annonçaient notre costume délabré et nos haillons indescriptibles, nous arrivâmes tous en parfaite santé au terme de notre voyage.

A Indépendance, on nous fournit les moyens de nous équiper de manière à nous présenter convenablement à Saint-Louis, où nous parvînmes quelques jours après. Là, assis autour de la table abondamment servie de l'*Hôtel des Planteurs*, nous eûmes bientôt oublié toutes nos disgrâces, pour nous rappeler seulement le plaisir que nous avait fait souvent éprouver la vie aventureuse de *chasseurs de buffalos*.

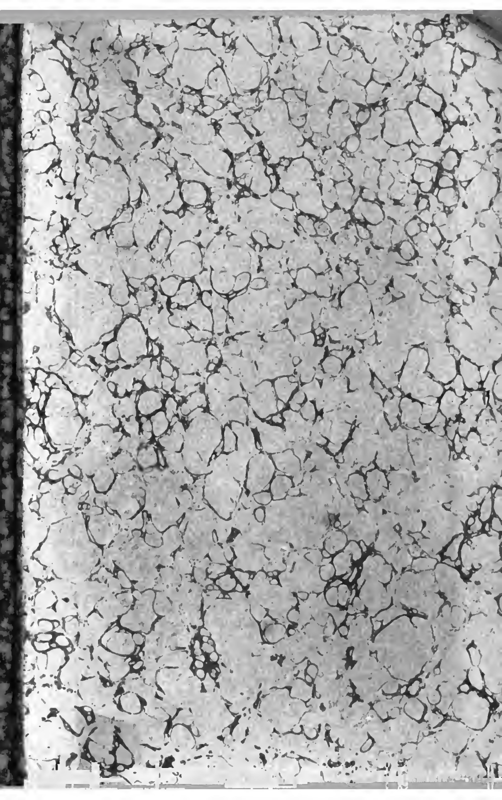
FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. Un chacu de vigognes (suite). 5
II. Une chasse à l'écureuil 17
III. Un gibier qu'on ne trouve pas d'ordinaire sur les arbres. 31
IV. L'ours noir 43
V. Le trappeur trappé. 53
VI. Le cerf d'Amérique 67
VII. Chasse au cerf dans un canot 87
VIII. Old-Ike et les grizzlys. 121
IX. Bataille avec les ours grizzlys 139
X. Les cygnes d'Amérique 161
XI. Chasse au renne. 181
XII. Le loup des prairies et le tueur de loups. 211
XIII. Le buffalo du désert. 231
XIV. Le buffalo. 251
XV. Le grand troupeau de buffalos 265
XVI. Retour à Saint-Louis 275







B